

ASSOCIATION
DES AMIS
DE L'UNIVERSITÉ
DE LIÈGE

8^{me} ANNÉE
Janvier-Avril 1936

RÉDACTION

M. PAUL HARSIN, 70, rue de JOIE, 70, LIÈGE

BULLETIN



TRIMESTRIEL



1936

H. VAILLANT-CARMANNE S. A., IMP. DE L'ACADÉMIE
4, PLACE SAINT-MICHEL, 4, LIÈGE

SOCIÉTÉ BELGE DE L'AZOTE

Société Anonyme au capital de 125.000.000 de francs.

USINE A OUGRÉE (Belgique)

Téléphone :

Liège 328.80 et 308.90

Adresse télégr. :

Azote-Ougrée

Fabrication d'Ammoniaque Synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniaque anhydre.

Solutions ammoniacales de 18 à 30° Baumé.

Sulfate d'ammoniaque, 20/21 % d'Azote.

Nitrate d'ammoniaque agricole S. B. A.
15,5 % d'Azote.

Nitrate de soude.

Engrais azotés et composés ammoniacaux
et nitriques.

Phosphate bicalcique.

Acides nitriques de toutes concentrations.

Nitrate d'ammoniaque pur pour explosifs.

Alcool méthylique (Méthanol) et dérivés.

Alcool éthylique et dérivés : Alcool absolu
et alcool extra-fin.

Acétone.

Solvants.

Ether sulfurique.

Hexaméthylène tétramine pharmaceutique et
technique.

Formol 30-40 %.

Trioxyméthylène.

Résines synthétiques et vernis spéciaux.

Produits agricoles insecticides, fongicides
et herbicides.

Le monopole de la vente des produits de la Société Belge de l'Azote est confié à la

Société Commerciale de Belgique, S. A., à Ougrée

Adresse télégr. : Socobelge-Ougrée

Téléphone : Liège 308.30

L'adhésion aux Amis de l'Université de Liège peut
se faire par simple virement au compte de chèques
postaux de l'Association des Amis de l'Université
(136, Boulevard de la Sauvenière, Liège), n° 150713.

Membres protecteurs 1000 francs

Membres effectifs 100 francs

Membres adhérents 20 francs

ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ**BULLETIN TRIMESTRIEL**

Editorial

En accueillant l'article du professeur Roberto Michels sur l'un des héros des Journées de septembre 1830, don Juan van Halen, notre Bulletin a voulu conserver un souvenir du brillant passage du professeur de Pérouse qui vint conférencier chez nous en janvier dernier, et rappeler en même temps la carrière de celui qui figure parmi les ancêtres du savant économiste italien.

D'un voyage en Tchécoslovaquie, M. Emile Witmeur nous rapporte ses impressions particulièrement favorables sur le développement rapide matériel et intellectuel d'un peuple qui a beaucoup d'affinités économiques avec le nôtre.

Notre Bulletin devait faire écho à l'émouvante cérémonie qui, le 5 novembre dernier, a réuni une imposante assemblée autour d'un des Maîtres les plus en vue de notre Alma Mater : la remise des Mélanges offerts à M. Ernest Mahaim trouvera ici un compte rendu complet.

Henri Pirenne vient de disparaître dans une vraie apothéose : dans le concert des éloges qui lui sont consacrés, la voix des Amis de l'Université devait s'élever à la mémoire de celui qui compta parmi les plus illustres élèves de notre Alma Mater et qui y inaugura sa carrière professorale.

La Chronique habituelle achève ce numéro double.

LA RÉDACTION.

Don Juan van Halen

(1788-1864)

Contribution à l'histoire belge et espagnole.

En ce dernier quart de siècle, la mémoire de Don Juan van Halen, qui avait pour ainsi dire été reléguée quelque peu dans l'ombre, a ressuscité de la façon la plus heureuse. Mentionnons d'abord une brochure publiée en 1905, en souvenir du 75^e anniversaire de l'indépendance belge, intitulée : *Le général Don Juan van Halen. Histoire authentique des Quatre Journées de Bruxelles (septembre 1830)* ⁽¹⁾; elle est dédiée à F. van Halen, colonel d'Etat-major et Inspecteur général de la Garde civique, neveu de Don Juan. Ce sont des notes recueillies (presque toutes extraites du fameux petit livre anonyme de Don Juan) par E. J. De Saegher, instituteur communal à Schaerbeek, et M. Jacquin, secrétaire-conservateur du Musée de la même ville. Elle est ornée de plusieurs portraits, dont deux inconnus, de Don Juan, qui ont appartenu au colonel. En 1913, Albert Bailly écrivit un roman, intitulé « 1830 » ⁽²⁾, où Don Juan est un des premiers personnages ⁽³⁾.

(1) E. J. DE SAEGHER et JACQUIN, *Le général Don Juan van Halen. Histoire authentique des quatre journées de Bruxelles (septembre 1830)*. Renaix, 1905.

(2) Albert BAILLY, 1830. Bruxelles, Lebègue.

(3) Au Musée de Bruxelles on trouve un grand tableau de G. WAPPERS : Episode des journées de 1830, Van Halen ne doit pas figurer sur ce tableau, parce que l'artiste a représenté l'indignation du peuple au reçu des injonctions gouvernementales. Le fait s'est passé avant que Don Juan ne surgisse.

Plus importants que ces simples évocations ou commémorations sont l'équitable article de critique historique qu'une compétence de premier ordre, M. Louis Leconte, conserva-



teur en chef du Musée Royal de l'Armée, a publié, sur Don Juan van Halen, en décembre 1924 dans les *Carnets de la Fourragère*, et dans lequel l'auteur rend parfaitement justice au général espagnol (1), et le volume de M. Robert Demoulin

(1) L. LECONTE, *Profil révolutionnaires. Don Juan van Halen (Carnets de la Fourragère, décembre 1924, n° 1, pp. 27-36).*

sur les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province⁽¹⁾, qui contient plusieurs mises au point du même sujet. De son côté, en Espagne, le romancier Pio Baroja publia une bonne biographie de Don Juan van Halen dans la collection *Vidas Españolas y Hispano-Americanas del Siglo XIX* ⁽²⁾, à Madrid, qui, tout en ne donnant pas une forte contribution à l'histoire, apporte quelques documents espagnols officiels d'une certaine importance.

De toute façon, il est permis de soutenir la thèse que, dans les temps d'après-guerre, les études sur Don Juan van Halen ont reçu une impulsion nouvelle. En ce qui concerne la Belgique, cette impulsion est due surtout à la guerre mondiale, laquelle, ayant mis en danger l'existence même de l'Etat belge, a forcément fait mieux apprécier ceux qui l'avaient constitué. En second lieu, il faut mentionner un fait extérieur qui a eu une certaine répercussion dans les lettres. C'est l'exposition historique du Centenaire de la liberté belge, faite au Palais d'Arenberg en 1930, qui a mis pour la première fois devant les yeux des foules belges patriotes et étrangères, les reliques sacrées de la révolution belge de 1830 ⁽³⁾.

(1) Robert DEMOULIN, *Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province. Etude critique d'après les sources*. Liège, Faculté de Philosophie et de Lettres, 1934 (280 pp.).

(2) Pio BAROJA, *Juan van Halen. El oficial aventurero*. Madrid-Barcelone, Espasa-Calpe 1933 (359 pp.).

(3) Cette exposition contenait un bon nombre de souvenirs de van Halen. Nous mentionnons un peu au hasard du catalogue : un portrait de Don Juan portant dédicace à Charles Rogier et appartenant à la famille Cuissart de Grell; une médaille appartenant à Madame Brassinne; toute une vitrine d'objets ayant appartenu à lui, provenant du Ministère des Affaires étrangères, de la Bibliothèque royale et de la famille Schoentjes; une statuette du général appartenant au capitaine aviateur Gillis. « Les « Papiers Schoentjes » méritent de retenir l'attention. Il y a là une liste de combattants qui tire toute sa valeur de la position qu'a occupée celui qui l'a dressée, le général van Halen. Les actions d'héroïsme des plus vaillants combattants sont ainsi consignées par celui qui fut leur chef éphémère » (Robert DEMOULIN, *Les journées de septembre 1830*, p. 19).

Les biographes les plus récents de van Halen ont tâché de fixer, de ce personnage à première vue flottant et essentiellement international, quelques aspects seulement. Louis Leconte, dans son brillant essai, étudie le général espagnol presque exclusivement au point de vue belge. Etant donné l'intérêt spécial qu'inspire l'intervention du général espagnol dans l'histoire belge, ce n'est qu'en passant que l'historien militaire prend en considération la partie la plus considérable de sa vie et de ses actions qui ne se sont déroulées ni dans le Caucase, ni en Belgique, mais en Espagne. Son biographe espagnol, au contraire, Pio Baroja, signale surtout les pages que le héros a écrites dans l'histoire espagnole, tandis qu'il ne fait que répéter, quant à son épisode belge, les précieuses informations que lui a fournies à ce sujet M. Leconte. La tâche que je me suis proposée moi-même en ces lignes ne saurait déborder les limites modestes que voici : loin de vouloir remplacer les études antérieures, je n'aspire qu'à les compléter par des notes inédites, recueillies çà et là, soit dans les archives officielles, soit dans des archives de famille, et qu'à mettre, en plus, en relief certains côtés généraux neufs qui auront peut-être échappé à mes prédécesseurs (1). Enfin, mon intention a été de fournir quelques matériaux à la biographie future de Don Juan van Halen qui sera inmanquablement écrite.

* * *

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'un van Halen étranger a joué un rôle dans l'histoire des Flandres. Au qua-

(1) Qu'il nous soit permis, à ce propos, de marquer notre reconnaissance pour l'aide et les bons conseils que nous avons reçus lors de notre trop bref séjour à Bruxelles (fin août 1935) de la part de MM. Camille TIRON, conservateur aux Archives générales du Royaume, et L. LÉCONTE, conservateur en chef du Musée Royal de l'Armée. M. LÉCONTE a aussi voulu nous fournir des renseignements très précieux par correspondance.

torzième siècle y apparut un Simon van Halen, de son vrai nom, paraît-il, Mirabello, italien. Van Halen réussit à épouser une sœur naturelle du Comte de Flandre et à acheter plusieurs seigneuries. A l'époque même de Jacques van Artevelde, il devint *rivart* de Flandre (1).

Don Juan van Halen, né dans l'île de Léon, le 18 février 1788 (2), appartient à la branche espagnole d'une vieille famille noble limbourgeoise, d'origine de Weert, qui avait donné, et continua à donner, un bon nombre d'hommes de loi, d'hommes d'affaires et de religieuses. La branche espagnole devait donner surtout des soldats et des marins.

* * *

Les ancêtres flamands de Don Juan van Halen étaient riches. Jean van Halen, mort en 1696, avait épousé en 1687 Hélène Holtmans, fille du maire de Weert. Il avait une sœur mariée à Levin van der Biert, riche négociant à Anvers (3). Jean laissa une fortune considérable. Il avait trois filles et un fils, Henricus, dont le fils aîné, Jean Antoine, grand-père de Don Juan, émigra à Cadix où il est qualifié, par les Espagnols, « *rico comerciante* » (4). Le troisième fils d'Henricus, Jacques Bernard, était avocat au Conseil de Brabant. Celui-ci avait épousé en premières noces Dame Joanna Sophia Cox de Ruremonde, et en secondes noces Marie Jeanne Frencken. Jacques Bernard avait eu en tout sept enfants, qui étaient donc des cousins germains du père de Don Juan. La fille aînée,

(1) R. LEMOINE, *Les étrangers et la formation du capitalisme en Belgique* (Paris 1933), p. 333.

(2) Selon le registre d'église (v. BAROJA, p. 35), Don Juan est né le 18 février 1788, tandis que van Halen lui-même, dans ses mémoires (vol. I, p. 1), indique comme date de sa naissance, le 16 février 1790.

(3) D'après une note de Michel Ory, fils de Jeannette Barbe van Halen, du 7 octobre 1874, copiée par M. Albert HAEX, avocat à Maastricht.

(4) BAROJA, *op. cit.*, p. 32.

Catherine, mariée à Gérard Nellessen, de Montenaken, habitait Aix-là-Chapelle; la seconde, Marie, mourut célibataire à Anvers. La fille aînée de la seconde femme, Aldegonde, était mariée à un certain Ellinkhuizen à Rotterdam; puis venaient Jean François Henri, avocat et notaire à Maastricht; Marie Joséphine, mariée à Charles François Charette-Duval à Bruxelles; Clémentine et Joseph Nicolas Godefroy, juge de paix à Venloo.

Nous ignorons la cause et la date exacte de l'émigration du second fils d'Henricus van Halen en Espagne. Comme date approximative, nous pouvons admettre les environs de 1740. Jean Antoine van Halen épousa, à Cadix, une jeune fille née dans cette ville, et dont le père était natif de Dublin en Irlande, Brigida Francisca Clementina Murphy. C'est de ce mariage que naquit le père de notre Don Juan, Antonio van Halen, qui avait embrassé la carrière militaire et était alors lieutenant de frégate. Don Antonio épousa à son tour une noble dame de Cartagena de Levante, dans la province de Murcie, Dona Francisca Sarti-Yrisarri, dont le père était Don Manuel Sarti, Comisario de Provincia de Marina, et dont la mère appartenait à la noble famille des Castañeda.

L'origine ethnique, ou mieux nationale, de Don Juan van Halen est donc passablement compliquée. Les van Halen sont d'origine flamande, quoique pour la plupart de langue française ⁽¹⁾. Don Juan est né en Espagne, de père espagnol. Du côté de sa mère, une Sarti, Don Juan est Espagnol, castillan, comme il le dit lui-même ⁽²⁾, catalan, comme le soupçonnent

(1) Ici il faut toutefois remarquer que Don Juan portait dans son portefeuille, lors de son arrestation à Mons, entre autres lettres espagnoles, une lettre écrite en flamand, datée de Cadix, le 12 mai 1749, signée Jean van Halen (son grand-père). (Don Juan VAN HALEN, *Les quatre journées de Bruxelles*. Suivies de son procès et d'autres pièces importantes, pour faire suite à ses mémoires. Bruxelles 1831, p. 177).

(2) DON JUAN VAN HALEN, *Mémoires*, vol. I : Le récit de sa captivité dans les cachots de l'Inquisition d'Espagne en 1817 et 1818. Paris, 1827, p. 1 : « Ma mère est issue d'une ancienne famille castillane »

d'autres, ou même italien, comme le laisse entendre Baroja (1). Certes, le nom de Sarti n'est pas espagnol. Le mot correspondant en espagnol est *sastre*. Cependant le nom de Sarti est assez fréquent en Espagne, ce qui n'exclut pas une descendance d'émigrés italiens des siècles passés. Dans nos documents, nous trouvons aussi quelques fois attaché, au nom de Sarti celui d'Yrisarri, qui est basque. Quant à sa grand'mère paternelle, Clémentine Murphy, elle est Irlandaise. De toute façon, tandis que sa grand'mère maternelle était tout simplement espagnole, sa mère et sa grand'mère paternelle étaient elles aussi nées sur le sol espagnol; aussi faudra-t-il bien les considérer comme espagnoles d'éducation, de langue et de sentiments, même si (ce qui n'est guère certain) la grand'mère (la Murphy) devait être de sang uniquement étranger et la mère (la Sarti) être étrangère à moitié. La Sarti était d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, par-dessus le marché fille d'un employé espagnol. Il faut mentionner encore qu'un des cousins de Don Juan du côté de sa grand'mère, entré lui aussi dans la marine où il avait obtenu le grade de capitaine de frégate, fut confident de Don Juan et l'aida beaucoup dans l'affaire de l'inquisition, quoiqu'il fût un ennemi de la franc-maçonnerie, qu'il détesta passionnément (2), Jaime Murphy, qui était, comme l'a dit le capitaine d'artillerie Don José Nunez de Arenas, dans l'enquête judiciaire du 15 juin 1821, un « digne patriote ». (3)

Au point de vue sentimental la question de la nationalité ne se pose pas pour Don Juan van Halen. Il n'est rien qu'Espagnol, il ne renie jamais sa patrie, dans n'importe quelle circonstance. Son internationalisme n'est qu'un *habitus mentalis* acquis, quoique profond, et cède le pas toutes les fois qu'il

(1) BAROJA, *op. cit.*, p. 33.

(2) VAN HALEN, *Mémoires*, vol. I, pp. 212 et 249.

(3) Vol. I, p. 313.

se heurte au sentiment foncier. Toute sa vie en fournit les preuves.

Nous ne referons pas ici l'histoire de la vie de Don Juan. Elle appartient aujourd'hui au domaine commun (1). Tous les historiens de l'Espagne et de la Belgique s'en sont occupés, soit en passant, soit *ex professo*. Cette vie est un véritable tissu d'aventures romanesques, ce qui a fait dire à son biographe espagnol qu'avant de se décider à écrire cette biographie, il s'était demandé s'il ne convenait pas plutôt d'en faire un roman (2). Les traits les plus saillants de cette vie ont été fixés par Don Juan van Halen lui-même, dans les deux volumes de ses mémoires qui furent rédigés et publiés au beau milieu de sa carrière (en 1827, quand il avait 37 ans) et contiennent ses démêlés avec les *josefinos* et les absolutistes, l'affaire du Llogorât (1814), son heurt avec l'Inquisition (1815), sa mise à la torture et sa fuite, réalisée avec l'aide d'une jeune fille, Ramona, employée aux Prisons de l'Etat, son exil et les campagnes faites au service du czar au Caucase, sous les ordres du célèbre général Yermolow, comme colonel de cavalerie (1820).

Cependant, chaque vie humaine de quelque marque a un point culminant. Le point culminant de la vie de Don Juan van Halen consiste incontestablement dans le rôle éminent qu'il a joué dans la révolution belge. Avant et après, van Halen a guerroyé maintes années en Espagne, où il a conquis des titres et de la gloire. Mais les guerres civiles de l'Espagne de ce temps, embrouillées, confuses, et pour ainsi dire cabalistiques, des guerres dans lesquelles les idées disparaissent derrière les hommes avec leurs passions et leurs ambitions (quoique ces hommes eussent été souvent remarquables de désintéressement), ne laissent en nous que la tristesse des

(1) Cfr. la liste bibliographique, très incomplète d'ailleurs, de BAROJA, aux pp. 28, 31, 37.

(2) BAROJA, *op. cit.*, pp. 10-11.

efforts inutiles accomplis en faveur de causes mal précisées. En Belgique, au contraire, l'action de van Halen émerge; elle touche un des carrefours de l'histoire européenne; elle se range parmi les grands événements du XIX^e siècle.

* * *

Rentré, après avoir surmonté mille obstacles, de la Russie en Espagne pour participer à la nouvelle révolution qui s'annonçait (1821), Don Juan se maria, à la Corogne, avec la sœur d'un de ses chefs militaires et fit les campagnes de la Catalogne, comme chef de l'Etat-Major d'une des divisions de l'armée de Mina (1822-23). Mais l'intervention du Gouvernement de Louis XVIII en Espagne, faite au nom de la Sainte Alliance après le congrès de Vérone, mit fin à l'activité militaire de Don Juan. Après l'assaut donné au Trocadéro, et la prise de Cadix (août 1823), Mina, qui avait vaillamment maintenu l'honneur des armes espagnoles en Catalogne jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités, dut finir, lui aussi, après avoir encore tiré ses dernières cartouches, par capituler à Barcelone, non sans avoir obtenu du général Moncey des conditions honorables (novembre 1823) (1). Sans aucune chance, désormais, de se rendre utile à son pays, Don Juan alla d'abord en France et puis se transporta du Havre en Amérique. En décembre 1823, nous le trouvons à Cuba où il est fort bien reçu et se fait planteur de café dans le district de Matanzas. Mais, quelques mois après, il émigra de nouveau, aux Etats-Unis, où il demeura une année et demie, menant une vie modeste et s'improvisant professeur de langues (2).

(1) G. G. GERVINUS, *Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts seit den Wiener Verträgen*. Leipzig, 1859, vol. IV, pp. 391 et suiv.

(2) BAROJA, *op. cit.*, p. 302.

En mai 1826, il se rembarque pour l'Europe et décide de se rendre en Belgique, à Liège d'abord, où il noue une grande amitié avec Charles Rogier ⁽¹⁾, et puis à Bruxelles. Comme nous le raconte un nécrologiste belge ⁽²⁾, il mène pendant plusieurs années à Liège, une vie de privations, tout en jouissant de l'estime des gens de bien.

C'est à Liège que furent rédigés, en 1827, les *Mémoires* de Don Juan, commencés, paraît-il, pendant la traversée de l'océan ⁽³⁾. Quelque écrivain avance la thèse que la rédaction de ces mémoires a été faite par Charles Rogier ⁽⁴⁾. La thèse est hardie, mais pas tout à fait invraisemblable, étant donné surtout la pauvreté du français parlé par notre général espagnol et d'autre part le style brillant des mémoires qui, en maints endroits, rappelle plus la verve brillante du journaliste belge que le langage un peu négligé des lettres de l'officier espagnol. Dans tous les cas, il n'y a pas de doute que, pour le texte et l'allure de ces mémoires, nous ne soyons redevables à tous les deux. Il paraît que Rogier avait, en 1826, monté à Liège une modeste librairie. Le livre fut édité d'abord par Lebeau, place des Spectacles. Le titre d'une autre édition des mémoires en parle du reste d'une façon assez claire : « Mémoires de Don Juan van Halen, Chef d'Etat-Major d'une des divisions, etc., écrits sous les yeux de l'auteur par Ch. Rogier » (Bruxelles, 1827, Tarlier). Dans la même année se publia, à Paris (chez Angulo, rue de Beautreillis), une édition espagnole de

(1) Charles Rogier, à qui van Halen devait sa nomination, avait créé, à Liège, en 1824, avec son frère Firmin, le journal *Le Mathieu Laensberg* (Paul HARSIN, *Essai sur l'opinion publique en Belgique de 1815 à 1830*. Charleroi, 1930, p. 37), qui devait préparer la liberté nationale belge.

(2) Coupure trouvée dans les Papiers de Charles Rogier (*Archives générales du Royaume*: Les Papiers de Charles Rogier, n° 137 : Papiers concernant Don Juan van Halen (1830-1862).

(3) Son biographe espagnol commet donc une erreur en prétendant qu'entre les ans 1826 et 1830, on n'a pas de nouvelles de van Halen (BAROJA, p. 303).

(4) Coupure citée.

la première partie des mémoires et, une année plus tard, les mémoires furent offerts, toujours par Charles Rogier (dont le nom ne figurera plus en aucune façon sur le frontispice) à un grand éditeur de Paris, Jules Renouard. Dans une lettre datée du 13 septembre 1827, de Liège, l'ami du général espagnol propose à l'éditeur d'imprimer mille cinq cents exemplaires pour une somme de 1500 francs, payables moitié à six mois, l'autre moitié neuf mois après⁽¹⁾. Renouard ne semble pas avoir accepté ces conditions. Mais le fait est que les mémoires de van Halen parurent chez lui en 1827 en deux gros volumes en langue française, et une autre version de la première partie, en langue espagnole. D'autres éditions en langue espagnole suivirent en 1836 (Paris-Perpignan, Lecointe et Lasserre), en 1842 à Madrid (Establecimiento tipografico, calle del Sordo, 11), en 1849 à Valencia (Augusto Mendia), et, encore en langue française, en 1854 (à Paris, Le Bailly). Dans le cours de six ans, voilà donc paraître quatre éditions françaises et quatre éditions espagnoles des mémoires de Don Juan van Halen, qui se succèdent et s'enchevêtrent. Les mémoires furent aussi traduits en anglais et en allemand.

Vers la fin de 1828, van Halen est à Bruxelles. A Bruxelles habitaient alors plusieurs de ses parents, parmi lesquels il faut citer surtout la famille Charette-Duval, une des filles de Jacques Bernard van Halen, Marie Joséphine, ayant marié le peintre Charles François Charette-Duval (dont sont issus trois fils, Charles, Louis et François). Il y avait là aussi une jeune fille, Constance van Halen (née en 1810), fille du fils aîné de Jacques Bernard, Jean François Henri, avocat et notaire à Maastricht, que sa mère avait envoyée en pension à Bruxelles en 1827, pour y étudier la musique et la poésie. A Bruxelles vivait aussi de temps en temps un beau-frère

(1) Papiers de Charles Rogier.

ainé de Constance, Jean Chrétien Neven, également de Maastricht, fils aîné de sa mère avec son premier mari (1). Constance se maria en 1829 à Maastricht avec Pierre Michels, de Cologne (2). Il est hors de doute que Don Juan a été en relation avec la mère de cette jeune fille, la veuve van Halen, née Marie-Marguerite Simon, de laquelle on a trouvé une invitation sur lui, lors de son arrestation à Mons (3). Cette dame était née à Maastricht, en 1772, de Jacques Simon, propriétaire et agriculteur, et de Marie (ou Anne-Josèphe) Dalnoz (ou Delnoix), d'origine française.

* * *

La bourgeoisie maastrichtoise était alors de sentiments belges et de langue française. A deux pas de la Wallonie proprement dite, la ville de Maastricht était unie à Liège par mille liens. D'ailleurs elle était catholique. Aussi partageait-elle en 1830 les espérances belges (4). Toute la vie limbourgeoise s'inspirait de la vie de la Flandre et surtout de celle de Liège et de Bruxelles, aux points de vue familial et autre.

Nous ne passerons d'ailleurs pas sous silence, entre parenthèses, que nous avons été on ne peut plus frappé, en consultant l'arbre généalogique de maintes familles

(1) Jean Chrétien est mort à Bruxelles en 1860 (Alfred NEVEN DUMONT, *Famille Neven. Geschichtliche Nachrichten und Dokumente aus sechs Jahrhunderten sowie Familiengeschichte*. Cologne, 1927. Dumont Schauberg, p. 145).

(2) Roberto MICHELS, *Peter Michels und seine Tätigkeit in der rheinischen Industrie, in der rheinischen Politik und im rheinischen Gesellschaftsleben (Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins, vol. 12, Cologne, 1930, p. 1-98)*.

(3) VAN HALEN, *Quatre journées*, p. 177.

(4) Théodore JUSTE, *Le Congrès national de Belgique 1830-1831*. Bruxelles 1880, vol. I, p. 205. — P. DEGIVE, *Histoire du Congrès national*. 2^e éd. Mons 1885, pp. 29-39. — Abbé Fl. DE LANNON, *Les origines diplomatiques de l'indépendance belge. La conférence de Londres 1830-1831*. Louvain, 1903, p. 288. Au point de vue journaliste, l'unité du Limbourg avec la Belgique avant 1830 résulte aussi de l'opuscule de Paul HARSIN, *Essai*, p. 25, 34, 39.

limbourgeois avant et encore après la séparation de 1830, du fait saillant de l'unité foncière de la Belgique et de la Hollande catholique, avec des irradiations dans les pays rhénans et dans la France orientale, unité qui se manifeste dans l'extrême facilité des mariages ⁽¹⁾, des déplacements et des relations commerciales et intellectuelles.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir une parenthèse qui porte tout le parfum et le charme de l'âme maastrichtoise de ce temps et qui se rattache d'une façon très intime à la vie de la famille van Halen.

Pierre Michels de Cologne était épris de mademoiselle Constance van Halen. Sa mère lui écrit ces lignes ⁽²⁾ :

A Monsieur Pierre Michels, Cologne.

Maastricht, le 7 mars 1829.

Monsieur,

Ma chère Constance m'a fait part du désir que vous lui avez témoigné d'entrer en correspondance avec elle. N'ayant pas de raison à m'y opposer, je consens volontiers à ce qui paraît lui faire le plus grand plaisir. En attendant de vos nouvelles je suis votre

affectionnée servante,

VEUVE VAN HALEN.

Pierre Michels répond à sa future belle-mère dans les termes suivants :

⁽¹⁾ Des sept enfants de Mad. Marie Marguerite Neven (puis van Halen), née Simon à Maastricht, deux seulement passèrent leur vie à Maastricht, quatre en Belgique (Bruxelles, Bruges, Vilvorde, Tongres), une à Cologne (Neven-Dumont, *op. cit.*, pp. 145-6).

⁽²⁾ R. MICHELS, *Peter Michels*, p. 24.

Madame van Halen.

Madame,

La permission que vous aviez la bonté de m'accorder a d'autant plus de valeur qu'il s'agit de votre Benjamine, de votre aimée Constance. Comment vous rendre mes grâces pour cette bienveillance ? Je dois craindre que cette première faveur ne m'excitera d'en demander bientôt d'autres qui vous coûteront plus de peine. Mais j'aime à espérer que vous ne vous en repentirez pas de m'avoir donné votre confiance; car rien ne me sera plus sacré que de rendre heureux celle qui le mérite et que j'aime tant.

Votre dévoué,

P. MICHELS.

Cologne, le 14 mars 1829.

Lorsque son fiancé lui écrit une lettre en allemand, Constance se récrie un peu : « Comment t'exprimer mon étonnement de recevoir de toi une lettre allemande ! Je me suis bien impatientée en la lisant, car cela n'allait pas bien vite. Comme tu le penses, je suis cependant sans aide de personne venue à bout de la lire » (1).

La correspondance de Constance van Halen avec son mari continua d'abord en langue française (1829-1835, à peu près); après, elle lui écrit en allemand, non sans de fréquents gallicismes (2). Ses petits-fils la rappellent encore se recommander de ne pas manger les « erdebères » (Erdbeeren, fraises) dans le potager.

Longtemps elle protégea, à Cologne, l'art belge. Elle y fit venir le grand peintre Louis Gallait et se fit portraiturer par

(1) Archives personnelles, lettre du 24 mai 1829.

(2) Voyez les exemples donnés à p. 26 de notre essai sur Peter Michels.

lui (1), ainsi que son mari (2). Elle lui acheta des tableaux et se procura des eaux-fortes de ses œuvres.

Constance était une femme extraordinaire. Elle était une digne demoiselle van Halen. Sa vie, a-t-on dit, à juste titre, vaut une étude particulière (3), surtout pour l'analyse historique de la vie rhénane entre 1829 et 1881, année de sa mort. Son mari, Pierre, riche drapier et bienfaiteur, né en 1801, citoyen français, joua un rôle important dans l'histoire de Cologne. En 1848, il fut un des représentants colonais envoyés à Berlin pour traiter avec le roi de l'autonomie rhénane. En 1853, il devint membre de la première chambre. Fervent catholique, il fut un des fondateurs, avec l'abbé Kolping, des *Gesellenvereine*; pacifiste à la veille de la guerre franco-allemande, il mourut en 1870 (4).

* * *

En ce temps de 1828, il semble que van Halen ait appartenu aux annexionnistes, ennemis de la domination hollandaise dans les Flandres et amis de l'indépendance ou d'une annexion, au moins des parties wallonnes, à la France (5). En 1830, pendant que van Halen ruminait l'idée de rentrer à nouveau en Espagne, pour se rallier aux patriotes de son

(1) Le portrait appartient aujourd'hui au Musée de Cologne, Wallraf-Richartz.

(2) Le portrait appartient à la famille du général von Schallehn, à Berlin. Mme Schallehn est une Michels, petite-fille de Constance van Halen, fille de Gustave Michels, président de la Chambre de Commerce de Cologne et membre de la Chambre des Seigneurs (Herrenhaus) à Berlin (mort en 1909).

(3) Paul KAUFMANN, *Aus rheinischen Jugendtagen*, 2^e éd. Berlin, 1920, Stilke, p. 37.

(4) Roberto MICHELS, *Peter Michels*, I. c., et : *Cenni sull' atteggiamento dei Renani di fronte al Risorgimento Italiano* (*Nuova Rivista Storica*, vol. XVIII, fasc. I, 1934).

(5) Camille HUYSMANS, *La révolution de 1830 et le mouvement politique*, dans : 75 années de domination bourgeoise, 1830-1905. Gand 1905, Conseil général du Parti Ouvrier Belge, p. 18-23.

pays et combattre la réaction ⁽¹⁾, voici que se manifestèrent, après la représentation de *La Muette de Portici* à la Monnaie, les symptômes de la révolution belge. Van Halen est un des premiers à s'enrôler dans la garde urbaine organisée par le baron Emmanuel d'Hoeghvoorst; le 24 septembre il est parmi les combattants et s'y distingue.

Le jeu des hasards de la vie et *l'intreccio* des relations personnelles semblent produire cet effet que la plupart des hommes politiques nés loin du trône et la plupart des hommes de science sont en quelque sorte *inventés* ⁽²⁾ par quelqu'un de plus élevé ou au moins de plus avancé qu'eux-mêmes, qui donne la garantie à leur valeur, les met en évidence, en valorisant leurs qualités et en leur ouvrant une carrière. En ce sens Mazarin a été inventé par Richelieu, Colbert par Fouquet, Napoléon par Barras. Le cas de van Halen, en ce qui concerne le rôle éminent qu'il va jouer en Belgique, est des plus typiques du genre. Car Don Juan a été *inventé* par Charles Rogier. C'est en effet le patriote belge, son bon ami et collaborateur des années de Liège qui, devenu homme de premier plan comme membre du Gouvernement provisoire belge, le soir du 24 septembre, dans une courte et décisive séance du Comité de Défense, tenue à l'Hôtel de Ville, le fait nommer « Commandant en chef des forces actives de la Belgique », ayant confiance dans sa bonne foi et dans ses capacités expérimentées de commandement militaire.

Don Juan van Halen déploya immédiatement une activité débordante :

Sa proclamation aux combattants belges est connue :

⁽¹⁾ Il est vrai que son ami, le général Espoz y Mina l'avait, par une lettre datée du 16 août 1830, déconseillé de rentrer en Espagne, parce que « Pour le moment je ne trouve pas urgent que vous vous mettiez en route pour venir me joindre ici » (VAN HALEN, *Quatre journées*, p. 3).

⁽²⁾ Le mot *inventer*, dans ce sens, est un mot du jargon moderne des universitaires italiens.

« ORDRE DU JOUR

Messieurs les membres de la Commission administrative,

L'amour de la liberté, le devoir de défendre tant de familles dans la consternation, l'irritation dont mon âme est animée en voyant assassiner les habitans et brûler leurs foyers, m'ont fait sortir de l'obscurité dans laquelle je m'étais placé.

J'accepte avec l'orgueil d'un admirateur de la victoire du peuple contre des incendiaires et des dévastateurs, j'accepte, fier aujourd'hui du nom belge, allié à celui d'un Espagnol libre, un commandement dont je suis loin de me croire digne.

Bruxelles, 25 septembre.

Dévouement et fraternité sincère,

JUAN VAN HALEN » (1).

Dans la famille on se raconte qu'il avait d'abord conçu une autre idée, plus pathétique, à savoir de s'adresser au peuple belge pour lui dire que, alors que jadis la soldatesque espagnole avait subjugué la Belgique en lui faisant endurer tous les maux, maintenant lui, officier espagnol libre, avait décidé de faire de son mieux pour rendre aux belges la liberté, en les délivrant du joug des Hollandais. Pour effacer la honte du Duc d'Albe, et réparer les torts de l'Espagne de l'Inquisition, voilà que surgit un espagnol moderne...

On sait comment Don Juan van Halen réussit à briser la résistance hollandaise, le surlendemain même de sa nomination, après un combat acharné dans le parc de la haute ville, où avaient pris position les meilleures troupes de l'ennemi : action qui décida du sort de la phase la plus aiguë des luttes pour la liberté et de l'évacuation de la capitale,

(1) VAN HALEN, *Quatre journées*, p. 18.

moyennant la retraite des troupes qui eut lieu le matin du 27 septembre.

* * *

Un patriote italien qui a séjourné longtemps en Belgique et qui plus tard publia un livre sur la révolution de 1830, Carlo Gemelli, a écrit sur Juan van Halen quelques phrases pleines d'enthousiasme : « Riverito ed amato per le persecuzioni e le sventure della vita, prode, onesto e leale, fu tra i primi sostenitori della rivoluzione, e nell' ora del pericolo si slanciò a combattere gli oppressori del Belgio. Laudata fu la sua scelta, e per vero tutte le qualità necessarie egli possedeva a non far perdere i riportati vantaggi nelle due giornate del 23 e 24, ordinare e sicurare la vittoria della libertà e dell' indipendenza » (1).

On est d'accord aujourd'hui pour dire que le choix que le gouvernement provisoire de 1830 avait fait de van Halen, lorsqu'il l'invita à assumer le haut commandement des troupes des insurgés, avait été « un choix excellent » et qu'il a complètement justifié la confiance qu'on a mise en lui. « Son nom est bien belge », dit M. Robert Demoulin, « et si l'homme est d'origine espagnole, il est en réalité très capable de diriger ces combats de rue » (2). La tactique qu'il a mise en œuvre pour venir à bout de sa tâche, rencontre aujourd'hui l'approbation rétrospective des compétences. Les détails que van Halen donne dans sa brochure « apologétique » sur le développement qu'on aurait dû donner à la guerre et sur les dispositions prises par lui-même sont jugés précieux (3). D'ailleurs, c'est un bon chef qui sait l'art d'animer les rangs de ses officiers et de ses soldats

(1) CARLO GEMELLI, *Storia della rivoluzione belgica dell' anno 1830*. Turin, 1858, p. 140.

(2) R. DEMOULIN, *op. cit.*, p. 154.

(3) *Op. cit.*, p. 47.

d'élan mystique, et du plus bel enthousiasme (1). Don Juan est sans doute, durant les quatre journées de Bruxelles, le principal soutien de la révolution belge (2).

Par ses exploits, Don Juan était devenu l'idole des masses. On l'entourait, on le flattait, on le dorlotait. On l'appelait « le hétéos du parc ». L'avait-on surévalué ? Était-il tout de même mal vu dans certains milieux comme étranger qui a le droit de rendre des services à une cause nationale, mais auquel on ne reconnaît pas le droit de se fixer (3) ? Ou était-il méprisé, lui le traîneur de sabre, par les hommes politiques, professionnels et plus raffinés ? Ou encore était-il simplement « de trop » dans une situation combien obscure et épineuse, où les chefs victorieux se livraient en sous main des luttes acharnées, au nom de principes immortels qui cachaient mal l'envie et la jalousie ? Était-il, par aventure, trop médisant à l'égard de ceux avec lesquels il partageait le pouvoir (4) ? Peut-être un peu tout cela. Le fait est qu'après l'arrivée de De Potter, qui devint vite son ennemi déclaré, la fortune de van Halen alla en déclinant. La faveur instable des foules l'abandonnait (5). Des différences d'opinion sur la stratégie à suivre, différences où il avait peut-être la raison de son côté, s'unirent aux motifs de mécontentement préexistants. Van Halen fut rappelé de sa marche sur Vilvorde. Il dut donner sa démission. Son paradis avait duré tout juste du 25 septembre au 5 octobre. L'affaire eut encore un épilogue fâcheux. Sur le soupçon d'être au service du Prince Guillaume d'Orange qui avait posé sa candidature à la dignité de Roi du nouvel Etat

(1) *Op. cit.*, pp. 155 et suiv.

(2) LECONTE, *op. cit.*, p. 27.

(3) Le traitement fait à Garibaldi en France par le parlement à Bordeaux en 1871 présente peut-être quelque analogie. Dans les deux cas on pourrait appliquer le mot de SCHILLER : « Der Mohr hat seine Schuldigkeit getan ; der Mohr kann gehen ».

(4) LECONTE, *op. cit.* ; VAN HALEN, *Quatre journées*, p. 36.

(5) Cfr. LECONTE, *op. cit.*, pp. 32 ss.

et d'avoir l'intention de provoquer un contre-mouvement orangiste, il fut arrêté à Mons (le 18 octobre) et détenu environ un mois avant d'être remis en liberté ⁽¹⁾. Les aventures du Llogorat en 1813 ne lui avait pas créé partout une bonne presse et accrédaient parfois des bruits hostiles sur son compte. Ne savait-on pas qu'il était « peu scrupuleux » ?

La critique historique moderne absout van Halen de toutes ces récriminations absurdes ⁽²⁾, comme lui-même l'avait prédit dans sa brochure intitulée *Les quatre journées*, dans laquelle il s'était immédiatement défendu contre ses détracteurs.

Il est vrai qu'à cause de la courte durée de son commandement, le prestige de van Halen en Belgique avait, sinon sombré, du moins quelque peu pâli. Toutefois on ne l'avait guère oublié. Il ne cessa pas tout à fait d'être considéré comme un personnage populaire. Il avait gardé ses amis et son public. L'ouvrage très répandu écrit sur l'histoire de la révolution belge par Charles de Leutre contient entre autres une planche intitulée Don Juan van Halen à l'Hôtel de Ville ⁽³⁾, représentant la scène de son ascension au pouvoir. Il y a plus. Sur l'ancienne place Saint-Michel, transformée en 1830 dans la charmante Place des Martyrs, endroit sacré aux souvenirs

⁽¹⁾ Les souvenirs de Louis De Potter qui, comme nous l'avons dit, était l'ennemi personnel de van Halen contiennent le passage suivant : « On se borna à l'arrestation du Général Juan van Halen, plus que suspect de machinations en faveur du prince d'Orange, sur qui il fondait l'indépendance monarchique des provinces insurgées. M. van Halen, était un des protégés de mes collègues; il m'avait singulièrement déplu depuis mon entrée au gouvernement : cependant je ne réussis à les débarrasser de lui que grâce aux circonstances critiques qui les forcèrent enfin de sévir pour ne pas quitter la place eux-mêmes. » (LOUIS DE POTTER, *La révolution belge de 1828 à 1839. Souvenirs personnels*. Bruxelles, 1838-39, vol. 1).

⁽²⁾ Cfr. LECONTE (p. 35) et BAROJA qui reproduit une lettre privée de Leconte, p. 38.

⁽³⁾ Charles DE LEUTRE, *Histoire de la révolution belge de 1830*, Bruxelles, vol. II, p. 46.

belges (1), on trouve la figure de Don Juan sculptée sur un des bas-reliefs qui ornent le socle de la colonne commémorative, où en effet, il est représenté dirigeant les Belges à l'assaut du parc où sont retranchés les Hollandais. C'est le moment où son aide de camp, le baron Fellner, tombe, mortellement blessé, à ses côtés (2). Le monument, inauguré en 1838, est dû au talent du sculpteur Guillaume Geep. Les Espagnols, qui visitent Bruxelles, ne cachent pas leur fierté en passant devant cette haute colonne, où un de leurs compatriotes joue le rôle de chef d'une révolution et s'emploie à créer un nouvel État européen (3).

Enfin, la « nègre ingratitoudé » de laquelle le « broulant » général s'est plaint parfois si amèrement, n'a point été générale. Le 15 mai 1831 un groupe de soixante-dix combattants, conduits par le Comte de Stieldorf, major de cavalerie, lui envoya une adresse, pour lui offrir une « marque distinctive » de son dévouement (4). Lui-même fait frapper une médaille de bronze (et bronze doré) qui porte l'inscription : « Aux Belges, défenseurs du Droit, par leur comman-

(1) L'aspect de cette place remplissait l'âme patriotique des voyageurs allemands d'admiration et presque d'envie. Cfr. Malwida von MEYENBURG, *Eine Reise nach Ostende* (1849). 2^e éd., Berlin et Leipzig, 1905, Schuster und Löffler, p. 50 : « Ueber der ganzen Stätte ruht ein unbeschreiblicher Frieden. Die weisse Farbe der Häuser und des Monuments bloss mit dem frischen Grün dazwischen, die einfach ruhigen Linien des Ganzen geben einen unübertrefflichen Charakter von Ruhe und Harmonie. Und als wir den Platz betraten, schwebten am Himmel schon leuchtend rote Wolken des Sonnenunterganges und warfen ihren Widerschein auf diese geweihte Stätte, so dass etwas Verklärtes über dem Ganzen lag und die Stimmung erhöhte, die dieses Denkmal in uns hervorrufen musste.

Wir, die wir mit zerrissenem Herzen das geliebte Deutschland verlassen haben, das den Preis seiner Kämpfe, seines Ringens, nicht davongetragen, wie musste es uns ergreifen, als dieses einfache Patria uns entgegenleuchtete. Dieser grosse würdige Dank des Vaterlands seinen gefallenen Söhnen, dieses ehrende Zeugnis, dass sie nicht umsonst gefallen, dass auf der Erde, die sie mit ihrem Blut getränkt, nun die solide Basis einer folgerechten Entwicklung zur Freiheit gelegt sei, wie musste es uns mit schmerzlichem Erinnern erfüllen an jenen Friedenshain, wo die versthohlene Liebe nur leise hinzieht und die einsamen Gräber mit Blumen schmückt ».

(2) VAN HALEN, *Quatre journées*, p. 29.

(3) BAROJA, *loc. cit.*

(4) *Archives du Musée royal de l'Armée.*

dant Don Juan van Halen »; elle est l'œuvre d'un graveur en vogue, appelé Veyrat. Le revers porte ces mots : « Donné en souvenir sous la régence de Surlet de Chokier en juin 1831 au patriotisme belge courageusement éprouvé » (1). Ces médailles furent portées avec des rubans sur la poitrine tout comme des décorations officielles. Un de ces décorés, et qui était fier de l'être, était le général belge Mellinet, d'origine française, comme cela résulte d'un portrait qu'il s'est fait faire et dont l'original se trouve au Musée de l'Armée à Bruxelles. Son buste qui se trouve au même musée, et dont on ignorait d'abord le personnage représenté, a pu être authentiqué par le fait que cet officier y portait sur la poitrine la médaille frappée par van Halen (2).

* * *

En Belgique, une certaine presse ne cessant d'éreinter van Halen, les hommes politiques espagnols finirent par être froissés et par s'en émouvoir. Pour prendre la défense de leur compatriote, voilà que deux personnages des plus en vue parmi les patriotes de la presqu'île, Palafox et le Duc de Rivas, adressent une lettre au ministre des Affaires étrangères de Belgique (de Madrid, le 18 juillet 1831).

Les deux porte-voix de l'honorabilité politique et personnelle de Don Juan van Halen appartenaient au premier rang des dignitaires patriotes de l'Espagne contemporaine. Don José de Palafox y Melzi (né en 1780), issu d'une ancienne famille aragonaise, le héros de Saragosse en 1808, prisonnier en France, absolutiste mais ennemi de Ferdinand II, était alors partisan de la jeune reine Isabelle et de l'*Estatuto Real*. En 1836, il devait être nommé Duc de Saragosse, membre du

(1) Reproduit dans l'*Histoire numismatique de la Révolution belge*, année 1831, p. 84.

(2) D'après des indications personnelles de M. L. LECONTE.

Comité permanent des Grands d'Espagne et « capitaine général » des Gardes Royales. Palafox était homme à se faire respecter. L'autre témoin, Angel Perez de Saavedra, Duque de Rivas, était de la même taille. Homme politique et poète de premier ordre, né en 1791 à Cordoue, membre de l'opposition libérale modérée, ministre de l'Intérieur en 1836, plus tard ambassadeur de son pays à Paris. En 1848, ambassadeur près du Roi des Deux Siciles, il devait publier une *Historia de la Sublevacion de Napoles*, en deux volumes, rééditée en 1881. Tels étaient les hommes qui plaidaient la cause de leur compatriote Don Juan dans sa seconde patrie. Dans leur lettre adressée au ministre, ils lui demandèrent s'il jugeait « qu'il y a sujet de croire à l'influence de quelques ennemis du général dans l'invention de certain article ». Et encore « l'intérêt que nous portons à notre ami et compatriote justifie cette démarche, d'autant plus que celui-ci « a été attaqué d'une manière à la fois indigne et peu généreuse » (1). Nous regrettons vivement de ne pas connaître la réponse à cette lettre si pressante.

* * *

Dorénavant, pour Don Juan van Halen, double était la préoccupation qui le hantait : obtenir la satisfaction de voir officiellement reconnus ses mérites par la Belgique, et prendre service ailleurs, si possible en Espagne. En 1832, il demanda et obtint du roi Léopold un congé d'un an pour se rendre à la Corogne (2) où l'appelaient des affaires de famille. Le 26 septembre, il écrivit au Roi en des termes plutôt énergiques, voire menaçants, pour le prier de faire mettre un terme aux insinuations dont il se sentait être victime en Bel-

(1) Papiers de Charles Rogier.

(2) Coruña.

gique. Dans cette lettre, se trouve la phrase suivante : « Puissiez-vous, Sire, éviter que l'on dise un jour que la seule grâce que le Roi Léopold s'est empressé d'accorder à van Halen fût un passeport pour s'éloigner » (1). Passeport dont, hélas, il ne pouvait pas faire grand usage, parce que, quoique amnistié, il ne réussit pas à trouver un emploi à Madrid. En effet, il ne rentra définitivement dans son pays natal qu'en 1836. Aussi le voyons-nous apparaître bientôt de nouveau en Belgique, à Bodeghem-Saint-Martin. C'est alors que Don Juan s'adressa derechef au Roi (1^{er} mai 1834) : « Daignez », lui écrivit-il, « que je ne m'absente de vos Etats sans être décoré de la marque qui honore les militaires constamment dévoués au trône de Votre Majesté ».

* * *

Assez curieuse est la correspondance que Don Juan van Halen, rentré en Espagne, entretenait avec son vieil ami Charles Rogier et dont nous ne connaissons malheureusement que quelques morceaux de la plume de celui-là. Elle est écrite dans un français piteux et qui démontre combien cet Espagnol dépaysé était dépourvu de la « bosse » des langues, combien même le respect pour les langues lui fait défaut. Mais ces lettres contiennent néanmoins des passages caractéristiques pour la mentalité du héros du parc et pour ses relations avec la Belgique dont il est toujours lieutenant-général en disponibilité et pas du tout en demi-solde.

Le plus grand service que Don Juan van Halen, rentré définitivement dans son pays, a cru rendre à sa seconde patrie adoptive, c'était de mettre le gouvernement belge au courant

(1) Archives du Musée royal de l'Armée, n^o 126, lettres de Don Juan van Halen.

d'un plan politique, auquel il tâcha lui-même de collaborer en tenant, dans les milieux influents espagnols, des propos en faveur de la Belgique. Le 6 février 1862, il écrivit à Charles Rogier, alors ministre des Affaires étrangères (1861-1868), une première lettre, de Valence, pour lui dire qu'il était question de mettre sur le trône du Mexique la fille de l'Empereur Don Pedro du Brésil, Léopoldine ⁽¹⁾, en lui faisant épouser le Comte de Flandre. Le 9 du même mois, Don Juan ajoute d'autres renseignements à cet égard : « ce n'est certainement pas en Espagne, écrivit-il, où cette affaire se décide, mais à Paris (qui n'est pas loin de Bruxelles) ». Et il donne certains détails, sujets à flatter l'amour-propre des Belges : facilité serait donnée d'accorder au Roi de former, aux frais de l'Etat mexicain, un corps de gardes wallonnes de 6000, au maximum de 10.000 hommes; la forme de gouvernement que les grandes puissances établiraient au Mexique, serait celle d'une monarchie constitutionnelle. Il juge convenable de confirmer la nouvelle que ce serait le Comte de Flandre qui devrait épouser la dite princesse américaine. Ce n'étaient pas des bruits sans consistance, quoique l'histoire du Mexique dût prendre une autre tournure, dans laquelle était réservée à la Belgique avec l'Impératrice Charlotte, épouse de l'Empereur Maximilien, une part douloureuse.

Dans sa correspondance avec ses amis belges, Don Juan van Halen trouva aussi moyen d'insérer maintes observations intéressantes sur la guerre des Espagnols contre le Maroc en 1860. Le 4 décembre, il écrivit « sur le mur de Tetuan » une lettre qu'il confia aux bons soins d'un officier

(1) La princesse Léopoldine (mieux Isabelle, Léopoldine n'étant qu'un de ses innombrables noms de baptême), née en 1846, fille de l'Empereur Dom Pedro II et de la princesse Thérèse, fille du Roi François I de Naples, devait épouser plus tard, en 1864, Louis Comte d'Eu, de la maison d'Orléans. Le comte de Flandre, Philippe, épousa en 1867 la princesse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen.

anglais accouru de Gibraltar et qui était en train d'y retourner: « La ville (mal nommée la place) sera entamée demain ». Evidemment, Don Juan trouve du goût à combattre de nouveau contre des « infidèles »; cela lui rappelle sa campagne au Caucase, comme officier de l'armée russe, en 1820. Il oublie, de temps à autre de combattre « pour la liberté ». « Ils (les infidèles)», dit-il, encore « ne livrent bataille qu'appuyant sur une ville forte ». Déjà quelques mois auparavant, le 4 novembre 1859, de Madrid, l'ancien libéral révolutionnaire avait exprimé l'idée qu'à son avis la guerre entre les chrétiens et les musulmans devait se faire partout, parce que les deux croyances religieuses sont « antipathiques » (van Halen veut dire, se trouvent dans un antagonisme perpétuel). Dans la même lettre, l'auteur espagnol laisse aussi percer son orgueil national. Pour mettre en relief la valeur militaire de ses compatriotes et justifier les difficultés qu'ils rencontrèrent au Maroc et les lenteurs qui en résultèrent fatalement pour les opérations militaires, il fait un propos tant soit peu saugrenu : « Le grand Maroc n'est pas la petite Algérie ». « La légèreté du mouvement des soldats espagnols est de 130 à 140 pas par minute; qu'en pensez-vous ? ». Don Juan souhaite seulement que les généraux espagnols soient à la hauteur de leurs troupes et « se rendent dignes de figurer en Afrique à côté des légions françaises », de celles, ajouterons-nous, qui avaient réussi à conquérir, quelques dizaines d'années auparavant, la « petite Algérie ». Qu'aurait dit notre impérialiste espagnol s'il avait su que le « grand Maroc » devait un jour suivre la « petite Algérie » dans le grand pot-au-feu de l'Empire colonial français ? D'ailleurs après une défaite des Maures près de la ville, par le général Leopoldo O'Donnor, comte de Lucena, les Espagnols, de guerre lasse, eux aussi, acceptaient l'offre qu'on leur fit d'une trêve d'armes, suivie, le 20 novembre 1861, d'une paix où les Marocains s'engagèrent à payer un indemnité de 20 mil-

lions de piastres et à consentir à l'occupation de Tetuan jusqu'à l'extinction de l'engagement pris, pendant que l'Espagne de son côté reconnaissait l'indépendance de l'Empire du Maroc (1).

De Madrid, le 7 novembre 1863, van Halen écrit, dans son français le plus pittoresque, une lettre où il est question d'un voyage de l'Impératrice des Français qui avait choqué ses susceptibilités de patriote espagnol : « Je ne vous dis rien de mon parent le diplomate, le sympathique Coello (2). Tout est ici fortement *dégringolais* de introduire deux simples mots au sujet de ces visites de Eugénie à Madrid. Elle a commis la grande faute de amener à côté d'elle une fille de Murat, celui qui a fait fusiller des milliers de patriotes à Madrid en mai 1808. Voilà apliquables les mots de M. Talerand : c'est plus qu'une faute, c'est une gaucherie » (3).

* * *

Il n'y a pas le moindre doute que la sympathie de van Halen pour la Belgique était sincère et profonde. Déjà en 1827, bien avant le rôle qu'il était destiné à jouer dans la révolution belge, Don Juan se déclare, dans ses mémoires, d'origine belge (4). Trois ans après, sa participation active à

(1) Modesto LAFUENTE, *Historia General de España*. Barcelona, 1890, vol. XXIII, p. 266.

(2) Coello avait été nommé ministre d'Espagne en Belgique. Il était devenu neveu du général van Halen ayant épousé une fille de son frère Emmanuel (lettre du 17 juin 1863; Papier de Rogier). Dans ses lettres, Don Juan traite Coello tout de même avec une certaine réserve.

(3) Toutes ces lettres se trouvent parmi les lettres de Rogier aux *Archives générales du Royaume*.

(4) Don Juan VAN HALEN, *Mémoires*, vol. I, p. 1. Nous signalons ici que Don Juan van HALEN est considéré comme d'origine belge (et non pas hollandaise) aussi par les historiens allemands et espagnols. Cfr., par exemple, BROCKHAUS, *Konversationslexikon*, Leipzig 1852. Vol. VII, p. 213; G. G. GERVINUS, *Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts seit den Wiener Verträgen*, vol. VIII, p. 629; MEYER, *Konversationslexikon*, 5^e éd., Leipzig 1895, vol. VIII, p. 218. — Cfr., pour les Espagnols, la *Encyclopedia Universal ilustrada Europeo-Americana*. Madrid, Espasa Calpe, 1924, vol. XVII, p. 559.

l'histoire de l'émancipation belge rattachait son nom à tout jamais à l'histoire de la patrie de ses aïeux paternels. Aussi est-ce à juste titre qu'un de ses biographes a pu dire que jusqu'à la fin de ses jours il avait été fier de sa qualité de citoyen belge « comme du titre le plus pompeux » (1).

Plus tard, Don Juan, lorsque sa carrière en Espagne fut à son apogée, continuait à se souvenir assez souvent de ses parents du Nord. Un des petits-fils de Constance Michels-van Halen, Paul Kaufmann, ancien président de l'Office suprême des Assurances du Reich, nous raconte dans ses mémoires avoir vu chez ses grands-parents à Cologne une gravure coloriée, encadrée et accrochée au mur, qui représentait le portrait chamarré de Don Juan van Halen, comte de Peracamps; il se souvient aussi qu'un jour arriva une lettre d'Espagne contenant l'image d'un nouveau collier que van Halen avait reçu de son Roi, accompagné de quelques lignes exprimant la prière de l'ajouter au portrait en l'y collant (2). A la durée, tout de même, les relations entre les deux branches se relâchaient, surtout avec les descendants. Lorsqu'en juin 1850, une des filles d'Antonio van Halen, qui avait épousé un diplomate nommé ambassadeur d'Espagne à la cour de Berlin, avait exprimé le désir de s'arrêter à Cologne pour faire une visite à Constance Michels-van Halen et lui présenter son mari, celle-ci, absorbée par une famille fort nombreuse, attribua si peu d'importance à cette visite qu'elle écrivit à sa tante Charette à Bruxelles pour s'excuser auprès des Espagnols de devoir s'absenter de Cologne (3). Nous n'excluons pas la possibilité que cette froideur était peut-être due aussi à la renommée de gros bonnets libéraux-radicaux-révolutionnaires qu'avaient Don

(1) Papiers de Rogier, coupure citée.

(2) Paul KAUFMANN, *Aus rheinischen Jugendtagen*, l. c., p. 36.

(3) Roberto MICHELS, *Peter Michels*, p. 28.

Juan et son frère Antonio dans les milieux très catholiques de la famille. D'autres cousins néerlandais de Don Juan étaient toutefois moins farouches et acceptaient avec gaieté de cœur les décorations espagnoles que le prodigue Don Juan ne tardait pas à leur procurer avec libéralité (1). Au demeurant, chaque année, van Halen revenait dans le beau pays de Liège passer quelque mois d'été. Il habitait Chaudfontaine. On l'y voyait encore à soixante-quinze ans, toujours « grand-cœur », raide comme un jeune soldat (2). Dans les dernières années de sa vie, beaucoup de haines contre lui s'étaient apaisées. Le rôle de De Potter s'était pour ainsi dire effacé. Le régent était depuis longtemps rentré dans la vie privée, sans espoir de retour. Le roi Léopold I^{er}, si droit et si prudent, recevait le général espagnol dans son château avec une sympathie marquée. Avec Rogier et sa famille, les De Grell, les relations étaient resserrées des deux côtés. En 1859, par une lettre datée du 3 septembre, Don Juan, lors d'une manifestation publique en l'honneur du patriote liégeois, fit cadeau à Rogier de l'écharpe qu'il lui avait remise en 1830 à l'Hôtel de Ville, quand il l'avait nommé commandant en chef des troupes des insurgés. Le 17 juillet 1865, il lui envoya de Madrid sa canne, pour le remercier d'un service rendu (3).

Dans la société bruxelloise, van Halen, devenu opulent, était bien accueilli, ainsi que sa femme, Maria del Carmen Quiroga, qui brillait, assure-t-on, par ses belles boucles d'oreilles.

Pendant la période assez remplie et mouvementée de la vie politique de l'Espagne, où le pays était dominé par la personnalité du dictateur Espartero (1839-1843) les frères

(1) Nous en gardons quelques photographies suggestives.

(2) Coupure citée.

(3) Il s'agit évidemment d'une décoration belge. (*Papiers de Rogier*).

van Halen étaient plutôt favorisés. En 1841, la bataille victorieuse sur les Carlistes à Peracamps, leur donna le titre de Comte de cet endroit. Il paraît toutefois que Don Juan a été beaucoup moins lié à cet homme d'Etat que son frère Don Antonio. Cela est si vrai que alors que celui-ci dut suivre Espartero en exil en Angleterre (1843-1848), celui-là put rester tranquillement en Espagne et suivre sa carrière, changeant souvent de garnison (Tolède, Valence, Madrid, Puerta de Santa Maria) (1). En 1856, Don Juan s'est retiré dans la vie privée. Ses voyages à l'étranger (Belgique, Allemagne, Italie) deviennent alors encore plus nombreux. Il a toujours eu le goût des déplacements, celui de « voyager à travers les hommes et les choses ».

* * *

Le portrait synthétique qui résulte de tout ce que nous savons de Don Juan van Halen peut se tracer ainsi :

Ses yeux sont pénétrants et parfois spirituels. Il est ennemi de l'étiquette, d'un abord facile, prompt à se décider; il est doué d'une conception rapide et comprend à demi-mot. Il n'est pas subtil, mais plein de réserve. Sa culture est plus vaste que profonde. Il écrit fort mal le français, il écrit même l'espagnol sans aucune prétention littéraire. Du flamand, de l'allemand et de l'anglais, il savait à peine quelques bribes. Il ne faut pas s'attendre à trouver en lui un austère républicain. Il ne l'est pas; il aime les « bonnes relations », il ne dédaigne pas d'étaler ses déclarations; il est pimpant, sociable, homme du monde. Dans son jeune âge, il est beau, séduisant, on lui reproche même d'être « homme à femmes », de n'avoir pas seulement de l'audace et du coup d'œil sur le champ de bataille, mais aussi en

(1) BAROJA, *op. cit.*, p. 344.

amour ⁽¹⁾. Il exerce une grande attraction sur tout le monde; il a une conversation agréable. Son biographe espagnol l'appelle « simpatico, splendido, liberal ». Un historien espagnol, Antonio Alcalà Galiano, dit de lui dans son *Historia de España*, qu'il est « de gallarda presencia, de extremada inquietud, de facundia natural » ⁽²⁾. Avec cela, toujours de bonne humeur, jamais acariâtre, grincheux seulement dans les moments exceptionnels, il a été, dit son biographe espagnol, un « aventurero mas alegre y sonriente » (l'aventurier le plus gai et plus souriant qu'on ait jamais vu) ⁽³⁾. Dans tout ce que nous nous connaissons de lui, lettres, publications, racontars, Don Juan van Halen nous apparaît sans façon, désinvolte, débrouillard, nullement embarrassé, lorsque la mauvaise fortune le frappe.

Don Juan est un bon vivant. Il aime à vivre, mais il laisse aussi vivre les autres. Il n'est ni un philosophe, ni un grand homme politique, mais un brave général et un honnête citoyen ⁽⁴⁾. On l'a appelé *tornadizo* (capricieux, changeant). A coup sûr, il n'eut pas toujours les mêmes idées au cours de sa longue vie. Il est essentiellement primesautier. Durant la seconde et plus longue période de sa vie, il se met au même

⁽¹⁾ BAROJA, *op. cit.*, pp. 10, 303, 347.

⁽²⁾ ANTONIO ALCALÀ GALIANO, *Historia de España*. Madrid, 1846, vol. VII (BAROJA *op. cit.*, p. 18).

⁽³⁾ BAROJA, *op. cit.*, p. 10.

⁽⁴⁾ Le jugement politique du général laissait, en effet, à désirer. Se trouvant de passage à Berlin, pour se rendre en Russie, en 1820, il est enchanté de la liberté qu'il y trouve et de « l'exemple renouvelé, dans ce pays hospitalier de Prusse, où tant de proscrits sont venus trouver un asile » (*Mémoires*, t. II, p. 12). Quelque temps plus tard, les masses populaires à Madrid, mieux renseignées, paraît-il, que le général émigré, criaient haro sur le roi de Prusse, si tendre pour son cousin, le roi Ferdinand d'Espagne, parce que, comme lui, il avait trahi l'espérance de sa nation, en faisant fi de sa propre promesse de donner une constitution à son pays (GERVINUS, IV, p. 357). — En Russie, dès qu'il a appris par les gazettes la lettre de Quiroga au roi Ferdinand, il exprime au général Vermolow le désir de pouvoir aussitôt retourner en Espagne pour prendre service dans l'armée révolutionnaire et est fort étonné d'apprendre quelques jours après, que le czar a fort mal accueilli sa demande et a ordonné de le chasser de son armée comme un traître et un indésirable (*Mémoires*, t. II, p. 339).

rang que les réfugiés polonais, précurseurs des français quaranthuitards et des garibaldiens : il court après la liberté (bien entendu des peuples européens, des peuples retenus *dignes*). Après la libération de Bruxelles, il a l'idée de publier un appel tendant à former un corps de volontaires de tous les pays, prêts à se porter n'importe où la liberté réclame leur présence et leur appui pour affranchir les peuples (1). Il rumine l'idée d'aller se mettre au service de la Pologne (2).

Il y a plus. L'ancien franc-maçon a fini en bon chrétien. Il est mort muni de tous les sacrements, et pompeusement enterré au cimetière catholique (3). Son biographe espagnol se montre bien déçu, voire scandalisé, par cette évolution qui lui semble prouver l'inanité de notre vie (4). Ce dénouement normal de la vie humaine n'est pas étonnant du tout pour un homme qui, comme van Halen, avait adhéré aux loges par motifs de patriotisme militant, par goût de conjuré clandestin et peut-être aussi pour raison de carrière militaire, sans en faire toutefois une profession d'athéisme ou d'anticléricisme (5).

Il a l'esprit entreprenant; s'il est sincère dans ses desseins, il n'est pas toujours consciencieux dans les moyens. Nous l'avons déjà dit : il use de ruses d'Indien, se déguise en officier français pourvu de faux ordres, pour induire les troupes françaises à se rendre aux troupes espagnoles ses compatriotes, et fait fi, en cette occasion, de la confiance qu'on avait mise en lui. Les Français dorénavant le honnissent dans leurs

(1) BAROJA, *op. cit.*, p. 322.

(2) Lettre écrite au Régent (Papiers de Rogier).

(3) BAROJA, *op. cit.*, p. 347.

(4) *Op. cit.*, p. 359.

(5) Sauf peut-être dans la narration de sa lutte contre l'Inquisition, contenue dans le premier volume de ses mémoires.

livres ⁽¹⁾; les Espagnols le louent; les Cortès lui envoient leurs félicitations et le remercient au nom de la patrie ⁽²⁾. Lui-même se défend d'une façon fort simple : il avait le droit de tromper les Français par tous les moyens par le seul fait qu'il est Espagnol ! ⁽³⁾. Mais les choses se compliquent : franc-maçon espagnol, il avait trahi les francs-maçons français, en brisant l'unité internationale du club. La loge de Grenade s'en mêle. Il a de la peine à se faire acquitter ⁽⁴⁾. Une autre fois, durant les glorieuses journées de Bruxelles même, en 1830, une mauvaise idée tâche de s'emparer de cet écerelé, une idée prématurée, ou, comme dit son biographe quelque peu naïvement, une idée « par trop teutonne ». Ne conçoit-il pas le projet de faire asperger au vitriol, par les pompiers, les positions hollandaises ? Heureusement pour sa renommée contemporaine, Don Juan y renonce. Un siècle plus tard, on l'aurait blâmé si, le pouvant faire, il n'aurait pas réalisé son projet. Le code de l'honneur militaire subit, lui aussi, des évolutions.

Van Halen avait d'ailleurs un trait en commun avec beaucoup des lansquenets de son époque. Il n'était pas dépourvu d'intérêt pour les questions économiques et financières et il tâcha, plusieurs fois dans la vie, de s'en mêler pratiquement. Parmi ses papiers qui furent saisis lors de son arrestation à Mons (1830) figurent, en dehors de bien des lettres commerciales de tout genre, la copie d'un article de la *Gazette de France* sur le canal du Nicaragua, des lettres relatives à des

(1) Dans ses mémoires, le Maréchal Suchet se livre à une critique assez cassante de la conduite tenue par Don Juan van Halen à Lerida (Maréchal SUCHET, *Mémoires de ses campagnes en Espagne depuis 1808 jusqu'en 1814*. Paris, 1828, vol. II, pp. 365-6, 369). Van Halen se défend dans sa brochure sur les quatre journées (p. 59).

(2) VAN HALEN, *Mémoires*, I, p. 11.

(3) VAN HALEN, *Quatre journées*, p. 62.

(4) BAROJA, *op. cit.*, p. 81.

opérations sur Paris, à l'entreprise des fourneaux d'Hannonet-Gendarme, à Couvin, et un reçu de 20.000 fr. de diamants (1). Nous savons qu'en 1833, dans une des fréquentes parenthèses entre une action militaire et une autre aux différents coins du globe, il s'occupa de l'établissement d'une ligne télégraphique entre Paris, Lille, Bruxelles et Anvers (2). Avec cela, on lui ferait du tort, en le jugeant intéressé et vulgaire. Il est vrai qu'il obtint, comme le lui reproche Surlet de Chokier, pour une fort courte période d'activité (mais de quelle activité!) le titre de lieutenant-général de l'armée belge avec une solde de 10.000 francs par an (et une pension de 5000 francs en cas de mort, pour sa veuve), mais, comme il le dit lui-même dans une lettre adressée au Régent (10 avril 1831), sa mise en disponibilité lui pèse, il demande d'être remis en activité, ne voulant pas jouir d'une « sinécure » (3). Quand le gouvernement belge lui offre une maison, il la refuse nettement (4). Physiquement, il n'a pas froid aux yeux; mais il a aussi du courage moral. Maintes fois il voit sa carrière se briser, il est à bout de tout. N'importe, il recommence aussitôt (5). Sa vie a les hauts et les bas les plus inouis. C'est une balançoire. Tantôt il est au pinacle, tantôt proscrit, et cela lui arrive plusieurs fois. Il se ressaisit toujours.

On a voulu appeler Don Juan van Halen un homme heureux. En effet il est mort âgé de 74 ans, riche et honoré, à Puerto de Santa Maria, le 8 novembre 1864. Il possédait plusieurs belles maisons, dont l'une passa après sa mort à

(1) VAN HALEN, *Quatre journées*, pp. 176, 180, 190.

(2) LECONTE, *op. cit.*, p. 36.

(3) Papiers de Rogier.

(4) BAROJA, *op. cit.*, p. 348.

(5) Peut-être ces *sauts* sont-ils plus faciles en Espagne qu'ailleurs, le caractère espagnol étant plus individualiste en tout et par conséquent moins sujet à l'adoration de l'argent comme tel et plus indépendant de la destinée humaine dans son rapport avec la richesse (cfr. S. DE MADARIAGA, *Inglese, francesi, spagnoli*. Traduzione di Alessandro Schiavi. Bari, 1933, Laterza, p. 242 et passim).

la famille des Canovas del Castillo, à Puerto de Santa Maria, où il exploita, entre autres, les fameuses salines (aujourd'hui Benvenuty) (1). Il avait fini par surmonter toutes les difficultés en Belgique et en Espagne. Il avait reçu la croix de première classe de l'ordre de San Fernando; il avait été nommé brigadier de cavalerie en 1838, il avait été chargé par son roi de plusieurs missions à l'étranger, en Angleterre et en Belgique. En 1840 il avait obtenu sa promotion de maréchal de camp de l'armée; en 1854 il reçut la grande croix de San Hermenegildo (qui donne droit à une pension); il était Grand d'Espagne. Il était aussi président du Tribunal général de l'armée et de la marine. (2) Il avait été décoré de la très haute décoration de Charles III (collier) (3).

* * *

Ajoutons deux mots sur l'iconographie de van Halen. L'auteur de ces lignes connaît sept portraits, mais il doit en exister encore plusieurs autres. 1. La gravure qui orne le premier volume des mémoires de van Halen, de 1827. Don Juan y a l'air souriant, enjoué, agréable, sûr de lui-même. Il est encore jeune (27 ans) et a une belle chevelure noire. Il est habillé à la mode, en civil. 2. La reproduction faite en 1827, signée Madou, où il a l'air plutôt sérieux. 3. La variante de celle-ci, signée F. CD., lithographie, faite vers 1830; ici il a l'air nerveux, ahuri. Il est en veston, avec col de pelisse et des brandebourgs, qui semble un uniforme.

(1) BAROJA, *op. cit.*, p. 347.

(2) BAROJA, *op. cit.*, pp. 286, 340, 305, 347.

(3) Je dois à l'obligeance du Marquis Emilio Maria DE TORRES, secrétaire particulier de S. M. le Roi Alphonse XIII à Rome, une information de la part du Marquis DE CIADONCHA, héraldiste de S. M. Catholique à Madrid, information selon laquelle, pour obtenir l'ordre de Charles III il fallait, dès 1839, fournir les preuves de quatre quartiers ou lignes de noblesse. Le titre officiel (*titulo del Reino*) de Comte avec l'attribut de Péracamps fut donné à van Halen le 22 février 1841.

4. La reproduction d'un portrait, figure entière, uniforme espagnol; il y a la poitrine chamarrée de décorations, de rubans, de plaques, de colliers; l'air martial, en même temps orgueilleux et bon-enfant, très méridional. 5. La reproduction d'un autre portrait de face, en général espagnol toujours très décoré, l'air énergique et un peu égoïste. 6. Un buste en plâtre, en uniforme, l'air concentré. 7. Le portrait, figure entière de général, fait par Antoine van Hammée, quatorze ans après sa mort, en 1880. Les numéros 3, 6 et 7 se trouvent au Musée royal de l'Armée à Bruxelles. Les numéros 2 et 4, dans la brochure de Saegher et Jacquin, les autres dans le livre de Baroja.

La différence d'expression et de caractère qui distingue toutes ces reproductions du général, est déconcertante et donne l'impression qu'elle ne peut pas découler seulement des différences d'âge du portraituré et des différences de méthode et de *vision* qu'ont habituellement les artistes de leurs modèles (la ressemblance n'est pas dans les objets, mais dans les yeux de ceux qui les regardent), mais surtout de l'extrême mobilité, presque nerveuse, des traits et de l'état d'âme du général lui-même.

* * *

Don Juan van Halen avait deux sœurs et deux frères ⁽¹⁾, Emmanuel et Antonio. La vie de Don Antonio ressemble beaucoup à celle de son frère. Général, libéral et *guerillero* comme lui, Antonio combattit aussi contre Napoléon d'abord, et contre Don Carlos après. En 1838 il commanda une armée. Chef de l'Etat-Major sous Espartero, il fut entraîné par sa chute et s'exila en Angleterre, sauf à rentrer, plus tard, en Espagne. Don Antonio fut l'auteur du livre :

(1) Cf. VAN HALEN, *Mémoires*, t. I, p. 262.

Diario razonado de los acontecimientos que tuvieron lugar en Barcelona desde el 13 de noviembre al 22 de diciembre del año 1842 (1).

En 1821, Don Juan van Halen s'était marié avec une jeune fille espagnole. Maria del Carmen Quiroga devint une vaillante femme, digne compagne de son mari. Elle était sœur cadette d'un compagnon d'armes de Don Juan, et son chef en 1820. Don Antonio Quiroga appartenait à une ancienne famille de la Galice espagnole. Il était un des chefs les plus en vue du parti libéral modéré, un *guerillero* célèbre, homme de caractère, brave, intrépide, honnête, non sans modération, vrai type de *gallego*. Dans la campagne de 1822, Maria, travestie en paysanne catalane, monta un mulet et alla rejoindre l'armée de son mari dans les montagnes, après avoir traversé 20 lieues de contrée en révolte, pour partager les dangers et les fatigues de celui qu'elle aimait (2).

Lorsque Maria del Carmen mourut, en 1859, Don Juan fut désolé, comme le témoigne une lettre à Charles Rogier (3). Il épousa, en secondes noces, Dona Clotilde Butler (4), d'origine évidemment anglaise ou américaine, dont nous ignorons tout. En se remariant, Don Juan devait avoir eu au moins soixante-dix ans.

En 1830, Don Juan avait emmené en Belgique sa première femme et deux fils, encore en bas âge (5). Nous ne savons pas grand chose d'eux. Dans une lettre de Don Juan à Rogier, datée de 1860, il raconte qu'un d'eux, Juan, après avoir

(1) Madrid 1843. Imprenta de I. Sancho. — Cfr. *Contestacion al diario razonado de don Antonio Van Halen que publican los generales y jefes que firmaron la estipulacion de Atarazanas*, Barcelone 1843. — Cfr. aussi la biographie. Don Antonio Van Halen écrite par CHAMORRO Y BAQUERIZO, *Biografia del Excmo. Sr de Teniente general D. Antonio Van Halen Conde de Peracamps*. Madrid 1854 (BAROJA, *op. cit.*, p. 34).

(2) FLORENCIO GALLI, *Memorias sobre la guerra de Cataluna*, p. 25 (in BAROJA, p. 288).

(3) Papiers de Rogier.

(4) BAROJA, *op. cit.*, *op. cit.*, p. 348.

(5) DE SAEGHER, *op. cit.*, p. 31.

passé par l'Académie Royale navale, occupe une place élevée dans un port espagnol, où il est convalescent mais très occupé par suite de la guerre déclarée au Maroc, tandis que l'autre de ses fils est en Amérique, à Montevideo, où il passe le temps en s'amusant ⁽¹⁾. Juan est mort en 1879, comme colonel d'armée et capitaine de frégate, et a été enterré à côté de son père ⁽²⁾. Il avait été le quatrième officier de marine de son nom, le troisième en descendance directe, ayant suivi les traces du père et du grand-père ⁽³⁾.

Vers le milieu du siècle passé, un certain Francisco van Halen y Pérez Maffei se fit un nom en Espagne. C'était le neveu de notre Don Juan. Il naquit en 1824 et mourut en 1868. Officier de génie (*cuero de ingenieros*), il prit part à la guerre de l'Isle de Saint-Domingue.

Un autre van Halen, Francisco de Paula, était peintre. Il débuta par un ouvrage sur les Pages historiques contemporaines en 1842. En 1864, il composa un tableau appelé la Bataille de Naves de Tolon, qui fut acquis par le Sénat du Royaume à Madrid, où il se trouve encore aujourd'hui.

Digne d'une note spéciale est aussi une autre descendante de la famille van Halen, Margarita, qui écrit en 1875 un roman social à la Eugène Sue, intitulé *Un conde condenado* (novela de costumbres por la Señorita Margarita van Halen, Madrid, Gomez Fuentenebro).

Parmi les descendants directs et vivants des Van Halen, nous signalons, de la branche maastrichtoise, Paul Kaufmann, déjà mentionné dans cet essai, auteur de plusieurs livres d'économie et d'histoire géographiques (Berlin); de la branche espagnole, Antonio Montenegro y Yrisarri van Halen, professeur à l'Ecole des Ingénieurs des Mines

(1) Lettre du 4 novembre 1860.

(2) BAROJA, *op. cit.*, p. 349.

(3) Pour être nommé Caballero Cadete Guardia Marina, le titre de noblesse était obligatoire (Ciadoncha).

(Madrid), descendant d'une des sœurs de Don Juan (1); auxquels j'ose ajouter le nom de l'auteur de ces lignes, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Pérouse, descendant de Constance Van Halen.

En ligne féminine, la famille des van Halen est aujourd'hui répandue dans beaucoup de pays : l'Espagne, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la Suisse. Par alliance lui appartiennent entre autres Léopold Kaufmann, historien de l'art et maire de Bonn, révoqué par Bismarck pendant le Kulturkampf, gendre de Constance Michels-van Halen; Ludwig Pastor, l'historien des papes, professeur à Innsbrück, ministre d'Autriche auprès du Saint-Siège à Rome, qui avait épousé la fille de Léopold Kaufmann; Mario Einaudi, fils de l'économiste et sénateur Luigi, de Turin, qui enseigne actuellement l'histoire des doctrines politiques à l'Université de Harvard aux Etats-Unis. M. Einandi a épousé une fille Manon, peintre et écrivain.

* * *

Il n'y a rien de plus attrayant d'ailleurs que de suivre l'histoire des familles à travers les âges. C'est également une tâche à plus d'un aspect instructive. Les van Halen me semblent constituer une famille type qui présente un intérêt particulier par sa complexité nationale et internationale.

Roberto MICHELS.

Professeur à l'Université de Pérouse.

(1) Parmi les descendants de la famille van Halen de marque dont nous trouvons des traces dans les Encyclopédies officielles, nous noterons Doña Augustina van Halen y Lasquetti, Condesa de Peracamps (1859), comme faisant partie du Real Orden de Dames Nobles de la Reina Maria Luisa (*Guía Oficial de España*, Madrid 1910, Rivadenegra, p. 172) et, dans la liste de la noblesse, Don Antonio Melian y Pavia Chiappi y van Halen, Conde de Peracamps (*Guía Oficial de España*, 1927, p. 346), actuellement au Pérou. Très nombreux sont les descendants de la noble famille des Castañeda : l'un d'eux, Vicente Castañeda y Alcover, est actuellement (1934) vocal academico de la Academia de Espania.

Cours International d'Expansion économique organisé en Tchécoslovaquie en août 1935

La Société internationale pour l'Enseignement Commercial, fondée à Zurich en 1901, groupe les sections nationales de 26 pays; elle se réunit tous les trois ans en congrès. Rome, Budapest, Barcelone, Amsterdam, Londres, furent successivement choisies comme siège de ses assises et, en 1935, la Section tchécoslovaque eut l'honneur d'organiser à Prague le VI^e Congrès. Plus de 600 adhérents répondirent à son appel.

Nous ne rendrons pas compte ici de cette importante manifestation scientifique (1), mais nous voudrions attirer l'attention des Amis de l'Université sur une autre initiative du plus haut intérêt qui émane également de cette Société internationale. Chaque année et chaque fois dans un pays différent, elle patronne sous les auspices effectifs de la Section nationale, un cours itinérant d'expansion économique. Ce cours s'adresse au corps professoral ainsi qu'aux étudiants des institutions d'enseignement commercial de tous degrés, de même qu'aux hommes d'affaires et aux économistes. Sans négliger les tendances idéalistes quoique

(1) Les rapports et discussions seront publiés *in extenso* en quatre langues.

souvent décevantes qui doivent conduire au rapprochement des peuples, il vise d'une part à procurer aux adhérents toutes facilités pour connaître les méthodes employées et les résultats acquis à l'étranger dans le domaine de l'enseignement des affaires; d'autre part, il nourrit l'ambition de fournir aux intéressés les moyens susceptibles de leur permettre de saisir sur le vif les possibilités économiques du pays que l'on visite.

En 1935, précisément, à cause du Congrès, le cours, c'était le XVII^e, avait la Tchécoslovaquie pour objectif. Invité à y participer, nous avons un peu hésité, surtout par crainte de la fatigue, abstraction faite de la dépense assez considérable qu'il devait entraîner (1). Nous nous félicitons de nous être décidé à le suivre, car le projet élaboré par les organisateurs a dépassé les vœux des plus exigeants. Ce succès remarquable n'a été que la juste récompense de patients efforts.

Dès le jour où, en août 1932, l'assemblée générale de la Société internationale pour l'Enseignement Commercial eut décidé que le prochain congrès aurait lieu à Prague en 1935, le Comité tchécoslovaque sous la présidence du grand industriel J. A. Bat'a posa ses premiers jalons; au long de trois années, il prépara soigneusement le terrain aussi bien pour le cours que pour le Congrès, avec la volonté ferme de ne rien abandonner à l'improvisation. Les directives furent mûrement établies avec des vues bien nettes sur les moyens dont on disposait pour atteindre le but traditionnel, auquel s'ajoutait l'ardent désir de présenter avec éclat un vivant tableau de la jeune République.

Le Ministre de l'Instruction et de la Culture nationales,

(1) Les participants n'étaient pas des invités au sens strict du mot, puisqu'ils intervenaient dans les frais. Ils ont en tout temps conservé leur entière liberté d'enquête et d'observation.

le Prof. Dr. Jan Kremár, accepta le haut patronage du cours et la présidence d'un Comité d'Honneur comprenant les représentants des plus puissants organismes industriels et commerciaux du pays, et les délégués des Administrations communales de seize villes tchécoslovaques dont la collaboration avait paru indispensable.

A ce Comité d'Honneur était joint un Comité de Patronage où voisinaient plus de cinquante personnalités appartenant à l'Administration, à l'Enseignement, à la Finance, aux Chambres de Commerce, aux Associations d'anciens Etudiants des Ecoles de Hautes Etudes Commerciales et des Académies de Commerce, etc.

Puis, dans chaque localité que le cours itinérant devait visiter, on avait constitué des comités de patronage et d'action réunissant toutes les autorités locales intéressées à l'expansion économique.

De cette manière, les principales notabilités du monde des affaires furent amenées à coopérer à l'œuvre entreprise qui reçut de cette unanimité un élan tout particulier, comme si l'amour-propre national lui-même eût été en jeu ⁽¹⁾.

Partout et en toutes circonstances, on s'est ingénié à multiplier les formes de la cordialité dans l'accueil. On aurait dit que le pays, — et cela ne s'est pas démenti un seul instant pendant 18 jours —, venait les bras ouverts, le visage souriant et l'âme pleine d'espoir, vers ces visiteurs inconnus, ces amis étrangers attendus avec curiosité comme des personnages d'importance ⁽²⁾.

Le cours fut ouvert solennellement le 15 août 1935 dans la grande salle des conférences de la Faculté de Philosophie

⁽¹⁾ Citons un seul exemple de l'empressement mis au service de la cause commune : dans la petite ville de Jablonec (Gablonz), les deux Comités groupaient 45 notables.

⁽²⁾ Impossible de dénombrer ici les réceptions chaleureuses aux gares, les banquets de choix, les magnifiques concerts, notamment avec audition de chœurs célèbres, les soirées, etc., qui ponctuèrent cette espèce de « marche triomphale ».

de l'Université Charles IV, à Prague. On entendit une série de harangues de bienvenue prononcées pour la plupart en français, puis transposées en tchèque, en allemand, en anglais et en italien. A l'issue de la séance, les assistants en reçurent le texte reproduit en quatre langues (1).

Puis on aborda le cours proprement dit. M. Bous, conseiller supérieur au Ministère de l'Instruction, exposa en français la situation de l'Enseignement commercial et industriel en Tchécoslovaquie. M. Zucker, vice-président de l'Association des Industriels tchécoslovaques à Prague, inaugura ensuite, cette fois-ci en allemand, la série des conférences techniques et parla de « l'Industrie textile tchécoslovaque ».

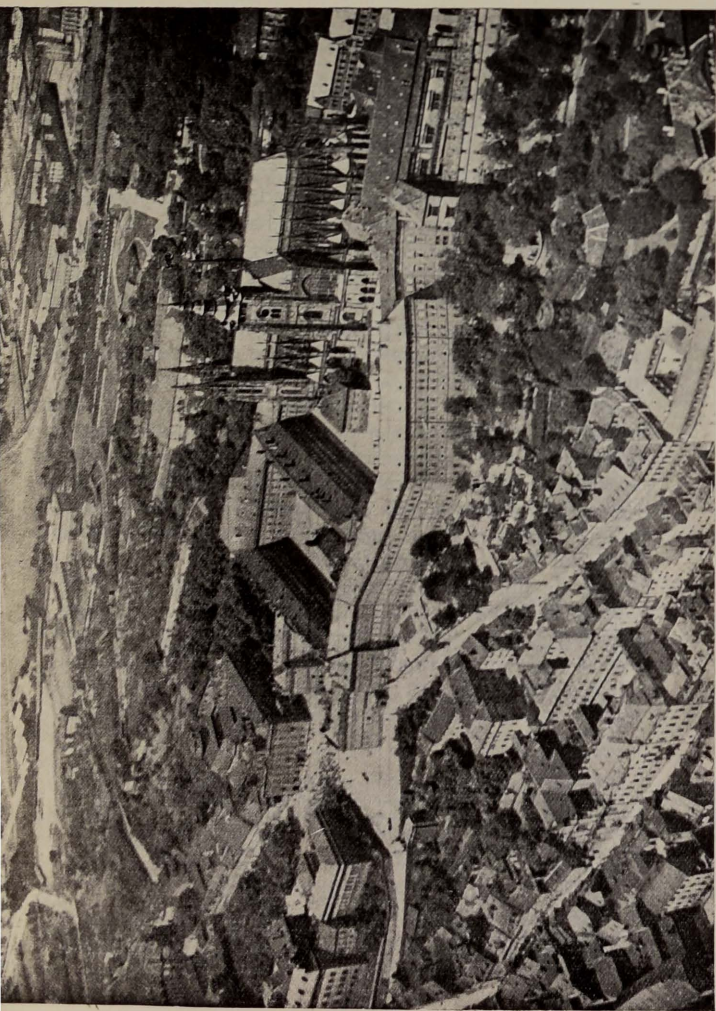
Le lendemain 16 août, un train spécial composé de cinq grands wagons de 1^{re} et 2^e classes emmenait la caravane (2).

Les intéressés avaient reçu : 1^o un itinéraire imprimé indiquant les distances à parcourir, les caractéristiques essentielles du trajet, les heures de départ et d'arrivée du train, avec cartes adéquates renseignant très clairement les productions et les industries; 2^o une brochure donnant les noms, adresse, qualités des 150 participants de 18 pays différents; 3^o un programme détaillé du cours avec indication précise, heure par heure, des occupations de la journée. Tous les documents étaient publiés en français, en anglais, en allemand et en italien.

La distance parcourue en train a comporté plus de 1500 ki-

(1) Les orateurs furent : M. le prof. Dr. SLEMR, vice-président du Comité, puis le Recteur de l'Université, Prof. Dr. DRACHOWSKY, M. HAUBENSILD, remplaçant le Dr. BAXA, maire de Prague, M. le Conseiller de Commerce URBAN, l'ingénieur RUBIN, directeur du Syndicat des Commerçants de Prague, M. BELOHRADSKY, président de l'Union tchécoslovaque des Associations d'anciens Elèves des Académies de Commerce.

(2) La direction : MM. Capka, Neumann, Mme Urbánková, M. Mucha, etc., siégeait en permanence dans le wagon central.



Vue du Hradshyn à Prague prise en avion.

lomètres ⁽¹⁾. De Prague, on se dirigea vers l'Ouest, à Pilsen et Mariánské Lazné (Marienbad), puis, remontant vers le Nord, on suivit la frontière par Karlovy Vary (Carlsbad), Jachimov (Joachimstal), Usti n.L. (Aussig s. Elbe), Liberec (Reichenberg), on redescendit vers le Sud-Est jusqu'à la frontière hongroise en passant par Jablonec n.N. (Gablonz), Zelesny Brod, Hradec Králové (Königgrætz), Brno (Brünn), chef-lieu de la Moravie, Bratislava (Presbourg), chef-lieu de la Slovaquie, puis on remonta vers le Nord-Est, dans la direction de la frontière polonaise, en passant par Piestany, Luhacovice, Zlin, Moravska Ostrava (Mährisch Ostrau), puis on revint à l'Ouest, à Prague, via Pardubice.

A plusieurs mois de distance, nous nous souvenons avec plaisir de cette longue randonnée à travers des contrées fort variées et très pittoresques. Des chaînes de montagnes aux arêtes ondulées se profilaient à l'arrière-plan. De-ci de-là s'estompaient dans le bleu des lointains des ruines romantiques d'anciens châteaux qui, surtout au coucher du soleil, prenaient les formes fantastiques de paysages de rêve. Les Monts de Bohême, les Monts Métalliques, les Monts des Géants, les Monts de Lusace, les petites Tattras, les Beskides, défilèrent comme sur un écran, offrant au regard tour à tour des tableaux charmants ou grandioses, moins solennels que ceux de Suisse, mais souvent d'une intimité qui nous a rappelé la beauté familière de nos Ardennes. Les délasse-

(¹) Chaque participant avait sa place numérotée, qu'il conserva pendant tout le voyage. On était assis très à l'aise, en général deux personnes pour une banquette. Voitures du dernier confort moderne. Lorsqu'on faisait arrêt dans une localité où l'on ne devait pas loger, on pouvait laisser dans le train les bagages qui étaient bien gardés. Si, au contraire, l'arrêt comprenait une ou plusieurs nuits, les colis et valises — il y en avait trois à quatre cents — étaient rangés, par hôtels, sur le quai de la gare et emportés chaque fois à destination par des préposés spéciaux. L'arrivée de cet essaim inusité de voyageurs, notamment dans de paisibles petites villes de province, donna lieu à mainte scène comique, mais tous les services furent organisés avec une précision telle, qu'en dépit de tous les déplacements et malgré les difficultés de logement, chacun finissait par être conduit à la chambre qui lui était destinée.

ments touristiques remplis d'imprévus et d'autant plus appréciés qu'ils coupaient d'une manière heureuse un programme fort chargé, ne constituaient pas, cela va de soi, le but du voyage ⁽¹⁾.

Sous la conduite de guides compétents, les participants groupés d'après la langue véhiculaire, ont parcouru des quantités d'usines et d'institutions, où ils ont assisté à de multiples conférences prononcées tantôt en français, tantôt en allemand ou en anglais, et dont le texte reproduit en quatre langues était chaque fois remis aux auditeurs. Le Comité s'était assuré le concours des personnalités scientifiques les plus éminentes, professeurs, docteurs, ingénieurs, chimistes, capitaines d'industrie, hommes d'affaires, qui, avec un empressement qui mérite notre gratitude, n'ont pas hésité à s'arracher à leurs charges respectives pour venir développer en toute franchise, devant un auditoire cosmopolite, les résultats obtenus dans leur branche et réalisés chez eux ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Les organisateurs ont saisi toutes les occasions favorables pour joindre l'agréable à l'utile. Signalons, par exemple, la visite des monuments historiques de Prague, une excursion en téléphérique au Mont Jeschken près de Reichenberg, une autre en autocars jusqu'aux célèbres grottes de la Mazocha en Moravie, qui peuvent rivaliser avec nos merveilles de Han, de Rochefort et de Remouchamps, une autre en bateau sur le Danube, de Bratislava à Dévín. Nous n'oublierions pas non plus une visite au château qui domine le mont Kuniticha, près de Pardubice, si riche en intérêt préhistorique. Nous faisons halte dans ce site fameux, lorsque, le jeudi 29 août à midi et demi, la T. S. F. nous apporta la navrante nouvelle du terrible accident qui, le matin même, à Kussnacht, avait coûté la vie à notre gracieuse et bien-aimée Reine Astrid.

⁽²⁾ A titre d'information, voici quelques-unes des conférences : L'industrie de la porcelaine, par l'ingénieur A. ZEBISCH, président de la Fédération de l'Industrie de la Porcelaine de Tchécoslovaquie, à Karlovy-Vary; — L'industrie textile tchécoslovaque, par M. Th. LIEBIG, président de l'Union allemande des Industries textiles, président de la Chambre de Commerce de Liberec (Reichenberg); — L'industrie chimique tchécoslovaque, par l'ing. Dr. J. SPINKA; — L'industrie sucrière tchécoslovaque et sa situation sur le marché mondial, par M. R. KONRAD, directeur de Raffinerie de sucre à Usti (Aussig); — L'industrie de Jablonec (Gablonz) et son commerce mondial, par M. le Maire G. PETROVSKY; — L'industrie du verre à Zeleny Brod, par M. l'ingénieur V. VÍHAN; — L'industrie tchécoslovaque du bois, par M. le directeur Vladimír MAREČEK; — L'urbanisme tchécoslovaque et l'édification de la ville de Hradec Králové, par le professeur K. MLYNAR; — L'industrie tchéco-

Loin de nous le dessein d'entrer ici dans le détail de ces conférences; nous tenons cependant à insister sur leur réelle valeur documentaire. Ceux des participants qui s'intéressaient à l'une ou l'autre spécialité, ont eu largement l'occasion de se rendre compte par ces exposés qui illustraient les visites, de l'état actuel de leur science tel qu'il se présente en Tchécoslovaquie. S'agit-il de la fabrication de la porcelaine, du verre, de la bijouterie fausse, des tissus, des tapis, des meubles ou des pianos, de la grosse métallurgie, des produits chimiques, des charbonnages, de la tannerie, de la bière ou de la fabrication des chaussures, peu importe, toujours on a été conduit dans un centre important et là, un savant, un homme rompu par l'expérience aux techniques les plus modernes a présenté clairement l'essentiel de ses préoccupations scientifiques ou professionnelles. C'est ainsi qu'on a visité à Pilsen les Etablissements Skoda, le Cockerill tchèque, la plus puissante des entreprises métallurgiques en Tchécoslovaquie et l'une des plus grandes Forges et Usines mécaniques du continent européen (1). Puis, à Aussig sur

slovaquie de la laine, par M. W. LÖW-BEER, vice-président de l'Union lainière internationale, à Brno; — L'industrie tchécoslovaque du tapis, par M. B. JICINSKY, directeur de la fabrique de tapis Klazar, à Prague; — La raffinerie d'huiles minérales, par M. l'ingénieur-directeur L. Dittelsdorf; — Importance économique d'Ostrava pour la République tchécoslovaque, par M. Oscar FEDERER, directeur général des Mines et Forges de Vitkovice; — Le commerce du fer en Tchécoslovaquie, par M. l'ing. DR. TILLE, directeur de la Société des Mines et Forges à Prague; — La production du fer et de l'acier en Tchécoslovaquie, par M. l'ing. F. LUCEK, directeur technique des Forges de Vitkovice; — La raffinerie du pétrole, par le Dr. BALADA; — Les explosifs, par DR. SEDIVY, directeur des Etablissements « Explosia », à Semlin; — L'industrie de la Brasserie en Tchécoslovaquie, par M. O. E. KROFTA, directeur de l'Union des Brasseries de Bohême; — L'éducation de la jeunesse en vue du commerce et de l'industrie, par M. J. A. BAT'A, chef des Etablissements Bat'a, à Zlin; — La politique commerciale tchécoslovaque particulièrement en ce qui concerne les Etablissements Bat'a, par M. l'ing. H. VAVRECKA, ancien ministre; — Les hôtes célèbres de Karlovy Vary (Carlsbad), par le prof. DR. VICTOR KARELL.

(1) Les Etablissements Skoda réalisent le cycle complet des productions métallurgiques et des constructions mécaniques et électriques. Ils comprennent aciéries, fonderies, fabriques d'autos, usines d'avions, ateliers d'engrenages, usines de constructions mécaniques et électriques, câbleries, chantiers navals, etc. Le gouvernail du *Normandie* est sorti de ces Etablissements.

Elbe (Usti n.L.), l'Usine Schicht, immense entreprise où l'on produit tout ce qui se rattache à l'industrie de la graisse depuis la margarine, les bougies, etc., jusqu'au savon et aux parfums. Les haltes à Gablonz et à Zelesny Brod ont été pleines d'intérêt. Elles ont révélé l'industrie à domicile pour la fabrication des perles, colliers, verreries qui, dans le monde entier, mettent les objets de parure pour dames à la portée de toutes les bourses. On s'est arrêté aussi plusieurs jours dans le bassin houiller d'Ostrava qui nous a rappelé le bassin de Liège et le Borinage (1). Plus à portée des non-initiés ont été les visites dans les brasseries, notamment dans la fameuse Urquell de Pilsen (2) et dans les villes d'eau de réputation mondiale, telles Marienbad (Mariánské Lázně), Carlsbad (Karlovy Vary), Joachimstal (Jachimov), Pistany et Luhacovice, où les sources curatives les plus diverses jaillissent du sol au milieu de sites enchanteurs : les hommes, au cours des temps, ont su allier aux vertus curatives des eaux que la nature dispense à profusion dans ces lieux privilégiés tous les avantages d'une civilisation raffinée.

Cependant, pour la plupart des adhérents, la plus forte impression a été ressentie non pas dans ces villes pleines de séductions, mais dans une cité ouvrière, d'allure imposante

(1) Le bassin houiller d'Ostrava-Karvinna possède 32 puits à rendement annuel de 15 millions de tonnes de charbon et 10 cokeries d'une capacité de production de 3 millions de tonnes de coke. L'industrie sidérurgique tchécoslovaque est aussi en grande partie centralisée dans la région d'Ostrava. Si l'on ajoute aux Usines et Forges de Vitkovice, les établissements des environs notamment à Trince, Karlova Huf, Bohumin, Svinov, Frystat, la capacité annuelle totale de production de ces forges peut être exprimée par les chiffres suivants : pour le fer brut : 1.250.000 tonnes; pour l'acier brut : 1.450.000 tonnes; pour les articles laminés : 1.300.000 tonnes; pour les tubes : 275.000 tonnes. La production du courant électrique à la Compagnie Vitkovice est de 128 millions kwh. par an. La Compagnie occupe 34.000 ouvriers (chiffres fournis par M. FEDERER, directeur général des Usines de Vitkovice).

(2) A l'Urquell de Pilsen, les établissements couvrent une superficie de 55 hectares; les caves-dépôts, d'une longueur totale de 9 kilomètres, ainsi que les caves de fermentation sont taillées dans des roches de grès. En 1929, la production a dépassé 900.000 hectolitres.

et grave, à Zlin, en Moravie, C'est là que le roi-cordonnier Thomas Bat'a a fait surgir de terre, en 35 ans, sous l'impulsion de sa géniale volonté, tout un monde en miniature soumis à sa seule intelligence (1). Ce prodigieux réalisateur, plus peut-être que Skoda et que Schicht, se présente à nous comme une

(1) Lorsque, du haut de la terrasse du onzième étage qui couronne l'Hôtel des Etrangers à Zlin, on jette un regard circulaire sur l'immense cirque montagneux entourant une vaste plaine où s'élèvent les innombrables bâtiments, tous isolés, séparés par des rues, des places ou des jardins, qui constituent l'extraordinaire entreprise Bat'a, on est abasourdi et involontairement saisi d'un étonnement plein d'admiration. Subitement, dirait-on, on est transporté dans une de ces villes américaines anonymes, devenues familières par les journaux illustrés. Ici s'étendent avec leur ossature standardisée, dans une simplicité uniforme et bien moderne, utilisant tous les perfectionnements d'une technique à l'avant-garde du progrès, plus de trois cents usines et ateliers en béton armé couvrant une superficie supérieure à 40 hectares et où l'on produit en un seul jour 252.000 paires de chaussures. Pas de poussières, de rares cheminées, presque pas de fumée ni de vapeur. Sur des kilomètres s'allongent les 3671 maisons individuelles de familles construites par Bat'a pour ses collaborateurs, toutes avec l'électricité, l'eau courante, la plupart avec gaz, toutes ayant un jardin. Le loyer annuel le moins cher pour un logement de famille est de mille francs belges par an, le plus cher pour une maison de 4 pièces avec dépendances, de 2400 francs. L'organisation de la production et de la vente occupe 43.000 personnes parmi lesquelles 23.000 employés à Zlin seul. Dans les écoles de Bat'a, il y a plus de 6000 élèves de 6 à 18 ans. Ajoutez à cela des maisons de vente où l'on se procure tout ce qui est nécessaire à l'alimentation et à l'habillement, puis des cinémas, des églises, des hôpitaux, des hôtels, des réfectoires, des musées, le tout appartenant aux Etablissements Bat'a. Tout ici prend des proportions fantastiques. Dans les usines de Zlin, il y a 24.000 électro-moteurs; 1000 postes téléphoniques sont reliés à une centrale automatique. Le service d'édition édite 9 publications en deux langues; 20.000 exemplaires d'autres journaux que ceux de Bat'a sont vendus journellement à Zlin. La publicité de Bat'a se fait en 26 langues différentes, sans compter les dialectes hindous. Le club sportif Bat'a compte 3000 membres, 40 équipes de football et 600 joueurs actifs. Les cultivateurs des environs de Zlin ont un contrat avec la Maison Bat'a. En 1934, ils ont fourni 356.000 kgs de viande. Dans les magasins de Bat'a, on ne vend ni alcool, ni bière qui sont également interdits dans tous les lieux de consommation dépendant des Etablissements. Pour leurs voyages d'affaires, les dirigeants de l'entreprise disposent d'une flottille de 21 avions toujours prêts à partir dans toutes les directions. Les wagons-lits les plus fréquentés de la Tchécoslovaquie sont ceux de la ligne Zlin-Prague. Les collaborateurs de Bat'a, ouvriers ou employés de tout grade, possèdent plus de 180 millions d'économies placés à la Caisse d'Epargne de Bat'a qui leur donne un intérêt de 10%.

Nous nous permettons de mentionner ici avec une certaine fierté que trois jeunes gens appartenant à l'état-major de Bat'a ont fait leurs études à l'Ecole de Commerce de notre Université.

personnalité type réunissant à un haut degré les qualités spécifiques du peuple tchécoslovaque.

Vouloir porter un jugement précis sur le caractère d'une nation et sur la situation exacte d'un pays après quelques semaines d'observation attentive, même exercée en toute liberté dans des conditions exceptionnellement favorables comme ce fut notre cas, serait fort prétentieux et peu scientifique.

Qu'il nous soit cependant permis d'exprimer quelques impressions générales.

« Il n'est si parfait bonheur sur la terre que de recouvrer la liberté perdue ». Cervantès, voyant tomber ses chaînes de galérien, exalte à bon droit cette vérité devenue banale dont il avait fait la dure expérience. Le peuple tchécoslovaque aussi l'a éprouvée, cette émotion sans pareille. Sans doute il n'avait pas souffert comme l'auteur de *Don Quichotte* et le régime autrichien trois fois séculaire qu'il avait fini par détester de toutes les forces de son âme, ne nous apparaît peut-être pas à nous, étrangers, comme ayant été si terrible dans son ensemble. N'empêche, le philosophe antique l'a dit, les choses sont ce que nous pensons qu'elles sont. Le voile de deuil qui, depuis la fatale journée de la Montagne Blanche en 1618, flottait sur les épaules des patriotes s'était transformé pour beaucoup d'entre eux en tunique de Nessus ⁽¹⁾. Aussi quelle joie inoubliable, quel délire d'enthousiasme souleva la Nation enfin libérée d'un poids écrasant, lorsqu'en octobre 1918 la République fut proclamée !

Ce sentiment de délivrance, cette plénitude d'allégresse devant la vie nouvelle qui s'ouvre comme une aube divine, perdue encore aujourd'hui après dix-sept années. Le dyna-

⁽¹⁾ Pour juger de la nuance douloureuse du patriotisme d'avant-guerre, lire « *Le Bruit du Barrage* », de VICTOR DYK, 1903. Cf. H. JELINEK, *Histoire de la Littérature tchèque de 1890 à nos jours*. Paris, 1935, pp. 199 et suivantes.

misme déjà latent sous l'opresseur, à présent ne connaît plus les entraves et, se donnant libre carrière, attaque de front la crise qui sévit là-bas comme partout (1). Le peuple tend toutes ses énergies pour montrer à la face du monde qu'il mérite de figurer avec honneur au nombre des nations estimées et il est fier du prestige international qu'il doit à ses chefs politiques. Il a conscience de ses jeunes forces, de sa santé corporelle (2) et spirituelle; cette conscience confère de l'assurance à ses mouvements, une forme rapide et hardie à ses conceptions, malgré l'inquiétude que l'instabilité européenne dépose au fond du cœur de tous ceux qui pensent.

Maintes fois, au cours d'échanges de vues pendant le voyage, nous avons constaté que le Tchèque aime à rappeler ses origines slaves, — peut-être pour s'opposer à l'Allemand et au Magyar, — et qu'il tourne avec une coquetterie marquée ses regards vers ses frères de Moscovie. Et cependant quel contraste entre ces Slaves qui, par la révolution, ont tous abouti au régime républicain! En dépit d'une lointaine ascendance commune, qui se manifeste dans la langue, le Tchèque nous paraît bien différent du Russe, au moins du Russe tel que nous l'avons connu avant-guerre. Le révolutionnaire russe, détaché jusqu'à l'absurde des contingences normales, ne voulait en aucune manière se soumettre au raisonnement, à la logique (3). Tandis que l'ordinaire, le quotidien et le régulier lui répugnaient, il se sentait fasciné par le chaotique, l'anarchique et la force indomptée. Comme par instinct, il rêvait d'enfreindre la loi et par négligence,

(1) Le recul des exportations de 1929 à 1933 dépasse 70% et en août 1934, il y avait 572.000 chômeurs pour une population de 15 millions d'habitants.

(2) Un citoyen de la République tchécoslovaque sur deux fait partie de l'une ou l'autre société de gymnastique.

(3) Cet état d'âme a été finement étudié par Ivan BOUNINE, prix Nobel de littérature en 1933. Il s'agit ici surtout de la classe cultivée. Nous n'ignorons pas non plus qu'il y eut parmi les révolutionnaires russes de vrais apôtres dignes de respect qui se sont immolés pour la Cause dans une magnifique exaltation de sacrifice. Plusieurs d'entre eux avaient fait leurs études à notre Université.

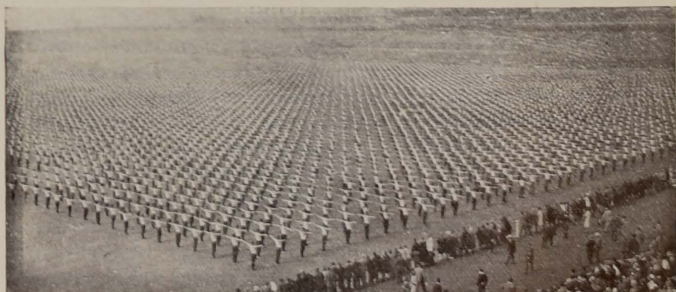
inconscience ou résignation, peut-être uniquement par fatalisme, il ne réagissait pas contre la décadence et le délabrement et il en arrivait à se complaire dans la ruine et la dévastation. Il souffrait cruellement du conflit entre l'absolu de ses désirs et la petitesse de la réalité, car il était dévoré intérieurement d'une ivresse de vie qui lui rendait odieuse toute obligation bien définie. Les concepts d'ordre, de discipline, de prévoyance, d'économie le dépassaient ou bien éveillaient chez lui tantôt une répulsion spontanée, tantôt une candide hilarité. Il se refusait, disait-il, « à vivre comme un chronomètre ». Lorsque, fatigué de critiquer, il se hasar-
dait à construire théoriquement, peu lui importait s'il quit-
tait la terre et s'il échafaudait dans le néant. Avidé de réquisi-
toires, quand il avait « signifié sa présence » à la société
qu'emphatiquement il condamnait comme vermoulue, ou
bien lorsqu'il avait claironné avec un lyrisme dont il était
lui-même dupe, que la mort était préférable à l'existence dans
un monde qui devait être régénéré de fond en comble, il ne
voyait pas sa propre inconséquence et il continuait, dans
l'inactivité, à profiter en égoïste des avantages que lui pro-
curait sa situation sociale. Les Kérinskis étaient légion et
l'on sait que Tolstoï lui-même, lui l'artiste incomparable, le
maître magnifique du roman, ne s'est pas haussé au delà des
fantaisistes démolisseurs dans ses aspirations utopiques de
rénovateur social (1).

Le Tchèque semble être un Slave d'une autre trempe (2).

(1) D'autres que les idéalistes et les rêveurs de la Sainte-Russie, « des négriers de fourmilières », pour employer une expression d'André SUARÈS, se sont chargés, à leur façon, de reconstruire sur des ruines fumantes et ensanglantées. Ils ont manœuvré à leur guise les masses profondes, incultes et passives, si dignes d'intérêt et si sympathiques, malgré leurs défauts.

(2) Parmi les poètes, il y eut aussi en Bohême, une génération de sensitifs désillusionnés, de rêveurs romantiques, désenchantés et anarchistes qui se vengent par des sarcasmes de la blessante réalité de la vie. Voir H. JELINEK, *l. c.*

Avant la révolution, lui aussi se cabre comme un rebelle qui, dans l'ardent bouillonnement de ses forces juvéniles, n'aspire qu'à renverser. En dépit du type du Bohème créé par Murger, il n'agit pas en artiste comme le Russe, mais en réaliste qui veut à tout prix rebâtir. L'affirmation chez lui l'emporte sur la négation, et la révolution, à ses yeux, n'est



Démonstration de Sokols.

qu'une étape, un moyen. Il rejette le nihilisme par trop stérile. « Envers et contre tout » du poète Otokar Theer, est un cri de révolte contre le pessimisme et la passivité ⁽¹⁾. D'ailleurs ne voyons-nous pas dès les premiers symptômes du réveil, vers 1862, la conscience nationale se manifester d'une manière caractéristique par la création de sociétés de gymnastique, les Sokols ⁽²⁾, qui connurent un succès extra-

(1) Dr. M. RUTTE : La poésie tchèque moderne (La République tchécoslovaque au XX^e siècle). Prague, 1930, p. 129.

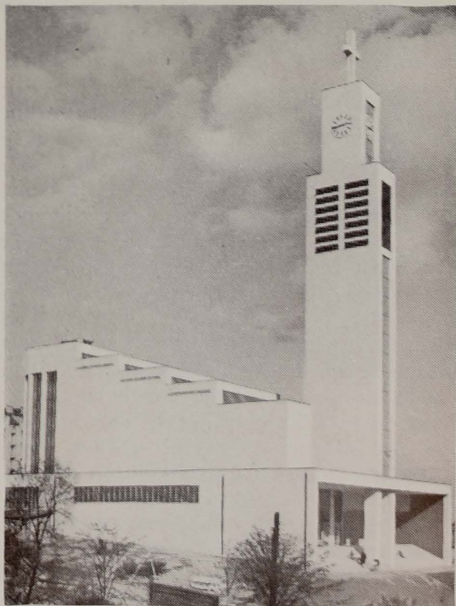
(2) Sokol signifie « faucon », emblème de la hardiesse et de l'héroïsme dans la mythologie slave. Jusqu'en 1914, les Sokols occupèrent un rang éminent parmi les institutions visant à l'émancipation du peuple tchécoslovaque et durant la guerre, ils jouèrent un rôle décisif pour l'avenir de la future République.

ordinaire ? Or, chez les Sokols, l'adoration passionnée de la liberté marche de pair avec la contrainte de la discipline. Tous ces gymnastes, hommes et femmes, pendant cette longue période qui conduisit à la libération, bien que différents les uns des autres, se ressemblent sans doute par les couleurs qu'ils adoptent, mais surtout par l'obstination et par l'incroyable force de la volonté. Fanatiques, ils le sont, dans le « non » pour le régime, dans le « oui » pour l'indépendance espérée. Chacun d'eux a la même imperturbable assurance en soi-même, la même certitude d'avoir raison. Leur mystique trouve son point d'appui dans l'action et non dans une rêveuse contemplation. Ils aspirent au triomphe, à la résurrection. L'abdication de l'individu est une abdication temporaire d'êtres décidés, dont le regard est tendu vers l'avenir. Sur le sol natal ils veulent s'élever de la plaine aux sommets. Ils savent que pour atteindre ces hauteurs, il faut former de nouvelles et vaillantes générations capables de lutter contre l'oppresseur : un tel idéal à longue échéance exige des qualités de volonté, de virilité, de discipline qui ne brillent pas simplement comme un feu de paille, mais doivent durer. Elles constituent, nous semble-t-il, le fond même du caractère du peuple tchèque. Laborieux, ponctuel, opiniâtre jusqu'à l'obstination et, sous une forme un peu sèche et rude ⁽¹⁾, d'un optimisme farouche, voilà comme il nous est apparu ⁽²⁾. Résister en construisant, telle était la devise, au temps de la lutte contre les Habsbourg.

(1) Cette rudesse extérieure n'est pas en contradiction avec des dispositions prononcées pour la musique chez le Tchéque. SMETANA, DVORAK, les orchestres et chœurs tchécoslovaques sont trop connus à Liège, la ville musicale par excellence, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point. D'autre part, le Slovaque a un sens pictural affiné.

(2) Dernièrement, lors d'une conférence donnée à notre Université par le célèbre professeur tchèque BEDRICH HROZNY, on complimentait le savant sur les qualités dont il avait fait preuve pour arriver à déchiffrer l'écriture hittite. « Tenax », répondit-il simplement, « après avoir échoué 200 fois, j'ai recommencé pour la 201^e fois et j'ai trouvé la solution ».

Le Théâtre National de Prague, deux fois édifié par souscriptions populaires, a conquis à cet égard une valeur de symbole.



Eglise St-Wenceslas à Prague (Archit. J. Gočár).

Du reste, d'une manière générale, il est intéressant de constater que l'architecture a servi, elle aussi, de moyen d'expression — comme nulle part ailleurs avec la même intensité — aux aspirations anti-traditionnelles de l'offen-

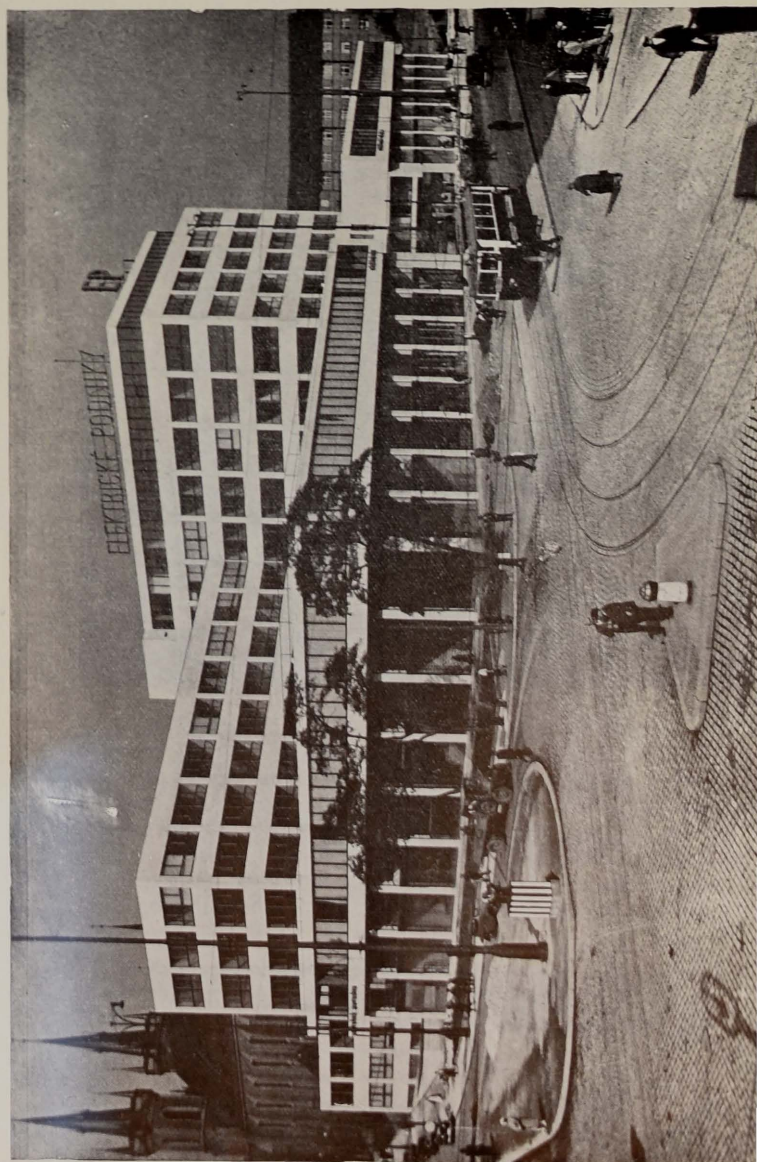
sive. Pour extérioriser sa personnalité d'une manière frappante et affirmer son inébranlable volonté de rompre avec le régime autrichien, le Tchèque, à l'étroit sous le rapport des libertés politiques, a trouvé un mode d'échappée autre que les protestations des poètes, des orateurs ou des publi-



Asiles Mazaryk à Prague.

cistes : porté par sa nature propre ⁽¹⁾, il a capté avec empressement et s'est assimilé avec bonheur les courants modernistes qui, pour la construction, soufflaient sur l'univers. L'architecture cessant d'être uniquement un art, devint une sorte d'instrument de propagande et en tout cas un facteur célébrant avec éloquence la croissance et l'épanouissement

(1) Placé au carrefour de plusieurs civilisations, au point de rencontre des grands courants d'idées, le Tchécoslovaque, au cours de l'évolution historique, s'est formé une mentalité particulièrement réceptive aux idées d'autrui. Cf. Dr. V. SLAVIK : *Belgique et Tchécoslovaquie*. Prague, 1935, p. 13.



Palais central des Entreprises électriques de Prague.

de la culture nationale. Pendant les dernières décades d'avant-guerre, une pléiade d'architectes créateurs fit triompher les tendances hostiles à la routine dans des bâtiments conçus pour répondre à des besoins actuels de la collectivité, de même que dans les maisons d'habitation, le mobilier et les arts appliqués. Leur succès marqué prouve que leurs intentions concordaient avec le style mental de la généralité.

Après la révolution, la tendance s'accroît dans le même sens. La passion de bâtir pour clamer bien haut, par des signes tangibles, l'indépendance culturelle s'intensifie et fait sortir de terre sous la pression d'une vague contagieuse d'enthousiasme, une infinité de constructions souvent fort remarquables et qui respirent aussi la beauté de la chose coûteuse. La ligne droite horizontale et les grandes surfaces coupées de larges baies vitrées deviennent les dominantes avec l'aide du béton dans la poursuite du rationnel, du clair, du solide. Le cosmopolitisme, qui n'a plus rien de spécifiquement national, manifeste son intransigeance dans une société en pleine renaissance. Le parti-pris de modernisme est racheté, avouons-le sans tarder, par un sens réel de l'adaptation qui crée le confort et obtient un rendement étonnant des matériaux de construction précieux ou modestes, de l'air et de la lumière, ainsi que des progrès scientifiques.

Combien nous en avons vus de ces bâtiments, aux murailles toutes fraîches éblouissantes de blancheur ! Que de buildings à l'américaine : sièges d'administrations, ministères, salles de réunions et de spectacles, halls pour foires commerciales, centrales électriques ⁽¹⁾, églises, musées, bibliothèques,

(1) Nous devons une mention toute spéciale au Palais central des Entreprises électriques de la Ville de Prague qui a rempli d'admiration tous les participants du Cours. La photographie page 60 en donne une vue partielle. Le volume total occupé par l'édifice dépasse 152.000 m³. Environ 1100 employés et agents y travaillent (administration des usines électriques, des transports en commun : tramways, trolley-

hôpitaux, hôtels de ville ⁽¹⁾, crématoires, établissements de bains et de gymnastique, banques, magasins généraux, asiles de nuit, instituts de prévoyance sociale, garages à étages multiples, maisons bourgeoises, cités ouvrières et surtout écoles. C'est le grand nombre de constructions nouvelles qui nous a frappé, de même que leur magnificence. Elles portent témoignage d'une grande richesse qui veut s'extérioriser d'une manière fastueuse et elles annoncent en tout cas de la vitalité et un esprit d'entreprise qui ne craint pas d'hypothéquer même l'avenir. Nous y verrons aussi une confiance et une foi inébranlables dans les destinées de la jeune République ⁽²⁾.

Dans une ville de province de moyenne importance, à Hradec Kralové, cette fièvre de construction se manifeste, non pas à l'état isolé, mais dans une réalisation d'urbanisme de grand style — peut-être unique en Europe — que d'heureuses circonstances avaient rendue possible. Pendant plus de 120 ans, en effet, de 1763 à 1884, tout développement

bus, autobus, comptabilité, département juridique et administratif). On a centralisé dans ce palais les services disséminés autrefois dans onze immeubles. L'étendue totale des planchers et pavages s'élève à 34.000 m². Le palais a coûté environ 65 millions de francs. Au 6^e étage se trouvent la cuisine entièrement électrifiée, le buffet, la salle à manger et les locaux de récréation. Il y a 18 ascenseurs dont un avec charge possible de 10.000 kgs. L'éclairage, le chauffage et l'aération fonctionnent d'après les dispositifs les plus perfectionnés. Les Entreprises électriques ont vendu en 1934 environ 208 millions de kWh. et 68 millions de kgs de vapeur. Elles ont transporté 253 millions de personnes. Les recettes ont été d'environ 580 millions de francs.

⁽¹⁾ L'hôtel de ville de Moravska Ostrava, tout à fait moderne, a retenu notre attention par sa somptuosité et son judicieux aménagement.

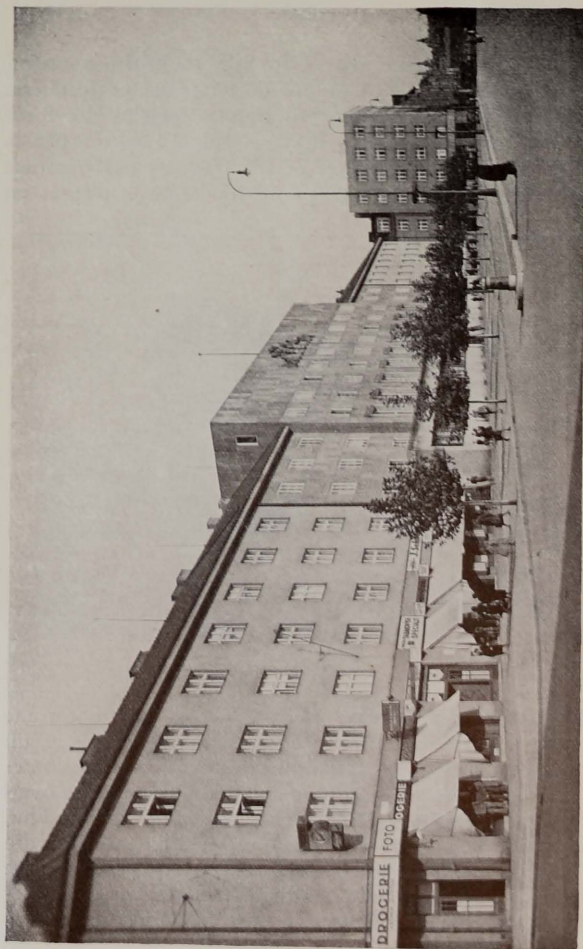
⁽²⁾ On nous a raconté que les pouvoirs publics stimulaient l'édification de bâtiments style moderne en accordant des bonifications particulières, par exemple sous forme d'allègements d'impôts, aux propriétaires qui abattraient leurs immeubles anciens pour les remplacer par d'autres construits suivant les nouveaux principes. Nous pensons, au surplus, qu'aussi bien administrateurs qu'administrés se sont rencontrés dans cette passion de renouvellement, passion soutenue par le besoin intense d'élargir, d'agrandir, d'aérer, d'assainir. Prague notamment a donné l'exemple. Les travaux d'utilité publique : pavage, conduites d'eau, éclairage, égouts, ponts, tramways, etc., ont absorbé des centaines de millions. La station de filtration d'eau de Podoli a coûté 350 millions.

urbain avait été arrêté dans cette ville transformée en forteresse autrichienne et entourée de remparts. La forteresse avait été supprimée après Sadowa, les terrains des fortifications comportant 273 hectares furent rachetés par la Commune en 1893 et l'on décida d'édifier des quartiers nouveaux suivant des conceptions modernes et d'après un



Gymnase Rasin à Hradec Kralové.

plan d'ensemble. Hradec Kralové eut la bonne fortune d'avoir à sa tête pendant 33 ans, comme bourgmestre, un homme supérieur, le Dr. Ulrich. Il s'attacha avec passion et un rare esprit de suite à l'idée ambitieuse de doter sa commune qui ne comptait alors que 7000 habitants — aujourd'hui elle en compte 43.000 — de toutes les possibilités de s'étendre à l'avenir. Cette extension, dans son esprit, devait se faire d'une manière rationnelle, conformément aux lois de l'esthétique moderne; elle devait de plus répondre d'avance à



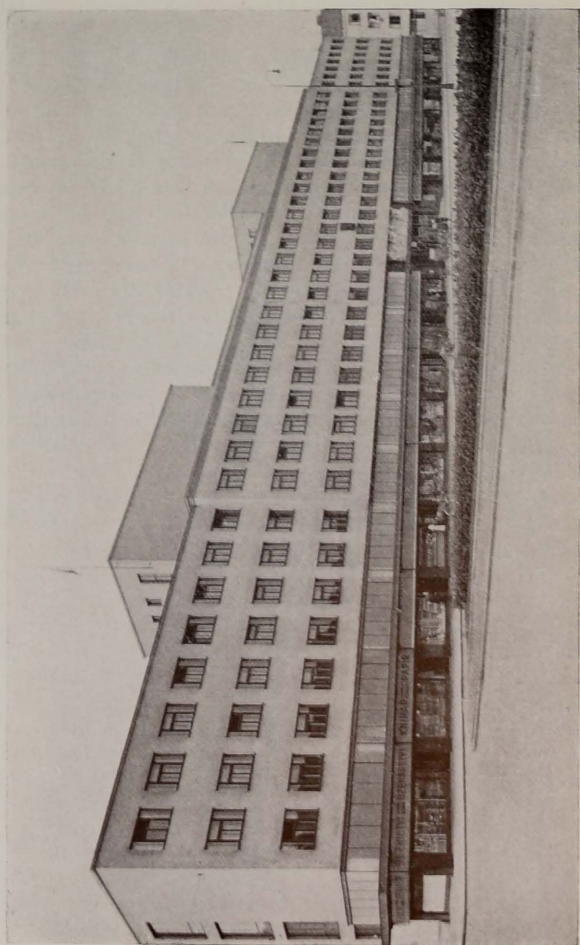
Place Ulrich, côté nord, Hradec Králové.

toutes les exigences de l'époque actuelle, et même d'une époque encore très éloignée, sous le rapport des voies de communications et de l'hygiène. On fit appel à un concours international pour obtenir un projet de régularisation et de construction et, après une série d'études et de concours nouveaux, on accepta le plan général conçu par l'éminent architecte tchèque Joseph Gocár. D'accord avec son bourgmestre, ce créateur aux vues larges tira parti en toute liberté d'une plaine vierge, où il sut imprimer à l'œuvre entière, sans heurts d'esthétiques opposées, un caractère de vraie grandeur. La Municipalité, propriétaire des terrains, aménagea l'espace réservé à de gigantesques artères, aux places, parcs, squares, aux rues, aux édifices communaux, et en même temps, elle établit les règlements imposés aux particuliers qui désiraient construire. De nombreux architectes tchèques fort distingués (1) ont rivalisé avec Gocár pour l'édification d'immeubles de tout genre qui aujourd'hui ornent cette remarquable cité, aux destinées de laquelle préside, de nos jours, avec beaucoup d'autorité, le Maire Jos. V. B. Pílnáček.

A Hradec Kralové, comme à Zlín, l'ensemble est grandiose (2). Il frappe par sa hardiesse, son ampleur et son harmonie. Mais, tandis que nous sentons agir en nous la virtualité enclose dans ces audacieuses réalisations, voilà que lentement, du fond de nos souvenirs remontent, comme de chères absentes, les vieilles maisons des vieux faubourgs aux pierres discrètes sans appareil. Elles nous clignent de l'œil familièrement et nous sourient d'un air de reproche. Ah, ces bonnes vieilles ! Malgré l'injure du temps et des hommes,

(1) Citons les plus célèbres : MM. Koterá (1871-1923), Sander, Janák, Novotný, Waigant, Némec, Jean et Venceslas Rejchl, Liska, Fuchs et nous en oublions beaucoup dont la Tchécoslovaquie peut être fière.

(2) On est tenté de songer aux réalisations extraordinaires du grand Maréchal Lyautey au Maroc.

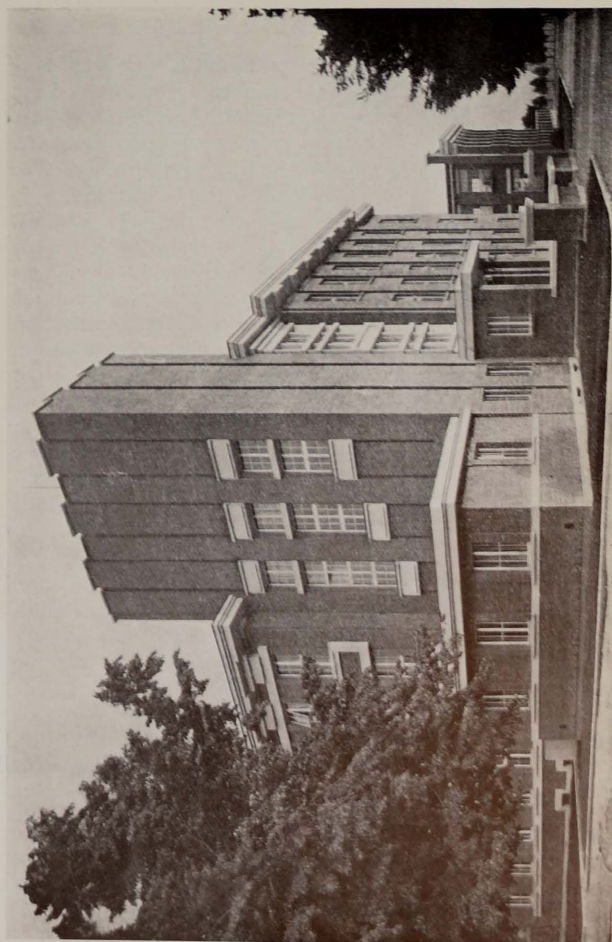


Place Ulřích, côté sud, Hradec Králové.

elles ont conservé une allure patricienne, une vénérable démarche pleine de bon ton qui, sans mot dire, nous accuse d'infidélité. En vérité, les irrégularités captivantes des rues chargées d'années, avec leurs accrocs aux parallèles, aux droites et aux angles égaux, on pourrait presque dire avec leur individualité propre, nous invitent davantage à la flânerie, au laisser-aller et à la douceur de vivre. Et puis, nous ne sommes pas enclins à l'abdication bénévole et sans condition de toute indiscipline et de toute fantaisie devant les prétentions d'une rationalisation trop radicale. Notre antique culture latine nous a infusé une sérénité, une modération qui n'est ni du scepticisme, ni de l'engourdissement, mais qui nous tempère et nous tient avec raison un peu en retrait dans la course empressée vers le moderne à tout prix. Le Tchécoslovaque, par contre, s'émerveille, l'esprit en liesse, devant ces spectacles inédits que lui présente la République triomphante. Ravi par le don d'enfance, il ne voit pas toujours ce que le nouveau peut parfois comporter de bravade et d'outrance.

Dans la lutte contre l'ancien régime, l'école, à tous les degrés, avait joué un rôle prépondérant et maintes fois servi de champ clos. La République ne lui a pas ménagé sa sollicitude et le Gouvernement présidant aux destinées d'un pays qui vit surtout d'exportation ⁽¹⁾ a réservé une attention toute particulière à la formation de la jeunesse au point de vue de la préparation aux affaires, suivant en cela l'exemple de puissants corps constitués, tels que les Chambres de Commerce. Au cours de notre voyage, le Comité organisateur nous a fourni l'occasion de visiter une série d'établissements d'enseignement commercial du degré secondaire. Vu l'époque

(1) On estime généralement que 60% de la production industrielle tchécoslovaque doivent trouver des acquéreurs au dehors (André TIBAL : *La Tchecoslovaquie*, Paris, A. Colin, 1935, p. 136).



École de Tannerie à Hradec Králové

des vacances, les locaux étaient déserts, mais quelle splendeur dans ces locaux tout récents ! (1). Quelles sommes énormes, ils ont dû engloutir ! Nos bâtiments universitaires de Liège, les anciens comme les autres, si nous mettons à part quelques instituts, font bien pauvre figure en comparaison de ces ensembles opulents, spacieux, bien aérés, aux escaliers monumentaux, où la lumière pénètre à flots. Quand on songe à la vétusté médiocre de la plupart de nos athénées et collèges, on reste plein de confusion en circulant dans ces salles pourvues d'un outillage didactique dernier genre, avec laboratoires, musées de produits, auditoires spéciaux pour l'enseignement des langues (2), bibliothèques pour élèves et professeurs, salons de réception, etc.

En présence de l'importance considérable accordée à l'enseignement commercial en Tchécoslovaquie, nos collègues de là-bas ont été très surpris de constater, quand ils sont venus dans notre pays, la parcimonie des pouvoirs publics à cet égard, alors que dans d'autres domaines — témoins le Canal Albert et l'Exposition de Bruxelles — la Belgique, que l'on se plaît à dénommer « Terre d'expérience et d'énergie », sait voir et faire grand. Ils ont également été remplis d'étonnement, lorsqu'ils ont appris qu'en Belgique le Gouvernement, au lieu de favoriser l'essor de la section commerciale dans les établissements d'enseignement moyen,

(1) Pour donner une idée du luxe de certains locaux et du soin peu ordinaire accordé à la propreté, citons un seul fait. Dans une Ecole de Commerce de Prague, les parquets des classes sont en chêne clair ciré. Pour éviter qu'ils ne soient souillés ou abimés par la poussière et la boue apportées du dehors, les élèves, avant d'entrer en classe, sont tenus d'enlever leurs chaussures qu'ils déposent dans des vestiaires *ad hoc* très bien aménagés; ils mettent ensuite des pantoufles qu'ils enlèvent au moment de sortir. D'où partout propreté et silence. Bien plus, lorsque, matin et après-midi, l'entrée des élèves est terminée, des domestiques arrivent pour laver les escaliers et les corridors en communication avec la rue que les jeunes gens ont dû emprunter, avant de passer aux vestiaires numérotés par classes, par étages et ordre alphabétique des noms.

(2) En Tchécoslovaquie, la connaissance réelle des langues modernes est arrivée à un degré surprenant.

a l'intention d'amoinrir, au contraire et notablement, la signification de la dite section en lui enlevant, en somme, le droit à la préparation aux études universitaires, même aux études commerciales supérieures (1).

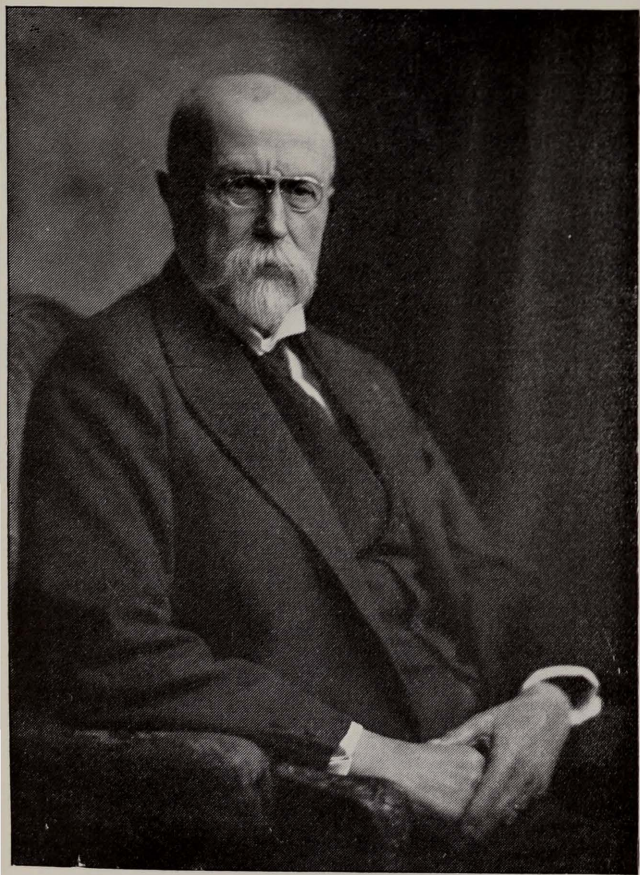
Le Tchèque est plus réaliste et regarde en face les nécessités de la vie. Entraîné par son engouement pour les tendances d'avant-garde et en même temps soucieux des intérêts matériels, dédaignerait-il pourtant les trésors du passé ? Renierait-il la culture ancienne ? — L'attention pieuse dont il entoure les magnifiques monuments (2) et les ruines glorieuses qui ont traversé les siècles, le zèle que les Facultés mettent à défendre leur prestige, la vogue des musées, les magnifiques éditions reproduisant les meilleures œuvres architecturales, plastiques et picturales de Tchécoslovaquie (3) prouvent le contraire à suffisance. Mais la République est jeune encore. Elle compte à peine plus de trois lustres. Comme la jeunesse, elle veut renouveler sur un plan inconnu et plus beau. Peut-être a-t-elle parfois brusqué les étapes, dans son ardent désir de rejoindre les autres nations : avec le temps, elle saura fondre harmonieusement les contradictions et combler les lacunes. La tête levée, le front dans la lumière comme le Vainqueur de Sturza (4), elle regarde l'avenir riche de promesse réservé au peuple énergique et

(1) En Tchécoslovaquie, non seulement les écoles secondaires d'enseignement commercial conduisent tout naturellement aux institutions universitaires ou de type universitaire qui les continuent, mais, ce qui est plus, les élèves sortant de ces écoles de commerce secondaires peuvent être admis à la Faculté de Droit, du moment qu'ils subissent avec succès un examen complémentaire de latin.

(2) La cathédrale St-Guy du XIV^e siècle, sur le Hradshyn, à Prague, a pu être terminée grâce aux sommes considérables que le Président Masaryk a données de sa cassette personnelle.

(3) Mentionnons par exemple : « L'Art tchécoslovaque de l'Antiquité à nos jours », par ZDENEK WIRTH. Edit. Vesmir, Praha, 1929 ; les belles publications d'art de M. J. STENC, ainsi que les remarquables travaux de MM. ANTONIN MATEJCEK et V. BIRNBAUM.

(4) Bronze célèbre qui se trouve à Hradec Králové, devant le lycée classique.



Le président Mazaryk.

sain, laborieux et optimiste qui, conscient de sa valeur autant que de sa dignité, est bien décidé à défendre son existence et à surmonter les crises.

C'est, au surplus, pour le jeune Etat, une garantie inestimable, d'avoir comme chef suprême le Président Mazaryk, symbole vivant de la nouvelle entité tchécoslovaque. Sa figure auguste, partout présente, plane au-dessus des partis. Son zèle farouche de probité et de labeur désintéressé que tout le monde connaît, ses vertus intellectuelles qui recueillent même au sein des minorités ethniques une approbation chaleureuse, lui confèrent un crédit moral incomparable et lui assurent l'adhésion de tous les esprits. L'isolement dans lequel son extrême vieillesse le confine, contribue à entourer toute sa personnalité d'une auréole presque sacrée. L'image de ce noble héros de la pensée et de l'action, de ce révolutionnaire dont la main n'a pas été souillée par le sang, éclaire comme d'un lumineux météore tous les souvenirs que nous avons emportés de Tchécoslovaquie (1).

Emile WITMEUR.

(1) Nous remercions vivement MM. les professeurs MLYNAR et MUCHA, la Maison d'Editions « Orbis », de Prague, la Société des Centrales électriques de Prague et la Municipalité de Hradec Kralové qui ont mis gracieusement à notre disposition les clichés destinés à illustrer notre travail.

Nos savants à l'honneur

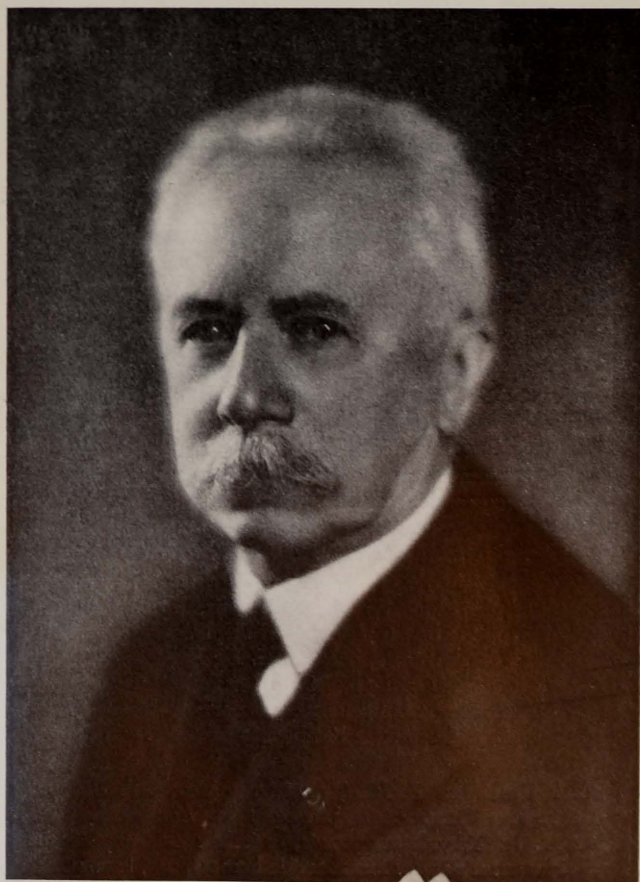
La remise des *Mélanges* offerts à Ernest Mahaim

(5 novembre 1935)

Le 5 novembre dernier, dans la salle académique de notre Université qui regorgeait de monde, se déroulait l'émouvante cérémonie de la remise au professeur Ernest Mahaim, promu à l'éméritat, de deux beaux volumes de *Mélanges* auxquels quatre-vingt-quatorze juristes ou économistes ont eu à cœur de collaborer. Quelle plus merveilleuse consécration de toute une vie occupée par le labeur scientifique, l'enseignement universitaire et l'action sociale pourrait-on rêver ?

Sous la présidence de M. le Recteur, les membres du Comité de publication (présidents : MM. Dechesne et Smets ; membres : Mlle Antonopoulo, MM. De Leener, Dehousse, Dor, Gottschalk, Graulich, Moreau et Warnotte) s'étaient unis à une foule de collègues, d'admirateurs ou d'amis du jubilaire pour lui remettre l'imposant *monument* qui portera son nom.

MM. Paul Van Zeeland, premier ministre, F. Bovesse, ministre de l'Instruction publique et Achille Delattre, ministre du Travail, empêchés, s'étaient fait représenter respectivement par des membres de leur cabinet, le comte de



Meeus, M. C. Liégeois et M. Joseph Caes. MM. Paul Hy-mans, Max-Léo Gérard, comte Carton de Wiart, vicomte Berryer, Charles Magnette et Xavier Neujean, membres du Conseil des Ministres ou ministres d'Etat, avaient tenu à honorer de leur présence la cérémonie.

Aux premiers rangs de l'assemblée, aux côtés de Madame Suzanne Mahaim, de son fils et des membres de la famille du héros de la manifestation, relevons la présence de M. le Premier Président de la Cour d'Appel, de M. le Procureur général, de M. le Gouverneur de la Province, de M. l'Administrateur-Inspecteur, du général Casters, de MM. Jean Willems, Gunzbourg et Van Goethem, représentant respectivement la Fondation universitaire et les Universités de Gand et de Louvain, de M. Maurette, sous-directeur au Bureau International du Travail, de M. Boissard, secrétaire général de l'Association internationale pour le Progrès social, et des membres du Comité de Publication représentant la Faculté de Droit de l'Université de Liège et l'Institut de Sociologie Solvay, de l'Université de Bruxelles, qui ont pris l'initiative de la manifestation.

Parmi les invités, signalons MM. les Sénateurs François et Mertens, MM. les Représentants Jennissen et Troclet, M. Ernest J. Solvay, M. Gustave Léo-Gérard, MM. les professeurs Chlepner, Olbrechts et Jacquemyns, de l'Université de Bruxelles, M. le professeur Julin, M. et Mme Lebeau (de Genève), M. et Mme Kerr (Etats-Unis), M. Ed. Le-soir, M. le président du Tribunal, M. le procureur du Roi, M. le président du Tribunal de Commerce, M. le bâtonnier de l'Ordre des Avocats, etc., etc.

S. M. le Roi s'associa à la manifestation par l'envoi d'un télégramme de félicitations et par l'octroi au jubilaire de la dignité de grand'croix de l'Ordre de la Couronne.

On trouvera à la fin de ce compte rendu le texte de ce

télégramme et celui de quelques-unes des lettres qui furent à cette occasion adressées au jubilaire.

MM. les Ministres et Ministres d'Etat F. Bovesse, A. Delattre, H. Jaspar, E. Vandervelde, Ph. van Isacker, vicomte Pouillet, P. E. Janson, G. Theunis et F. Masson, Sir Cecil Hurst, président de la Cour permanente de Justice internationale, M. G. de Michelis, ancien président du Conseil du B. I. T., M. Harold Butler, directeur du B. I. T., le Recteur de l'Université de Louvain, M. Dupriez, président de l'Académie royale de Belgique, adressèrent leurs vœux les plus chaleureux au professeur Ernest Mahaim.

Parmi les associations et sociétés qui s'unirent en ce beau jour au jubilaire, citons la Société d'Economie politique de Belgique (prés. M. Frerichs), la Société d'Economie politique de Bâle, la Société de Sociologie de Genève, la Faculté des Sciences économiques et sociales de Genève, l'Union belge pour la S. D. N. (prés. A. Janssen, secr. P. Struye), l'Office national du Placement et du Chômage, la Centrale des Métallurgistes, la Confédération des Syndicats chrétiens, la Fédération des Syndicats ouvriers libéraux (prés. M. Colle), la Fédération des Syndicats du Centre, etc.

Enfin, se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance ou ont adressé par écrit leurs félicitations au jubilaire : MM. J. M. Aalberse, Henri Anet, Henry Aron, Eugène Audinet, Alfred Baar, A. Babel, Basdevant, Mlle Christine Bauss, M. et Mme Edouard Belpaire, MM. A. Bessemans, Armand Béthune, Henri Betr, Joseph Bidez, Grégoire Biéva, René Blum, E. Borel, Paul Borgnet, G. Bouckaert, Emmanuel Bouvy, A. Brahy de Winiwarter, Joseph Bribosia, Bris, Dr. M. Brouha, A. de Bustamante, A. Buttgenbach, Aristide Capelle, Paul Carré, Mlles Suzanne Chainaye, Marguerite Charlier, MM. A. Colle, Constantinidès, Léon Cornil, Eugène Dauge, H. Debarsy, Mlle Gabrielle Decharneux, MM. Gérard de Coune, Jean de Coune, M. et Mme

Henri de Coune, Mlles de Fraipont, MM. Constant Dehousse, Ch. Dejace, E. Deladrier, Charles De Lannoy, le chevalier A. de Mélotte de Lavaux, Yves de la Brière, baron de Lannoit, baron de Laveye, André de Maday, F. Depresseux, Henri de Rasquinet, Paul de Reul, Gaston Dernouchamps, Paul Desjardins, André de Spirlet, Noël Dessard, Mme Valérie de Surlet, MM. Ch. De Visscher, De Vooy, Albert D'Heur, M. Dortman, Jean d'Udekem d'Acoz, Duguët, E. Dupréel, Albert Dustin, vicomte de Eza, le Père Valère Fallon, Foullien, E. Franqui, Mlle Georgette Furstenhoff, MM. P. Gemähling, Victor Genot, M. et Mme Florent Gevers, Mme Louise Gevers, MM. Gilbert Gidel, Gilard, A. Gillet, Justin Godart, A. Goddyn, A. Gohr, Paul Goldschmidt, Victor Gothot, Jean Grafé, Paul Grafé, A. Gravis, Léon Greiner, G. Grignard, Ake Hammarskjoeld, Paul Hanquet, M. Harmel, Léon Hennebicq, H. Heuse, G. Hostelet, René Hugues, M. Huisman, O. Jacob, Xavier Janne, Georges Janssen, C. W. Jenks, Emile Jottrand, André Kaivers, M. et Mme V. Kleykens, MM. F. Kraentzel, A. Lalande, le colonel Lambert, Mlle Jeanne Lambert, MM. A. de Geouffre de Lapradelle, M. Laurent, B. Lavergne, Max Lazard, L. Leclère, Louis Le Fur, L. Legrand, Dr. Paul Le Jeune, E. Lémonon, Mlle Louise Léonard, MM. Octave Lepersonne, André Leplat, Jean Lescure, Levintoff, M. et Mme Paul Lévy, Mlle R. Lipnik, MM. Maurice Lippens, Marcel Loumaye, Alf. Macar, Félix Magnette, René Mamet, Jos. Marcotty, René Marcq, A. Marinus, Emile Meyers, Camille Meynart, Léon Miette, M. et Mme Edgard Milhaud, MM. Mirkine-Guetzevitch, Raoul Miry, Albert Mockel, Moïse Moïseff, Carlos Monteiro da Silva, Jean Morellet, Mmes Mulle, Léon Muller, M. Muuls, M. et Mme Ch. Neef-Neuveau, MM. Louis Nélis, le général-major Nerinx, Paul Nève, le baron Boris Nolde, Pierre Nolf, Bertrand Nogaro, Nyns, Marcel Osterrieth, M. et

Mme Armand Paques-Nicolet, MM. J. Pauly, Henri Pauwels, Jacques Pirenne, Jean Plomdeur, Adolfo Posada, Emile Prijot, Léon Polain, René Pouret, Mlle Aimée Racine, MM. Redslob, le Pasteur Arnold Rey, Francis Rey, J. M. Remouchamps, Georges Risler, Alphonse Roersch, baron Rolin Jacquemyns, MM. Henri Rolin sen., Henri-A. Rolin jun., Pierre Quaden, Georges Scelle, Schmit, A. Schnarch, le Dr. F. Schoofs, Jacques Secrétan, M. et Mme Jean Servais, MM. Georges Smets, Marcel Soenens, le colonel et Mme Sohier, Mlle Germaine Soudan, MM. H. Speyer, Paul Squillebeck, Mlle Stemberg, MM. Karl Strupp, Henri Stucki, Mrs L. Swaelus-Godenne, Mlle Fernande Thiry, MM. Georges Thiry, James Vallotton-d'Erlach, Ch. Van den Borren, Van Dievoet, Jonkheer Van Eysinga, Frans van Kalken, M. et Mme Vanniftrik, MM. Fernand Van Langenhove, Van Overbeke, Paul Veldekens, Henri Velge, Georges Velter, Carlos Verlinden, Aug. Vermeylen, V. Vienne, G. Watrin, Raymond Weiss, Maurice Wille, A. Willems, Jean Willems, Maurice Wilmotte, Sir John Fischer Williams, MM. Louis Wodon, Wullus Rudiger, Zaalberg, F. Zahn.

Nous reproduisons ci-dessous le texte des discours qui furent prononcés au cours de la cérémonie.

Discours de M. le Recteur J. Duesberg

Messieurs les Ministres,
Mes chers Collègues,
Mesdames,
Messieurs,

Les promoteurs de cette manifestation ont eu une heureuse inspiration. Ils ont voulu offrir à notre cher Collègue, Monsieur Ernest Mahaim, à l'occasion de son admission à

l'éméritat, un recueil de *Mélanges*, composé en son honneur et formé de contributions de ses collègues, de ses amis et de ses élèves, belges et étrangers. Ils ont d'ailleurs obtenu un succès complet, puisque ce recueil comprend deux volumes et a groupé près de cent collaborateurs. C'est l'hommage le plus éclatant qui puisse être rendu à notre collègue au terme de sa carrière académique. Aussi l'Université de Liège, qui a eu le privilège de compter M. Mahaim pendant plus de quarante ans parmi les membres de son corps professoral, est-elle heureuse de pouvoir adresser ses remerciements aux membres du Comité de Publication de ces *Mélanges*, ainsi qu'à tous ceux qui veulent bien se joindre à nous aujourd'hui.

C'est en 1892 que M. Mahaim a obtenu sa première nomination universitaire, en qualité de chargé des cours de droit des gens et de droit international privé à la Faculté de Droit, et d'économie politique à la Faculté technique. Docteur en Droit, Docteur en sciences politiques et administratives, Lauréat du Concours des Bourses de Voyage et Docteur spécial en droit public et administratif, il succédait à Gérard Joseph Macors comme titulaire du cours de droit des gens, à son maître Emile de Laveleye comme titulaire du cours d'économie politique à la Faculté technique. Il fut le premier à enseigner à l'Université de Liège le droit international privé, comme il fut aussi le premier titulaire des autres enseignements dont il fut chargé dans la suite, la statistique, le régime colonial et la législation du Congo, l'administration du Congo, l'économie et la législation coloniales, la législation et les règlements consulaires, les éléments de sociologie. Son activité professorale s'est ainsi déployée, au cours de sa longue et féconde carrière, à la Faculté de Droit, dont il fut le maître incontesté, à l'École de Commerce, dans le développement scientifique de laquelle il a joué un rôle

fondamental, à la Faculté technique et enfin à la Faculté des Sciences, où il enseignait la statistique aux futurs candidats en géographie et les éléments de sociologie aux futurs docteurs en sciences anthropologiques. En 1926, il fut chargé des cours d'économie politique à la Faculté de Droit et à l'Ecole de Commerce. Cependant, lorsque des candidats bien préparés se présentèrent, il ne manqua pas de se décharger d'une partie de ses attributions, pour ne conserver que celles qui lui tenaient particulièrement à cœur, le droit des gens et l'économie politique. Ces sciences, il les avait cultivées depuis le début de sa carrière et leur heureuse association, si rarement réalisée dans une même personne, a donné à son œuvre une qualité toute particulière.

Malgré ces lourdes charges, M. Mahaim n'a pas réservé aux étudiants de Liège le bénéfice de son talent de professeur. Au début de sa carrière, il n'a pas dédaigné de contribuer à l'instruction de ces auditeurs pleins de bonne volonté et désireux d'apprendre, qui fréquentent nos cours d'extension universitaire. Puis, les Universités étrangères le réclament. En 1912, il fait à la Faculté de Droit de Paris un cours sur le droit international ouvrier; en 1920, en 1923 et en 1929, il aborde le même sujet devant les Facultés de Droit de Strasbourg et de Lille et à l'Institut des Hautes Etudes internationales de Paris. A Madrid, en 1925, et à Toronto, en 1929, il traite de l'Organisation Internationale du Travail. En 1930, le voici de nouveau à Paris, pour y faire une série de leçons sur les conventions internationales du travail. Et dans l'intervalle, en 1923, il acceptait, professeur infatigable, la direction de l'Institut de Sociologie Solvay, annexé à l'Université de Bruxelles.

Tout cela suffirait à remplir la vie d'un homme, mais M. Mahaim ne s'en est pas contenté. Bien que je ne veuille

envisager ici que la carrière professorale de mon collègue, laissant à d'autres le soin de parler des autres formes de son activité, je ne puis passer sous silence son rôle à Genève, dans les Conférences internationales du Travail et au Conseil d'Administration du Bureau International du Travail, dont il fut élu président en 1931, sa nomination au Ministère de l'Industrie, du Travail et du Ravitaillement en 1921, et enfin, ses importants travaux qui lui ont valu les plus belles distinctions et une réputation universelle.

Mon cher Collègue,

Pendant les quarante-trois années de votre carrière académique, vous avez accumulé les titres à la gratitude de l'Université de Liège. Professeur incomparable, vous avez formé de nombreuses générations d'étudiants qui tous ont conservé de votre enseignement le plus vivace souvenir et en ont tiré le plus grand profit. Savant de réputation mondiale, vous avez porté à l'étranger le renom de cette Ecole à laquelle vous avez consacré le meilleur de votre temps. L'Université de Liège a contracté envers vous une dette de reconnaissance dont elle ne pourra jamais s'acquitter. C'est de tout cœur qu'elle s'associe à cette manifestation et qu'elle saisit cette occasion de vous renouveler l'expression de ses sentiments de profonde gratitude. Elle est d'ailleurs convaincue que, si cette journée marque le couronnement de votre carrière professorale, elle n'est qu'une étape de votre carrière scientifique. Car nous comptons bien que, débarrassé de vos charges d'enseignement, pouvant désormais vous consacrer librement à vos travaux, vous poursuivrez pendant de longues années encore votre fécond labeur, pour la plus grande gloire de la Belgique.

Discours de M. Max-Léo Gérard,

Ministre des Finances

Délégué du Gouvernement

Mesdames,

Messieurs,

On a dit qu'une des formes du bonheur est de réaliser, dans l'âge mûr, un rêve d'adolescence.

Il y a cependant une joie plus haute encore et qui est de pouvoir, lorsqu'on a soi-même quelque peu avancé dans la carrière, rendre un hommage public aux maîtres de sa jeunesse.

C'est ce privilège dont je bénéficie aujourd'hui en apportant l'hommage du Gouvernement à Ernest Mahaim.

Mon cher Maître,

Vous avez été pour moi, il y a trente-cinq ans, beaucoup plus encore qu'un professeur.

Vous avez éveillé, dans l'étudiant que j'étais, la passion des choses économiques.

Votre cours d'économie politique de l'École des Mines était une merveille de clarté et, en même temps, un grand témoignage du cœur.

A tous ces ingénieurs qui allaient, peu après, prendre la direction de charbonnages et d'usines, vous avez fait com-

prendre que leur mission ne se borne pas à la stricte et savante gestion des intérêts matériels qui leur sont confiés.

Vous leur avez enseigné que l'autorité même, dont ils sont revêtus dans l'industrie, leur impose de grands devoirs vis-à-vis des employés et des ouvriers qui sont leurs collaborateurs, et dont ils sont les chefs.

Ce souci de concilier les préoccupations de l'humanité avec les exigences de la vie pratique, vous l'avez eu constamment vous-même au cours de votre longue carrière.

Le Gouvernement a toujours trouvé auprès de vous, à la fois les conseils les plus précieux, lorsqu'il avait besoin d'un avis, et l'activité la plus diligente, quand il avait besoin d'un concours effectif.

Vous avez apporté les clartés de la science dans les problèmes de chaque jour, tandis que l'observation des faits quotidiens vous fournissait des matériaux toujours renouvelés, pour édifier vos grandes œuvres scientifiques.

C'est de cela, de ce secours multiple et toujours prêt, que le Gouvernement vous demeure si profondément reconnaissant.

Je suis chargé par le Ministre de l'Instruction publique, que d'autres devoirs de sa charge retiennent à Bruxelles, de vous transmettre en même temps que ses félicitations personnelles et celles du Gouvernement tout entier, l'expression de la gratitude du pays.

Vous l'avez servi fidèlement, à l'intérieur et à l'extérieur, portant si souvent, dans des réunions internationales, la réputation de nos Universités.

J'ai l'honneur d'avoir été chargé par le Roi de vous remettre, en reconnaissance de vos exceptionnels services, la Grand' Croix de l'Ordre de la Couronne.

Discours de M. Hymans,

Ministre d'Etat, Membre du Conseil des Ministres,
Président du Conseil d'Administration de l'Université libre
de Bruxelles

Qu'il me soit permis d'offrir à mon éminent ami Mahaim, dans cette glorieuse Université de Liège où s'est déroulée sa carrière professorale, les félicitations et les vœux de l'Université libre de Bruxelles.

Depuis douze ans, il y dirige l'Institut de Sociologie, fondé par Solvay, avec l'autorité d'un maître et toute la puissance attractive que donne l'alliance du cœur et de la science.

Il y succéda à l'une des belles figures de la Belgique intellectuelle d'avant la guerre, Waxweiler, qui avait fait de l'Institut un ardent foyer d'études autour duquel se groupaient des jeunes gens et des esprits mûrs, des savants, des hommes politiques, préoccupés des problèmes sociaux de l'époque et de l'évolution de nos institutions. Waxweiler, conseiller du Roi et du Gouvernement pendant la guerre, mourut d'un brutal accident et, quand l'existence normale, après la victoire, reprit son cours, Mahaim recueillit son héritage.

Il poursuivit l'entreprise et ranima la flamme. Son livre « La Belgique restaurée » inaugura une longue série de travaux consacrés à la structure de la communauté nationale; les semaines sociales qu'il organisa chaque année furent pour la jeunesse une admirable école d'observation positive.

Les réalités l'attirent plus que les théories, et le mouvement plus que l'immobilité hautaine des doctrines. Tout récemment il présidait, à l'Institut, des discussions animées

et libres sur la réforme de l'Etat et il ouvrait le Congrès international de Sociologie au seuil duquel il célébrait la mémoire de Quetelet, l'un des créateurs de cette science nouvelle dont il a lui-même élargi les investigations.

Il a voué une grande part de son existence au développement de notre législation ouvrière et de l'esprit social. Par son tact, sa droiture, sa chaude cordialité, sa rapide et généreuse compréhension des intérêts qui se heurtent, il a souvent préparé et facilité des solutions d'équité et d'harmonie.

Il a déployé ces vertus spirituelles, ces dons naturels fortifiés par l'expérience et l'étude, dans ses fonctions au Bureau International du Travail où, depuis l'origine, il représente le Gouvernement belge au milieu des délégués du patronat et de la classe ouvrière.

Je l'ai vu souvent à Genève, tandis que je siégeais à l'Assemblée de la Société des Nations, et je sais le haut rang qu'il y occupe et le prestige que sa personne ajoute à celui dont la Belgique est investie.

Je ne puis terminer sans évoquer nos propres relations d'amitié. Elles remontent à la jeunesse qui est loin. Nous sommes de la même génération. Nous avons vécu beaucoup d'événements graves, pathétiques, inquiétants. Nous avons toujours eu confiance dans les destinées de notre peuple et dans les forces de la conscience humaine.

Mahaim peut, aujourd'hui, regarder derrière lui, autour de lui, avec la sérénité du devoir accompli. Il a parcouru sans arrêt ni défaillance un long et droit chemin, qui garde les marques de son effort allègre et courageux.

Il est entouré de disciples, d'amis, de collaborateurs qui, d'un accord émouvant, apportent au professeur, au savant, à l'homme de cœur et d'action, au Belge qui a servi de nobles

causes et qui fait honneur à son pays, le témoignage de leur admiration et de leur attachement.

Discours de M. Laurent Dechesne,

Professeur à la Faculté de Droit

Président du Comité de publication des Mélanges Mahaim

MM. les Ministres,
MM. les Délégués des Instituts officiels et
Corps savants,
MM. les Recteurs,
Mesdames,
Messieurs,
Mon cher Maître,

Vous venez d'être promu à l'éméritat, qui vous libère des travaux absorbants de l'enseignement aux Universités de Liège et de Bruxelles. Celles-ci ont aussitôt compris quel vide cet événement allait laisser dans l'Enseignement supérieur. Elles ont aussi pu apprécier d'une façon particulièrement sensible, la place immense qu'y occupait votre personnalité. Elles ont mesuré l'étendue des services que vous leur avez rendus, les qualités incomparables de l'homme éminent dont elles seraient privées désormais.

Aussi ont-elles tenu à vous exprimer, d'une façon solennelle et durable, leur profonde reconnaissance, en même temps que les sentiments de haute estime et de vive sympathie que vous avez su inspirer autour de vous.

A cet effet, les deux Universités ont chargé un Comité de publier un recueil de Mélanges, se rapportant aux matières qui furent particulièrement l'objet de votre activité scientifique.

C'est en qualité de Président de ce Comité que je vous adresse la parole aujourd'hui, du moins en qualité de Président *partim*, l'autre Président, M. le Pro-Recteur Smets, de l'Université de Bruxelles, étant retenu en Afrique par une mission scientifique.

J'ai ainsi l'honneur de vous remettre, au nom des Universités de Liège et de Bruxelles, les deux gros volumes des *Mélanges*.

Dans leur publication, mon rôle de Président s'est réduit à de modestes proportions. L'honneur et le mérite en reviennent en premier lieu, aux distingués collaborateurs qui ont répondu nombreux à notre appel, aux membres des Comités de Liège et de Bruxelles, à M. Smets, Président, représentant l'Université de Bruxelles, à M. Dor, secrétaire, à M. Moreau, trésorier.

N'oublions pas le secrétaire adjoint, M. Dehousse, qui, tout en exécutant brillamment ses travaux d'agrégation, a su mener à bien la publication avec un zèle pour lequel le comité tient à lui exprimer sa reconnaissance, ainsi qu'à l'imprimeur M. Thone, qui dut déployer toute sa grande habileté, pour concentrer en temps utile les épreuves d'une centaine de collaborateurs différents.

Si tels sont ceux qui ont le plus directement contribué à l'exécution, M. le Recteur de l'Université de Liège mérite une expression toute spéciale de reconnaissance pour les encouragements et l'appui précieux qu'il n'a point ménagés au Comité de Publication.

D'autres concours furent encore indispensables pour assurer la réussite. D'abord, celui du Comité de Patronage, qui a bien voulu nous accorder sa haute recommandation. Enfin — *the last not the least* — n'oublions pas les souscripteurs, soutiens indispensables de la réalisation matérielle.

A tous, nous exprimons notre profonde gratitude.

Le Comité se réjouit de pouvoir constater le succès extraordinaire de ses efforts. Sans doute n'a-t-il pas douté un seul instant de l'accueil empressé qui serait fait à sa demande de collaboration, à tel point qu'il dut immédiatement limiter la longueur des articles. Néanmoins, le succès dépassa les prévisions les plus optimistes, tant fut considérable le nombre vraiment inusité des personnes qui eurent à cœur de manifester leurs sentiments d'estime à l'égard de M. Mahaim.

Il nous est même arrivé de recevoir tardivement des offres de collaboration que nous n'avions pas pensé à solliciter. Malgré tous nos soins, nous n'étions point parvenus à découvrir toutes les personnes désireuses de congratuler le nouveau professeur émérite.

Nous en exprimons ici nos vifs regrets et ce, avec insistance et à tous points de vue.

* * *

Mon cher Maître, nous sommes heureux de pouvoir vous remettre un souvenir durable de votre activité scientifique. Le recueil ne contient pas seulement des études signées par les savants les plus éminents de l'Europe et de l'Amérique, qui ont voulu vous exprimer leurs sentiments de haute estime. Il contient aussi une bibliographie des publications du non moins éminent économiste, juriste et sociologue que nous fêtons aujourd'hui.

Hâtons-nous d'ajouter que cette liste n'est nullement définitive. Car le professeur émérite, libéré des occupations de l'enseignement, va pouvoir se consacrer plus facilement au travail scientifique, qu'il sait accomplir avec tant de maîtrise. Il va continuer à accroître le patrimoine de nos connaissances et, en même temps, le renom des deux Universités dont il a tant rehaussé l'éclat.

Ce sera pour les universitaires, qu'une jeunesse — au moins relative — retient encore au labeur journalier de

l'enseignement, — ce sera pour eux une raison de se consoler, lorsqu'ils éprouveront le chagrin de ne plus trouver à leurs côtés leur précieux collègue, toujours prêt à les aider de ses lumières et de son jugement sûr.

Puissent-ils, ces professeurs non encore libérés, ressentir ainsi moins vivement le vide immense créé dans leurs rangs, par la promotion à l'éméritat de leur cher Collègue.

Enfin, mon cher professeur, laissez-moi personnellement vous exprimer, encore une fois, la profonde reconnaissance et la sympathie de celui qui fut votre élève... au temps lointain de notre jeunesse.

* * *

M. Albert Philippin, doyen de la Faculté de Droit, monte ensuite à la tribune pour adresser au jubilaire l'expression de la reconnaissance et de l'admiration de ses collègues. Il fit ressortir les qualités de tact, d'urbanité, d'autorité souriante dont M. Mahaim fit preuve pendant ses nombreuses présidences du Conseil de la Faculté. Il montra tout l'ascendant dont jouissait le savant juriste sur ses collègues qui, presque tous, avaient été ses élèves.

Discours de M. Fernand Maurette,

Sous-directeur au B. I. T.

au nom du Bureau International du Travail.

Mon cher Maître,

Je puis bien dire que je viens vous saluer au nom des deux directeurs du Bureau International du Travail. Au nom du Directeur actuel, M. Harold Butler : il vous a dit avec

quelle joie, s'il avait pu, il serait venu vous témoigner ici, une fois de plus, son affection et son admiration. Mais aussi au nom du premier Directeur de notre Bureau, de notre fondateur, Albert Thomas. Vous savez bien qu'il serait venu aujourd'hui, comme il serait venu, il y a déjà plus de trois ans, lors d'une première fête en votre honneur, si une mort prématurée, brusque et injuste, ne l'avait, quelques heures avant, jeté dans la tombe.

Avant de quitter Genève, j'ai rendu visite à votre portrait. Car nous avons depuis quelques mois votre image à Genève; elle nous permet de vivre en votre compagnie, même quand vous n'êtes pas là. Au bas du portrait, il y a une plaque où il est dit : « *Ernest Mabaim, Jurisconsulte, Membre fondateur de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs (1900), Président de la XIV^e session de la Conférence internationale du Travail (1930), Président du Conseil d'Administration du Bureau International du Travail (1931-1932)* ».

Pour vous dire ce que nous aimons en vous et ce que nous vous devons, il me suffira d'un bref commentaire de cette brève inscription.

Membre fondateur de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs. Cette fondation, pour vous, n'était pas un but; elle était le premier aboutissement d'efforts ininterrompus, que vous aviez commencés dès les premières années de votre carrière, si précoce, de grand universitaire. Et ce que nous aimons d'abord en vous, c'est l'unité d'une belle vie, concentrée sur une idée féconde. Vous êtes le sage Nestor de notre institution, parce que vous fûtes, dans votre jeunesse, l'ardent Achille de l'idée qu'elle réalise.

Président de la XIV^e session de la Conférence internationale du Travail. Quand, au début de cette quatorzième session, en 1930, votre nom fut prononcé pour la présidence,

sept orateurs se levèrent pour appuyer par des éloges nourris la candidature que l'on proposait. Sept orateurs ! Sans doute, si on les avait laissé faire, il y en aurait eu une centaine, tous les membres de la Conférence. Je me rappelle le Président de notre Conseil d'Administration, Arthur Fontaine, disant à l'Assemblée : « J'appelle l'attention de l'Assemblée sur le danger qu'il y a à choisir un candidat trop sympathique : chacun tient à en faire l'éloge ». Je me souviens aussi des paroles prononcées par le représentant du Groupe ouvrier de la Conférence, Léon Jouhaux : « Non seulement la personnalité de M. le professeur Mahaim nous a toujours été très sympathique..., mais cette élection coïncidera heureusement avec le dixième anniversaire du Bureau International du Travail. Et nous nous rappelons qu'Ernest Mahaim fut parmi les délégués au petit comité qui, en 1919, élaborait la Partie XIII du Traité de Paix. Époque d'enthousiasme, époque d'espérance ! Nous espérons que c'est un peu de ces sentiments que M. le professeur Mahaim apportera à la présidence de cette Conférence ». L'enthousiasme, l'espérance : le juriste exact et scrupuleux que vous êtes n'en a jamais manqué, et nous autres, serviteurs d'une institution qui n'accomplira sa tâche que si elle est portée par l'enthousiasme de ceux qui la servent et par l'espérance de ceux pour qui elle travaille, nous vous aimons parce qu'à un âge où tant d'autres se réfugient dans le passé, votre enthousiasme et votre espérance vous portent à regarder toujours vers l'avenir.

Président du Conseil d'Administration du Bureau International du Travail. Quand, après sa longue présidence, Arthur Fontaine nous a quittés, dirai-je que la question de son premier successeur s'est posée ? Non, car avant d'être posée elle était résolue. Comme je disais à Albert Thomas, m'attendant d'ailleurs à sa réponse : « Qui sera-ce ? », il me répondit : « Mais Mahaim, *naturellement* ». Il était naturel,

en effet, que votre vieux compagnon de lutte vous eût comme successeur à la présidence. Je ne pense pas pouvoir faire un éloge plus grand de votre présidence que de dire qu'elle fut en tous points digne du prédécesseur.

Enfin, jurisconsulte. Pour nous, vous êtes l'homme qui dit le droit. Le portrait que nous avons de vous vous représente la main sur le texte de la Partie XIII du Traité de Versailles, qui a créé notre Organisation. Je pense que je serai d'accord avec vous, comme avec tous les juristes, si je dis que le droit qu'ils enseignent et qu'ils appliquent n'a sa pleine valeur que s'ils l'enseignent et l'appliquent en s'appuyant sur la science sociale qui explique le droit et sur la justice que le droit exprime. Or, vous avez toujours consacré à la connaissance et à la pratique du droit l'étude des sociétés et l'amour de la justice. Professeur au repos (ou au demi-repos), vous continuerez d'être à la fois, dans votre activité qui se continuera, le juriste de la chaire liégeoise, le sociologue de l'Institut bruxellois et, dans le sein de l'institution genevoise, celui qui dit non seulement le droit, mais la justice sociale. Les premiers mots de notre Charte de fondation sont que « la paix universelle ne peut être fondée que sur la base de la justice sociale ». Par votre vie tout entière, vous personnifiez l'effort de la science et de l'action vers la réalisation de cette justice.

Pour nous, vous n'êtes pas seulement « Ernest Mahaim le jurisconsulte »; vous êtes aussi, et avant tout « Ernest Mahaim le juste ».

Mon cher Maître, en octobre 1932, à la clôture de cette session de Madrid qui achevait si dignement votre belle présidence du Conseil d'administration, de multiples éloges montèrent vers vous. J'y cueille ces mots : « Connaissance incomparable de la législation sociale, expérience ». Voilà pour le savant. Et voici pour l'homme : « Patience sans borne, bonne humeur inébranlable, courtoisie, loyauté,

impartialité, attachement à la cause de la classe ouvrière ». A ce bouquet, aussi riche que parfumé, je n'ajouterai rien que la fleur, qui ne se flétrira jamais, de notre affection et de notre reconnaissance.

Discours de M. Boissard,

Secrétaire général de l'Association internationale pour le Progrès social

Mon cher et très honoré Maître, collègue et ami,

Il eût été vraiment impossible, vraiment *impensable* que — en cette cérémonie destinée à marquer l'estime, l'affection, l'admiration de tous ceux qui ont été les témoins de votre vie de labeur, de probité et de générosité — ne se fit pas entendre la voix de cette Association pour le Progrès social dont vous avez été un des plus ardents promoteurs après avoir été — ainsi que le rappelait il y a quelques instants M. Maurette — le véritable initiateur, vingt-cinq ans plus tôt, de l'Association pour la protection légale des travailleurs dont elle prétendait prendre la suite.

C'est l'hommage de cette grande famille internationale que je vous exprime, en ce moment, et très spécialement celui de son président d'hier, M. le Chancelier Renner, et de son président d'aujourd'hui, M. le Ministre Justin Godart qui, hier, me priait de vous dire son très vif regret de n'avoir pu être présent à cette cérémonie.

Vous savez, mon cher et éminent Collègue, de quel respect et de quelle affection vous êtes entouré dans l'Association : vous en receviez, il y a à peine un mois, à Bruxelles, le fervent témoignage.

Ce que nous admirons avant tout en vous c'est l'ardeur inlassable au travail, c'est le dévouement à toutes les causes

généreuses, c'est la rectitude et la noble fidélité de vos convictions de *libéral social*.

Permettez, mon cher Président et très honoré collègue et ami, qu'en cette journée où l'on fête en vous surtout le professeur et le savant, je vous offre les vœux unanimes des membres de nos vingt-deux sections nationales qui vous disent par ma voix : « ad multos annos ».

Discours de M. Fernand Yernaux,

Au nom de l'Association des Etudiants en Droit

Monsieur le Professeur et vénéré Maître,

L'Association des Etudiants en Droit de l'Université de Liège a bien voulu me réserver l'honneur de vous offrir, à l'occasion de votre promotion à l'éméritat, l'hommage respectueux de son admiration et de sa reconnaissance.

Après ce qui vient d'être dit par les éminents orateurs qui m'ont précédé, sur l'étendue et la magnificence de votre œuvre, il serait téméraire, de la part de novices dans la voie de la recherche scientifique, de prétendre en détailler les caractères. J'avoue modestement que nous, les jeunes, nous nous trouvons, en face d'elle, comme vis-à-vis d'un édifice merveilleux et grandiose dont nous ne pouvons qu'admirer les proportions et l'harmonie, sans pouvoir en disséquer la structure. Cette tâche, à laquelle nous succomberions, vient du reste — je le répète — d'être supérieurement accomplie par les voix autorisées qui nous ont retracé votre carrière.

Il y a cependant dans votre œuvre, Monsieur le Professeur, deux notes qui se révèlent davantage à nos yeux, et qui, chez les jeunes que nous sommes, provoquent surtout notre admiration et notre gratitude. J'énoncerai la première en

disant que votre carrière a été, dès votre prime jeunesse, une carrière de travail. En parcourant la longue liste de vos productions scientifiques, nous restons confondus en pensant au nombre de veillées solitaires, au nombre incalculable d'heures de recherches, d'étude et de méditation qu'elles ont exigées. Nous restons confondus en pensant que celui qui a conçu ces travaux, qui les a parachevés dans le silence, les a exécutés en opérant en quelque sorte ce miracle de se dédoubler, et d'être à la fois le savant le plus averti des conquêtes de la science et le plus opiniâtre à les étendre, le professeur le mieux conscient de ses devoirs, et le plus soucieux de les remplir, le citoyen le plus prompt à mettre les ressources de sa vaste érudition au service de ses compatriotes, l'homme enfin le plus attentif à faire partager à ses semblables les bienfaits de la science.

Et c'est ainsi, Monsieur le Professeur, que, tout en nous donnant un exemple salubre, vous marquez votre œuvre d'un autre caractère qui nous impressionne d'une manière profonde et irrésistible. Votre œuvre n'est pas issue d'un dilettantisme stérile, elle n'est pas surtout le fruit d'une spéculation égoïste; elle n'a pas jailli uniquement de votre esprit; elle a aussi, elle a surtout jailli de votre cœur.

Atteindre aux sommets de la pensée, jouir des panoramas merveilleux que la science découvre aux yeux de ses fidèles, voilà sans doute l'une des joies les plus élevées que puisse ressentir l'âme humaine. Mais associer les humbles à ces joies, soit en les guidant et en les soutenant dans les sentiers abrupts qui mènent vers les cimes, soit en traçant vers les horizons nouveaux les voies qui conduiront les classes laborieuses vers plus de bien-être et de félicité, voilà, n'est-il pas vrai, une joie qui dépasse toutes les joies, car elle associe au bonheur de découvrir le vrai, celui de le mettre au service du bien.

Ce rôle de guide et de protecteur des humbles, de défenseur de leurs droits, vous l'avez rempli superbement, par la parole et par la plume, en Belgique, à l'étranger, à Genève, à Paris, à La Haye, à tous les grands carrefours où s'échangent les idées et où s'élaborent les directives de la vie sociale et internationale.

Et ce rôle, que vous avez tenu avec une distinction qui vous honore et qui honore la patrie tout entière, vous assigne une place éminente, à côté de ceux qui ont redit sur les foules les « misereor super turbas » les plus sincères et les plus efficaces.

Monsieur le Professeur,

Dans ce discours à la jeunesse, que Monsieur Paul Hymans a inséré, telle une pierre précieuse, dans l'écrin aux mille reflets que vous offrez aujourd'hui vos amis et vos admirateurs, l'éminent homme d'État exprime, avec autant d'élégance que de justesse, l'état d'âme et les aspirations de la jeunesse à l'heure présente. Reprenant les termes d'Augustin Thierry, il décrit « ces âmes énervées qui ne savent où se rendre, et vont, cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement ».

« L'œuvre, poursuit-il, est, non de briser le passé, mais de l'accommoder, de sauver ce qui fut créé d'utile et de sage, de corriger, de rectifier, de restaurer, et aussi de susciter du neuf, des institutions, des règles, des mœurs, un rythme qui correspondent au changement de l'atmosphère, aux besoins de l'esprit et aux nécessités économiques; de planter dans le jardin de l'histoire des arbustes qui l'embelliront, qui donneront des fleurs et des fruits, et que nourrira une sève fraîche et vigoureuse ».

Et, concrétant sa pensée, Monsieur Hymans ne craint pas de présenter à notre génération, comme problème dominant,

la construction ou la reconstruction « d'une Europe où régneront, au-dessus des déchainements des intérêts particuliers, des règles de rapprochement et de solidarité ».

C'est là, n'est-il pas vrai, proposée par un homme qui connaît la valeur des mots, et tout en tenant compte de la modeste part qui nous y est dévolue, une tâche énorme, écrasante, je dirai effrayante. Et certes, découragés, nous laisserions tomber les bras, si nous n'avions devant nous des maîtres qui déjà se sont voués à cet idéal, des pionniers qui nous ont frayé la voie, des hommes tels que vous, dont l'œuvre, jetant en quelque sorte une arche gigantesque entre le passé et l'avenir, dissipe nos craintes et nous remplit d'assurance.

Et c'est pour avoir consacré toute une vie à cette œuvre; c'est pour avoir donné à cet idéal toutes vos forces, toute votre âme et tout votre cœur que la jeunesse, et en particulier celle dont je suis ici le porte-parole, vous gardera, Monsieur le Professeur, une éternelle et profonde reconnaissance.

Réponse de M. Ernest Mahaim

Monsieur le Recteur,
Messieurs les Ministres,
Mesdames,
Messieurs,

Le 10 mai 1932, dans cette même salle, une grande assemblée, présidée par M. le Recteur, célébrait mes quarante années d'enseignement et mon élection à la Présidence du Conseil du Bureau International du Travail. Je n'avais jamais rêvé que l'on pût ajouter quelque chose aux marques insignes de sympathie dont je fus l'objet.

Je m'étais trompé. L'ingéniosité affectueuse de mes collègues et de mes élèves a trouvé le moyen de faire davantage en m'apportant, cette fois-ci, un florilège incomparable, qui me plonge dans une grande confusion. Quand je pense que quatre-vingt-quatorze auteurs, parmi lesquels de très grands savants portant des noms illustres, ont pris la peine de rédiger ces onze cents pages à mon intention, je reste interdit.

Ce serait de ma part une grossière impolitesse que de dire à tous ceux qui m'ont décerné des éloges qu'ils se sont trompés et que je n'ai aucun mérite; mais ce serait, d'autre part, abdiquer tout sens critique, que de prendre ces louanges pour argent comptant.

Mettons que j'ai eu de la chance : j'ai eu la bonne fortune d'arriver à l'âge de la retraite, après avoir accompli une tâche que les événements ont rendue importante, et vous avez voulu orner d'une vignette, ou d'un cul-de-lampe, le point à la ligne qui fait la fin d'un chapitre.

Voici donc mon nom sur deux magnifiques volumes, *monumentum aere perennius*. Il profitera ainsi de la renommée de tant d'écrivains, que l'on citera sous mon vocable, et j'aurai depuis longtemps disparu que, porté par tant d'amis, mon souvenir s'allongera dans le temps.

Quelle plus grande consolation, quel baume plus efficace sur l'amertume de l'éméritat ? Je descends de la chaire où j'aimais à faire mon métier — le plus beau métier du monde — mais vous me donnez en même temps, et par compensation, l'assurance que tout n'est pas perdu de mon effort. Soyez-en remerciés, du fond du cœur, mes collègues et amis qui avez mené à bien cette grande entreprise : M. le président Dechesne et aussi M. Smets, qui est absent aujourd'hui, mais qui fut à la tâche dès le début, et tous les membres du Comité de Liège et de Bruxelles, et spécialement mon cher collègue Fernand Dehousse, qui a dû distraire un temps pré-

cieux à des travaux de première importance pour parfaire l'impression de l'ouvrage qui fait grand honneur au maître imprimeur Georges Thone.

C'est avec émotion que j'ai appris que le Comité avait eu la touchante attention de fleurir la tombe de ma mère et de ma femme. Qu'il en soit remercié particulièrement.

Mais quelle reconnaissance ne dois-je pas aux auteurs des articles eux-mêmes ? Collègues et anciens collègues de Liège, de Bruxelles, de Louvain, de Gand, et ceux d'Athènes, de Madrid, de Paris, de Lyon, de Genève, de La Haye, d'Oxford, d'Amérique, confrères de l'Académie de Belgique, de l'Institut de France, de l'Institut de Droit international et de celui de Statistique, amis et élèves, ils ont traité, chacun à sa façon, les articles les plus variés des diverses branches dans lesquelles s'était exercée mon activité.

Et ceci aussi est une raison de confusion pour moi. Voyez la variété des sujets touchés : l'économie politique, qui est déjà un monde, la foisonnante sociologie, puis la législation du travail, et le droit des gens que l'on a dû diviser en partie générale et partie spéciale, celle sur l'Organisation Internationale du Travail, et, pour finir, le droit international privé. N'est-ce pas l'image d'une vie dispersée, où l'on n'a pu se tenir au ferme propos d'une seule science ? Je m'en donne à moi-même l'excuse des appels successifs de l'enseignement et de l'invincible attraction qu'exerçait sur moi une action pratique de haute portée sociale. Je ne me repens pas de ne m'être pas enfermé dans la tour d'ivoire du pur théoricien ignorant de la vie.

Ces « Mélanges » sont donc, à coup sûr, une œuvre pleine de sujets variés. Ils sont encore très « Mélanges » à un autre point de vue. Les auteurs, non seulement ne se sont point consultés, mais ils n'ont pas craint de se contredire. C'est vraiment un mélange d'opinions très diverses. Ne nous en plaignons pas. C'est la preuve qu'en pensant à mon ensei-

gnement et mes œuvres, on attache du prix à la discussion des idées.

Mais je dois bien d'autres remerciements que ceux destinés au Comité d'initiative et aux auteurs des articles.

En premier lieu, ma reconnaissance va au Gouvernement belge. Le Grand Maître de l'Université, M. Bovesse, ministre de l'Instruction publique, qui veut bien se rappeler qu'il a été mon élève, a proposé à S. M. le Roi de daigner m'élever à la dignité de Grand' Croix de l'Ordre de la Couronne. C'est une haute et rare distinction dans nos ordres nationaux dont je suis fier et reconnaissant.

Le même Gouvernement a eu la délicate attention de déléguer officiellement à cette cérémonie M. Max-Léo Gérard, ministre des Finances, qui fut aussi mon élève à la Faculté technique. Il m'a accablé d'éloges immérités, mais je les sais dictés par une vive affection, qui remonte à de longues années et qui est réciproque.

Je suis très touché de ce que M. Achille Delattre, ministre du Travail, se soit fait représenter par son chef de cabinet, M. Caes. C'est le ministre du Travail qui me donne mes instructions à Genève, et je suis particulièrement heureux de la confiance qu'il veut bien me témoigner, comme ses prédécesseurs de tous les partis.

De la bouche de mon éminent ami M. Paul Hymans, membre du Conseil des Ministres, j'ai entendu des paroles qui m'ont été au cœur. C'est à M. Hymans que je dois d'avoir été désigné comme conseiller technique à la Conférence de la Paix en 1919, ce qui m'a permis de participer à la rédaction de la Partie XIII du Traité de Versailles.

Il y a douze ans que j'appartiens à l'Université libre de Bruxelles, comme directeur de l'Institut de Sociologie Solvay et ce m'est une grande joie de voir que l'on y eut une certaine satisfaction de mon travail. Je suis très touché de la

présence à cette cérémonie de M. Ernest Solvay et l'en remercie.

Je manquerais à mon devoir si je ne disais pas combien je suis sensible à l'attention qu'a eue M. Van Zeeland, premier ministre, de se faire représenter ici par M. le comte de Meeus, membre distingué de son cabinet.

M. Fernand Maurette s'est fait le porte-parole du Bureau International du Travail, dont le Directeur, M. Harold Butler, a bien voulu excuser son absence et en des termes dont j'ai été ému.

M. Maurette a trouvé dans son cœur des expressions qui me rappelaient celles du toujours regretté Albert Thomas. Il a détaillé mes titres à l'édification de la grande institution de Genève et il a célébré, avec quelque exagération, les services que j'y ai rendus. A son discours, si éloquent, il a ajouté deux cadeaux : la photographie du portrait que le Conseil d'Administration et le personnel du Bureau ont eu la gracieuse pensée de m'offrir naguère et une élégante plaquette reproduisant les discours qui furent prononcés à cette occasion. Ce sont des marques d'affection qui me sont très précieuses. Je prie M. Maurette de porter à Genève l'expression de ma bien vive et fidèle reconnaissance.

M. Boissard m'a apporté de nouveau le témoignage de l'Association Internationale pour le Progrès social, dont bien des dirigeants sont présents. J'en ai été très touché. Il sait tout ce que cette Association comporte pour moi de souvenirs et d'amitiés qui ne périront pas.

Je ne pourrai pas exprimer mes remerciements à tous ceux qui y ont droit, et je m'en excuse. Mais je nommerai le Comte Carton de Wiart, qui fut mon premier ministre dans le cabinet dont je fis partie en 1921. Il représente ici aujourd'hui l'Institut de France, auquel je le prie de transmettre l'expression de ma reconnaissance. Mon ami Julin voudra bien aussi remercier en mon nom l'Institut international de

Statistique. Ma joie et ma fierté constatent dans cette salle la présence d'éminentes autorités, mon grand ami Charles Magnette, ancien président du Sénat, M. Delhaize, premier président de la Cour d'Appel, M. le Gouverneur Pirard, M. Xavier Neujean, ministre d'Etat et bourgmestre de la Ville de Liège, à qui m'attachent les liens de la plus vieille amitié, M. Paul Berryer, ministre d'Etat, et tant d'autres que je ne puis nommer.

M. le Recteur, M. le Doyen de la Faculté de Droit, M. le président de l'Association des Etudiants en droit, j'ai gardé pour la fin les remerciements que je dois à ceux de chez nous, je veux dire à notre grande famille universitaire. Soyez persuadés que ce ne sont pas les moins sincères et les moins affectueux.

J'aime notre Alma Mater depuis le jour où je fus inscrit parmi ses élèves. M. le Recteur a dit que l'Université m'était reconnaissante. Il a renversé les rôles. C'est moi qui suis reconnaissant à l'Université ! Je lui dois l'enseignement de mes maîtres, au premier rang desquels se trouve Emile de Laveleye. Elle m'a donné bien plus que ce que je lui ai rendu. Je serai éternellement son débiteur.

C'est à mon Université que se rattachent mes souvenirs d'étudiant, les douces fantaisies qui eurent pour théâtre cette même salle sous le rectorat du père Trassenster, la période de mes essais littéraires, puis mon épreuve du doctorat spécial, où Laveleye, dont j'entends encore la voix musicale, occupait la place que je viens de quitter. Puis vinrent mes premières années de professorat, quand il fallait savoir prendre l'auditoire du Droit et l'auditoire de la Faculté technique. Puis mes rapports avec mes collègues si aimablement décrits par M. le doyen Philippin. Puis ce fut la longue série des années de la carrière universitaire et académique, les attributions augmentées, les charges croissantes...

Voici le moment de la retraite, de l'activité sinon terminée, du moins ralentie et différente.

Ce serait le moment de l'examen de conscience.

Et quel moment ! L'économie politique, toujours debout, mais bouleversée et renouvelée, les problèmes sociaux et politiques plus angoissants, plus dramatiques que jamais. Le droit des gens en crise, blessé et bafoué, en pleine période de grave et profonde évolution.

On voudrait parler à la Jeunesse, comme l'a fait éloquemment M. Paul Hymans et comme l'a compris M. Yernaux, pour lui dire au moins les raisons de croire et d'espérer.

Mais il faut déceler.

J'ai lu, chez un grand poète, des vers qui conviennent admirablement au professeur frappé par l'éméritat. Les voici :

La Mort va m'emmener dans la sérénité,
J'entends ses noirs chevaux qui viennent dans l'espace;
Je suis comme celui qui, s'étant trop hâté
Attend sur le chemin que la voiture passe.

Mais, comme je ne veux pas vous laisser l'impression que je suis atteint d'une funèbre neurasthénie, je remarque que Victor Hugo écrivait ces vers (dans les *Quatre Vents de l'Esprit*) en 1854 et que la « voiture » n'a passé pour lui qu'en 1885, soit trente et un ans après.

Je n'en demande pas tant !

Télégrammes et lettres destinés à M^r Mahaim

TÉLÉGRAMME DE S. M. LE ROI DES BELGES

Je m'associe à tous ceux qui rendent aujourd'hui hommage à votre si fructueuse carrière de professeur et de savant et je vous adresse mes vœux les meilleurs.

LÉOPOLD.

TÉLÉGRAMME DE M. BOVESSE

Malheureusement retenu à Bruxelles par conférence que n'ai pu remettre, regrette ne pouvoir être présent pour fêter Monsieur Mahaim. Vous prie lui exprimer les félicitations vives et les sentiments de reconnaissance au Ministre de l'Instruction publique. Me joins à mon collègue et ami, Monsieur Gérard, qui représente officiellement le Gouvernement à Liège aujourd'hui. Veuillez aussi présenter à mon éminent professeur les sentiments de profonde gratitude et de déférente amitié de son ancien élève.

FRANÇOIS BOVESSE,
Ministre de l'Instruction Publique.

TÉLÉGRAMME DE M. DELATTRE

Aurais assisté avec joie à manifestation en l'honneur de Monsieur Mahaim. Absolument empêché, ai délégué mon chef de cabinet afin m'associer à démonstration sympathie. Présente vives félicitations et manifeste reconnaissante admiration à celui que vous fêtez.

ACHILLE DELATTRE,
Ministre du Travail et de la
Prévoyance Sociale.

LETTRE DE M. HENRI JASPAR

Mon cher Ernest,

J'avais le projet et le vif désir de me joindre demain à vos nombreux amis et admirateurs. Mais j'ai dû aller à Liège aujourd'hui et ne puis malheureusement y retourner demain étant retenu à plaider. Excusez-moi et dites-vous bien que je suis de cœur avec tous ceux qui vont célébrer votre talent, votre science et les services inappréciables que vous avez rendus à notre pays en de multiples circonstances. Grâce à vous, l'enseignement universitaire de l'économie politique et sociale a brillé à Liège comme au temps de votre illustre maître de Laveleye et vous avez, à Genève, et ailleurs, accru notre prestige et consolidé notre influence. De tout cela, tous les Belges doivent vous en être reconnaissants, bien que la gratitude !...

Croyez, mon cher Ernest, à mes sentiments les plus affectueux.

HENRI JASPAR,
Ministre d'Etat,
Ancien Premier Ministre.

LETTRE DE M. PAUL-EMILE JANSON

C'est de tout coeur, cher ami, que je viens ici m'associer à ceux qui ont célébré votre belle carrière professorale ! et aussi votre action si souvent efficace, en faveur d'une politique sociale, généreuse, c'est-à-dire clairvoyante !

Je vous serre très cordialement la main.

PAUL-EMILE JANSON,
Ministre d'Etat.

LETTRE DE M HAROLD BUTLER

My dear President,

It is a matter of great regret to me that I cannot be present at the celebration on Tuesday. I hate being absent from so striking a public testimony to one who has done so much for the Organisation and for the whole movement for social progress. But for a long-standing engagement from which I could not escape you may be sure that I should have made a special effort to be present.

As I cannot be there, I can at least convey to you my heartiest good wishes and congratulations. Though the occasion marks the close of your eminent University career, which has given inspiration to so many generations of students, I am happy to think that it does not affect your collaboration with the Office, which is so precious to all of us. As time passes and original pioneers are gradually replaced by new faces, less familiar with our work and less schooled in its ideals, we cling all the more closely and affectionately to the few, who like yourself maintain the grand tradition. All the honour that will be done to you on Tuesday will be an inadequate expression of the debt which we owe to you and I am deeply sorry that I cannot make my contribution to the homage and the affection which you have so richly merited.

Yours very sincerely,

HAROLD BUTLER,
Directeur du Bureau International
du Travail.

LETTRE DE M. ANTONY BABEL

Monsieur le Recteur,

La Faculté des Sciences économiques et sociales de l'Université de Genève aurait vivement désiré se faire représenter à la manifestation que l'Université de Liège et le Comité de Publication des Mélanges Ernest Mabaim organisent à l'occasion de l'admission à l'éméritat de M. le Professeur Ernest Mabaim. Elle aurait voulu marquer ainsi une fois de plus sa très haute estime et sa respectueuse sympathie à l'éminent savant et à l'homme d'action qu'elle a le grand privilège de compter au nombre de ses Docteurs honoris causa.

Malheureusement, les obligations impérieuses de ce début de semestre d'hiver nous empêchent d'être des vôtres dans ces belles cérémonies. Notre regret sera atténué quelque peu par le fait que l'Université de Genève a pu apporter sa très modeste collaboration à la rédaction de ces Mélanges Mabaim qui doivent témoigner en ce jour, d'une façon tangible, à celui que vous fêtez, l'estime et l'admiration de ceux qui, dans tous les pays, se préoccupent des problèmes sociaux aussi bien au point de vue théorique qu'au point de vue pratique.

Dans l'espoir que vous voudrez bien transmettre à M. Mabaim le message de la Faculté des Sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, je vous prie d'agréer, Monsieur le Recteur, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma haute considération.

ANTONY BABEL,
Doyen de la Faculté des Sciences
économiques et sociales de l'Université
de Genève.

TÉLÉGRAMME DU VICOMTE DE EZA

Empêché prendre part personnellement à la séance d'hommage rendu à Monsieur Mabaim, je ne veux pas manquer au devoir et au plaisir d'être en communauté de sentiments et d'idées avec vous dans un moment si profondément rempli d'émotion, de respect et de sympathie en profitant de cette occasion pour renouveler au nom des hommes d'étude et des professeurs espagnols notre sincère dévouement à Monsieur Mabaim et notre cordiale admiration envers la Nation belge.

Vicomte DE EZA,
Membre de l'Académie des Sciences
Morales et Politiques de Madrid.

Nécrologie

Henri Pirenne

(1862-1935)

Si l'illustre historien qui vient de disparaître appartient pour de multiples raisons à l'Université de Gand, les Amis de l'Université de Liège ne peuvent oublier que de puissants liens le rattachent également à celle-ci; aussi ne s'étonnera-t-on pas du pieux désir qu'on a eu de lui consacrer quelques pages dans ce *Bulletin*.

Par sa naissance et son éducation, par sa formation scientifique, par ses débuts dans la carrière professorale, Henri Pirenne est bien de chez nous. Et jusqu'au crépuscule de la vie, il en aura conservé tous les traits originaux.

Né à Verviers le 23 décembre 1862, c'est à l'Université de Liège qu'il prit inscription pour y suivre dès 1880 l'enseignement de Godefroid Kurth qui venait de créer le premier cours de critique historique de notre pays. Si peu d'esprits furent aussi dissemblables que ceux du Maître et de l'élève, nul doute pourtant que l'influence du premier sur le second fût profonde. Médiéviste consommé, Kurth détermina le cadre de prédilection des futurs travaux de Pirenne; esprit universel, à la fois philologue et historien, cultivant les littératures étrangères avec le même enthousiasme que les langues anciennes; cerveau divinateur et



toujours en quête de questions nouvelles, Kurth donna peut-être à son premier disciple, avec le sens aigu de la critique des textes, cette curiosité prodigieuse qui resta jusqu'à son dernier jour la marque la plus apparente de sa personnalité.

Docteur en histoire en 1883, Henri Pirenne alla compléter sa formation scientifique auprès des maîtres allemands et français. Il fréquenta le vieux Ranke à Berlin et surtout le séminaire d'histoire économique de Gustave Schmoller où il prit contact avec une discipline nouvelle : l'influence des facteurs économiques et sociaux sur le développement des sociétés. A Paris, il fut l'élève de Giry, à l'École des Chartes, et ce diplomate éminent l'initia aux recherches d'histoire urbaine où Pirenne devait se faire un nom sans rival.

Rentré à Liège il inaugurait à 23 ans la chaire de paléographie et de diplomatique dont la création venait d'être obtenue par Kurth du gouvernement d'alors. Et c'est ainsi que l'Université de Liège eut l'honneur d'ouvrir à Pirenne en 1885 la carrière professorale. Mais, l'année suivante, le jeune savant passait à Gand en qualité de professeur extraordinaire pour enseigner l'histoire du moyen âge à côté d'un autre de ses maîtres qui fut un de ses plus grands amis, Paul Fredericq. De ce jour jusqu'à sa retraite de 1926, se déroula l'une des plus belles carrières universitaires que l'on puisse mentionner. Il ne nous appartient pas de la rappeler ici dans tous ses détails : bien d'autres, plus qualifiés l'ont déjà entrepris. Il nous suffira d'en marquer les étapes essentielles et d'en souligner les manifestations scientifiques les plus notables.

Dans toute la force du terme, Pirenne a été un grand historien, le plus grand probablement du premier tiers du XX^e siècle. Un émouvant accord règne à cet égard dans la critique internationale et il n'est point difficile d'en donner la raison.

Pirenne laisse dans son Histoire de Belgique l'œuvre de synthèse la plus vivante, la plus mesurée et la plus originale que l'on connaisse dans le domaine de l'histoire nationale. Ce qu'était l'histoire de Belgique avant lui, on ose à peine le signaler (1). D'indigestes compilations, du roman historique, des monographies utiles mais sans vues générales, des éditions de textes copieuses mais à peine suivies d'interprétations. On peut dire que l'histoire de notre pays était encore à écrire. C'est Karl Lamprecht, l'un des plus grands savants que l'Allemagne ait eus, qui sollicita de son collègue et amis gantois une *Geschichte Belgiens* qui devait figurer dans la plus importante collection d'Outre-Rhin consacrée à l'histoire de l'Europe. Pirenne accepta et, dès 1899, paraissait en langue allemande le tome premier de l'*Histoire de Belgique*, publié l'année suivante en français. Trente-trois ans plus tard, avec le tome VII, s'achevait ce Grand Œuvre dont cinq éditions illustrent le succès.

La maîtrise qui s'est révélée au cours de cette réalisation provient à la fois de la supériorité d'un coup d'œil souvent divinateur, de la sûreté d'une méthode critique sévère, de l'originalité de la conception de la tâche à remplir, des qualités de pensée et de style de l'écrivain.

Pendant toute sa vie, Pirenne a multiplié les recherches critiques, les analyses détaillées de textes, les discussions sur l'interprétation des sources et jamais il n'a cessé de les recommander. Cette discipline technique, qui est bien celle du professeur de critique historique, lui a permis de faire école, car l'influence d'un tel maître ne peut manquer de se manifester sur ses disciples immédiats. Mais, par delà cette œuvre d'analyse, il s'est toujours efforcé de montrer que quelque

(1) Cfr notre article de la *Terre wallonne* de décembre 1935 : *Henri Pirenne, historien de la Belgique*.

chose restait à faire, à savoir la synthèse elle-même, par l'interprétation et l'explication profonde des faits. Et cette synthèse devait être d'autant plus féconde qu'elle s'alimentait à une conception presque entièrement nouvelle chez nous, fortement apparentée d'ailleurs à la *Kulturgeschichte*. Au lieu de s'enfermer dans les cadres artificiels et étroits de l'histoire diplomatico-militaire, Pirenne fait largement appel aux faits d'ordre social ou institutionnel. Il montra comment se réalise le développement d'une société déterminée, d'une collectivité humaine soumise aux mêmes règles juridiques ou morales, animée des mêmes passions politiques, conduite par les mêmes forces économiques, traversée par les mêmes courants intellectuels, séduite par les mêmes manifestations artistiques. Dans cette mosaïque de petits Etats médiévaux où l'unité ne devait triompher qu'au XV^e siècle avec les ducs de Bourgogne, il découvrit un centre de civilisation qui participa largement aux influences de l'est et du midi tout en opérant une synthèse harmonieuse de forces antagonistes. C'était l'histoire de nos provinces belges, Brabant, Hainaut, Flandre, etc. à travers le moyen âge, qui se continue à l'époque moderne pour aboutir seulement en 1830-1831 à la constitution d'un Etat unitaire.

Les objections qu'une telle conception des choses peut rencontrer — et toute conception synthétique ne saurait y échapper — ne sont pas de nature à faire échec au système. Bien au contraire, cette vue d'ensemble rend admirablement compte de ce qui a été, de ce qui a été un fait pendant des siècles, de ce qui dure encore. De confuse et embrouillée qu'elle était, l'histoire de Belgique devient claire et logique, non point par une falsification des sources ou une vue apriorique de l'esprit, mais par un effort de compréhension profonde, par un appel aux grandes conditions de la vie sociale. Un seul homme n'aurait pu construire un tel édifice s'il avait été contraint de prendre connaissance des millions de

textes qui, surtout pour les périodes rapprochées, sont à la disposition des chercheurs. A l'historien synthétique, un choix s'impose. Et c'est ici qu'apparaît le génie d'un Pirenne qui, avec ce flair inexplicable mais jamais en défaut, a su découvrir dans l'amalgame des sources ce qui était essentiel, a véritablement deviné les solutions à apporter comme il a compris du premier coup les problèmes qui se posaient. Son robuste bon sens non moins que l'acuité de son esprit critique l'ont en cela merveilleusement servi.

Rien n'aura manqué à cette synthèse puisqu'aux exceptionnels mérites de l'érudit et de l'historien viennent se joindre les qualités de l'écrivain. Une langue châtiée, un style simple, une phrase qui se plie d'elle-même à l'antithèse et à la comparaison, un don de vie qui était de l'homme même, tout cela explique que le profane lise sans fatigue les sept volumes de l'*Histoire de Belgique*. Très vite d'ailleurs la séduction s'opère : on prend plaisir à parcourir, en compagnie d'un tel esprit, les décades de notre histoire, à situer en quelques traits les figures marquantes de notre passé, à évoquer certaines heures douloureuses. La sérénité et l'impartialité de l'auteur se traduisent d'ailleurs dans ses livres et jamais une expression excessive ne vient rompre l'impression d'ensemble.

Si Pirenne est avant tout l'auteur de l'*Histoire de Belgique*, son activité s'est portée dans une foule d'autres domaines dont il convient de rappeler ici les principaux.

Paléographe et diplomate, il a mis à la portée des érudits, par des éditions impeccables, des textes narratifs, des livres de comptes, des diplômes et des chartes du plus haut intérêt. Par la publication de son *Album belge de diplomatique*, il a rendu un service signalé à tous nos étudiants en histoire, de même que, par sa classique *Bibliographie de l'histoire de Belgique*, il a mis à la disposition de tous un indispensable instrument de travail.

Médiéviste avant tout, il n'a cessé de porter son attention sur tous les grands problèmes d'intérêt européen que pose l'histoire du IV^e au XV^e siècle de notre ère. Parti du haut moyen âge, tant à Liège qu'en Gaule, il y revenait pendant les dernières années de sa vie avec une prédilection marquée. Tout le monde connaît la thèse qu'il a lancée en 1922 et qui n'a pas tardé à faire le tour du monde : rompant le cadre traditionnel qui faisait commencer le moyen âge au V^e siècle, il montra l'économie et l'administration romaines se survivant jusqu'au milieu du VII^e siècle malgré les invasions germaniques, pour être brisées seulement sous les coups de l'Islam et faire place à une situation nouvelle avec l'avènement des Carolingiens. Grandiose vision qui oppose en quelque sorte l'un à l'autre le destructeur de l'unité antique et l'incarnation du monde nouveau germano féodal, Mahomet et Charlemagne. C'est à la rédaction du livre qui devait être la démonstration détaillée de cette thèse, bien connue déjà par de nombreux articles, que Pirenne était occupé lorsque la mort est venue le chercher.

Le moyen âge classique n'était pas moins bien connu de l'illustre historien. Un double grand phénomène l'a de tout temps préoccupé : la naissance et le développement des villes et la croissance industrielle de la draperie flamande.

Urbaniste, au sens où les historiens entendent ce mot, Pirenne est l'auteur de la théorie la plus féconde et la plus réaliste sur la création des villes. Etudiant avec une extrême attention les centres urbains surtout flamands, il éprouva et montra la faiblesse des théories en vogue au XIX^e siècle particulièrement en Allemagne tout en se ralliant aux vues développées par l'école de Karl Bücher, qu'il renouvela d'ailleurs avec sa maîtrise accoutumée. Il montra dans la formation des villes au XI^e siècle un événement nouveau, commandé par une révolution démographique et économique : la stabilisation des marchands itinérants et libres

dans le *sub-urbiium* de quelques *castra*, dans quelques endroits géographiquement bien situés pour leur commerce. Après leur naissance, il suivit leur évolution : administration autonome, conquête des libertés, développement économique, etc. Deux petits volumes de synthèse, que tout le monde devrait avoir lus, *Les villes du moyen âge* (1927) et *Les anciennes démocraties des Pays-Bas* (1910) donnent la substance de sa conception qui n'a cessé d'être appliquée depuis trente ans à une multitude de villes françaises, allemandes, néerlandaises, italiennes, etc. Sous un aussi mince volume, il est impossible de trouver une plus grande richesse de vues, un exposé plus évocateur.

Mais ces villes flamandes, auxquelles il prête tant d'intérêt, se sont enrichies grâce à l'industrie drapière. De là une nouvelle série d'études de caractère technique et économique gravitant autour du vaste *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre* que Pirenne publia, de 1906 à 1924, avec M. Georges Espinas de Paris

L'autorité acquise dans ces divers domaines le désignait pour tenter une synthèse du mouvement économique et social du moyen âge entier : les 200 pages qu'il consacra tout récemment à ce sujet dans le tome VIII de la collection d'histoire générale dirigée par feu G. Glotz peuvent passer, à notre avis, pour son chef-d'œuvre dans l'ordre de la condensation harmonieuse et réaliste.

Combien d'études encore ne faudrait-il pas signaler dans le cadre de cette histoire économique qu'il a su renouveler, sans être personnellement économiste ⁽¹⁾ ; depuis cet admirable article sur les étapes de l'histoire sociale du capitalisme, d'une portée vraiment exceptionnelle jusqu'à ce tableau

(1) Nous essayerons de les caractériser dans un prochain article des *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*.

vivant et impartial de notre pays pendant la guerre mondiale qu'il rédigea pour la Fondation Carnegie ?

Mais nous ne pouvons prétendre être complet. Il est d'ailleurs trop tôt pour analyser de manière définitive une œuvre aussi variée et aussi riche. Et que dire du professeur qui anima de son esprit d'initiative la plus brillante école historique que la Belgique ait eue, dont l'enseignement général à l'Université de Gand laissa des traces ineffaçables sur quarante générations d'étudiants et dont les cours spéciaux, en particulier de critique historique, ont déterminé la carrière de tant de nos érudits ou de nos professeurs ? Que dire de l'animateur de nos Congrès, de nos réunions, de nos Sociétés locales ou autres dont la présence fut toujours un encouragement, une incitation à mieux faire, une garantie de bon travail ? Que dire du conseiller, du mentor auquel tant ont eu recours et jamais en vain, quelles que fussent leurs opinions ou leurs tendances ?

Tout cela a déjà été dit et redit par ses propres disciples dont la pieuse reconnaissance élève au maître le monument le plus digne de lui. A l'étranger d'ailleurs, comme en Belgique, on se plaisait à voir en lui une sorte d'incarnation du bon génie, et le prestige dont il jouissait allait sans cesse croissant. Les seize diplômes de docteur honoris causa qui lui avaient été conférés ne mesurent encore que faiblement l'hommage universel qui lui était rendu. Tous les honneurs qu'un homme pouvait ambitionner, il les a recueillis, sans les chercher, sans en être obsédé, sans s'en faire un panache. Tout, dans sa vie, fut simple et sain : sa bonté n'avait d'égale que sa cordialité, son dévouement s'accordait à son génie. Nous n'évoquerons point ici le spectacle de son foyer si accueillant, bien que cruellement éprouvé par le sort, où ses enfants lui faisaient honneur, où son épouse veillait sur son travail avec une si parfaite abnégation. Nous ne rappellerons pas non plus les heures de la Grande Guerre qui lui valurent

une inique captivité, si ce n'est pour souligner combien cette épreuve a laissé intacte sa vertu d'objectivité.

Lorsque l'heure de la retraite eut sonné, Pirenne quitta Gand pour s'établir à Uccle : jamais peut-être son activité scientifique ne fut plus grande, ses déplacements à l'étranger, d'où il recevait force invitations, plus fréquents. Sa constitution robuste, son optimisme que rien n'abattait, les nouvelles tâches qu'il entreprenait, tout concourrait à lui donner l'assurance d'une longue vieillesse. Coup sur coup, en l'année 1935, des accrocs de santé et la mort d'un troisième fils vinrent l'ébranler. Ses amis les plus chers finirent par être très inquiets et par acquiescer la conviction qu'il ne se rétablirait pas. Le 24 octobre, Henri Pirenne entra dans l'Eternité.

L'émouvante simplicité de ses funérailles, qui réunirent autour de son cercueil la totalité des historiens belges, couronnait dignement une vie de droiture et d'altruisme. On a parfois regretté que le gouvernement belge n'ait point fait à cet illustre enfant du pays des funérailles nationales. Félicitons nous en plutôt puisque cette consécration eût manifesté aux yeux du public étranger que nous considérons Pirenne comme l'historien officiel de la patrie, titre dont il aurait eu horreur. Car nul plus que lui n'a dédaigné les estampilles et n'a moins mérité de passer pour être au service d'une cause intéressée. C'est précisément parce que l'on a cru parfois émettre imprudemment un jugement sur la portée politique de son œuvre scientifique qu'il convenait de lui rendre les seuls honneurs dont il eût été fier : ceux de la Science universelle.

Le monde de l'histoire l'a bien compris ainsi et la pieuse pensée de ses disciples et de ses amis, en l'accompagnant jusqu'à sa demeure dernière, restera le vivant symbole de l'hommage rendu à Henri Pirenne.

Paul HARSIN.

Chronique

Nominations

Corps professoral

M. A. Philippin est nommé professeur ordinaire par A. R. du 10 octobre 1935.

M. L. Dautrebande est nommé professeur ordinaire par A. R. du 10 octobre 1935.

M. L. Pauwen est nommé professeur ordinaire par A. R. du 14 novembre 1935.

M. M. Morand est nommé professeur ordinaire par A. R. du 14 novembre 1935.

M. R. Bouillenne est nommé professeur ordinaire par A. R. du 14 novembre 1935.

M. F. Dacos est nommé professeur ordinaire par A. R. du 14 novembre 1935.

Répétiteur — Assistant

M. O. Franssen est nommé répétiteur près la Faculté des Sciences par A. R. du 3 décembre 1935.

M. A. Pirard est nommé assistant du cours de stabilité des constructions industrielles par A. R. du 25 novembre 1935.

Distinctions honorifiques

Grand Croix de l'Ordre de la Couronne : M. E. Mahaim.
Commandeur de l'Ordre de Léopold : MM. J. Capart, M. Dehalu, J. Duesberg.

Officier de l'Ordre de Léopold : MM. C. Fraipont, H. Fredericq, M. Guillemin, C. Hanoq.

Chevalier de l'Ordre de Léopold : MM. O. Calay, M. Morand, L. Pauwen, A. Philippin.

Commandeur de l'Ordre de la Couronne : MM. P. Fourmarier, A. Laviolette, J. Mansion.

Distinctions scientifiques

M. Delatte a vu 1^o renouveler son mandat de membre du Conseil de la Bibliothèque Royale par A. R. du 22 décembre 1935 ; 2^o renouveler son mandat de membre du Bureau de documentation des études byzantines et slaves par D. M. du 10 janvier 1936.

M. Vivario a vu renouveler, pour un terme de trois ans, son mandat de membre du Conseil supérieur d'hygiène publique.

M. Fourmarier est nommé président pour l'année 1936, de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.
